GRANDEURS ET DEVOIRS

DE LA

VIE RELIGIEUSE

LETTRES PASTORALES

DE

Mgr L'ÉVÊQUE DE NIMES

AUX RELIGIEUSES DE SON DIOCÈSE



PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

—

1873

GRANDEURS ET DEVOIRS

DE LA

VIE RELIGIEUSE

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

LETTRE

AUX RELIGIEUSES DU DIOCÈSE DE NIMES

SUR LES DEVOIRS GÉNÉRAUX

DE LEUR SAINTE VOCATION

Nimes, le 5 janvier 1857.

La plupart de vos communautés, Nos Très-Chères Filles, ont bien voulu nous adresser l'expression de leurs vœux et le témoignage de leur piété filiale au renouvellement de l'année. Vous nous avez aussi donné l'assurance que nous avions une part privilégiée dans vos prières, et que, tous les jours, vous demandiez à l'Auteur de tout don parfait les forces et les lumières dont nous avons besoin pour répondre dignement aux sublimes et redoutables devoirs de l'Épiscopat. Il nous eût été précieux, en retour, de vous envoyer

écrite de notre main l'attestation de notre reconnaissance, et, si nous osons le dire, l'humble présent de nos propres vœux. Mais, les occupations et les sollicitudes qui nous pressent ne nous permettant pas de le faire, nous avons recours, pour vous communiquer les pieux sentiments de notre cœur, au moyen d'une lettre imprimée et générale. C'est elle qui vous dira les souhaits que nous inspire pour vous une affectueuse gratitude.

I

Vive et profonde estime pour l'état religieux.

Nous vous souhaitons avant tout une estime de jour en jour plus profonde pour votre saint état. Quelle miséricorde Dieu vous a faite en vous appelant à la profession de la virginité, cette vertu la plus auguste de l'Évangile ! de quelle gloire il vous a couronnées par ce bienfait ! La virginité a le ciel pour patrie ; ici-bas elle voyage comme une étrangère dans l'exil, là-haut elle habite comme

une fille illustre dans sa demeure[1]. C'est là-haut qu'elle va chercher l'objet de son imitation sur la terre. Et comment ne demanderait-elle pas au ciel le modèle de sa vie, quand c'est au ciel qu'elle a trouvé Celui qui l'a faite son épouse? Franchissant les nuages, les astres et les anges, elle a pénétré jusque dans le sein du Père, et là, rencontrant le Verbe éternel, elle l'a pour ainsi dire absorbé dans son amour et a contracté avec lui une intime alliance[2]. Grâce à la dignité de cette union, ceux qui l'embrassent pour partage sur la terre semblent posséder déjà ce que promet l'espérance; ils ne sont pas encore morts, et l'on dirait qu'ils participent aux priviléges des élus ressuscités : ce sont des anges parmi les hommes[3]; et, dans cet état de grandeur, placés au-dessus

1. In cœlo est patria castitatis... Hic advena, ibi incola est. S. Ambros., *de Virginibus*, lib. I, cap. V, n. 1.

2. E cœlo accersivit quod imitaretur in terris. Nec immerito vivendi sibi usum quæsivit à cœlo quæ sponsum sibi invenit in cœlo. Hæc nubes, aera, angelos sideraque transgrediens, Verbum Dei in ipso sinu Patris invenit, et toto hausit pectore. Id., *ibid.*, c. III, n. 2.

3. Quod futuri sumus jam vos esse cœpistis. Vos resurrectionis gloriam in isto sæculo jam tenetis..... Angelis Dei estis æquales. S. Cyp., *de Habitu virg.*, n. XXII.

de ce que l'Apôtre appelle la tribulation de la chair, étrangers aux servitudes des alliances terrestres, abrités contre la contagion des pensées mondaines, libres d'appliquer pleinement leur âme aux choses éternelles, il semble que, dépouillés du corps et de ses infirmités, ils n'aient plus à se préoccuper de l'homme, mais seulement de Dieu [1].

Telle est l'incomparable gloire des vierges. C'est la plus pure essence du froment semé dans le champ du Père de famille; c'est la fleur la plus radieuse de ce paradis mystérieux où l'Époux céleste se plaît à reposer parmi les lis et les roses; c'est l'arome le plus exquis de ce jardin des parfums dont nous savons qu'il aime à respirer les suaves odeurs; c'est enfin le flot le plus limpide de cette fontaine abritée, dans le miroir de laquelle il trouve ses délices à contempler son image.

1. Sicut angeli in terris sunt, ut tribulationem carnis non sentiant, servitutem ignorent, à mundanæ cogitationis ableventur contagio, divinis rebus intendant; ut, tanquam exuti corporis infirmitate, non quæ hominis sunt, sed quæ Dei cogitent. S. Ambros., *Exhortat. ad virginit.*, c. IV, n. 1.

Et voilà précisément, Nos Très-Chères Filles, la noble prérogative dont vous êtes en possession. Dieu vous a investies d'une sorte de royauté, soit parce que vous êtes les épouses du Monarque éternel, soit parce que, portant l'intégrité de votre âme sur les hauteurs d'un courage invincible, au lieu d'être captives des attraits des sens, vous les dominez comme une reine commande à des peuples dociles [1]. C'est là ce que vous ne devez jamais perdre de vue. Il faut que le souvenir et le sentiment de votre grandeur soient perpétuellement présents à la pensée de votre foi; que chaque jour vous approfondissiez davantage ce qu'il y a d'auguste dans votre sainte vocation; que vous sentiez enfin de plus en plus vivement ce qu'elle mérite d'estime et en même temps ce qu'elle vous prescrit de respect pour vous-mêmes. La racine de tout progrès intérieur est là. Plus vous apprécierez la richesse du diadème dont Dieu vous a ceint le front, et l'éclat du manteau

1. Regnum, vel quia sponsa es Regis æterni, vel quia, invictum animum gerens, ab illecebris voluptatum non captiva haberis, sed quasi regina dominaris. S. Ambros., *de Virgin.*, lib. I, c. VII, n. 6.

royal dont il vous a revêtues, et plus aussi vous prendrez de précautions pour en conserver la splendeur sans atteinte.

II

Recherche et possession de l'esprit religieux.

Un autre souhait que nous formons pour vous, Nos Très-Chères Filles, c'est que chacune d'entre vous se fortifie non-seulement dans l'esprit religieux, mais dans l'esprit particulier de son Institut. Il y a des vertus communes à toutes les Congrégations; il y en a d'autres qui, sans être exclusivement propres à chaque corps religieux, doivent s'y pratiquer sous une forme spéciale et d'une manière plus excellente. Ainsi, dans un Ordre, c'est l'esprit de recueillement qui devra dominer; dans un autre, ce sera l'esprit d'obéissance; dans celui-là, l'esprit d'anéantissement et d'humilité; dans celui-ci, l'esprit de dévoûment et d'immolation. Il importe que toutes et sans

aucune exception, vous sachiez vous définir exactement celui de la société dont vous faites partie. Vos constitutions doivent le marquer ; il faut étudier ce qu'elles en disent. Vos fondateurs ont dû le caractériser avec précision ; il faut apprendre ce qu'ils en ont écrit dans leur testament spirituel. Vos directeurs et vos supérieurs le connaissent ; il faut les conjurer de vous en instruire. Rien n'est plus essentiel à savoir ; rien également n'est plus nécessaire à posséder. L'esprit propre de votre état, c'est ce qui fait la séve et la vie de la grande famille religieuse à laquelle vous appartenez ; c'est ce qui vous donnera l'amour, et, si nous l'osons dire, le génie des différentes œuvres dont vous vous occuperez ; c'est enfin ce qui constituera le fondement le plus assuré de votre bonheur. Quiconque a bien l'esprit de son Institut, celui-là s'y plaît, il y est en repos ; quiconque au contraire ne l'a pas, celui-là souffre d'une inquiétude plus ou moins profonde, suivant qu'il en est plus ou moins dépourvu ; son imagination lui fait supposer que des changements de vocation lui donneront la paix, et trop souvent, à force de

malaise et de vicissitudes, il finit par rentrer dans le monde.

III

Amour ardent pour l'Église.

Si de ces souhaits généraux vous nous permettez de passer à des souhaits particuliers, que vous dirons-nous, Nos Très-Chères Filles? A vous qui vivez dans le cloître et vouées à la vie contemplative, nous répéterons, comme l'expression d'un vœu qui nous est cher, une parole que sainte Thérèse adressait autrefois à ses enfants du Carmel. L'hérésie dévastait alors l'Église ; le cœur de cette grande sainte en était désolé. Ne pouvant combattre avec les défenseurs de la foi, elle les accompagnait de son pieux intérêt dans leurs luttes héroïques, et, conjurant ses religieuses de s'associer à ses sentiments, elle leur disait : « Puisque nous sommes incapables, dans cette occasion, de rendre service à notre Roi immortel,

efforçons-nous au moins d'être telles que nos prières puissent aider ceux de ses serviteurs qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour sa gloire [1]. »

L'Église, Nos Très-Chères Filles, cette auguste Épouse de Jésus-Christ et votre mère, n'est pas moins éprouvée de nos jours qu'au seizième siècle : l'épiscopat et le sacerdoce sont dans la même nécessité de tenir le glaive à la main pour protéger ou venger l'arche sainte. Au fond de vos retraites, dans le silence et le calme de vos solitudes, vous ne devez rester étrangères ni à ces douleurs de l'Église ni à ces labeurs de son apostolat. Offrez, pour adoucir les premières et fertiliser les seconds, le double holocauste de vos gémissements et de vos mortifications. Par là, sachez-le bien, dans l'étroite clôture où vous êtes, vous combattrez vous-mêmes pour Dieu [2]; par là vous ferez dans votre propre intérêt la meilleure et la plus utile des prières. Mais, quand

1. Ste Thérèse, *le Chemin de la perfect.*, c. III.
2. Ste Thérèse, *ibid.*

vous y perdriez quelque chose en particulier, vous devriez encore vous écrier avec sainte Thérèse : « Et que m'importe quand je demeurerais jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je pouvais par mes oraisons être cause du salut d'une âme, et à plus forte raison si je pouvais arriver à plusieurs et à la gloire de Notre-Seigneur? Méprisez, mes sœurs, des peines qui ne sont que passagères, lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à Celui qui a tant souffert pour nous [1]. »

IV

Dévoûment aux œuvres de charité.

Et vous, Nos Très-Chères Filles, qui vous êtes constituées les servantes volontaires des malades et des pauvres, quels vœux entendrez-vous sortir de notre cœur? C'est que Dieu daigne alimenter

1. Ste Thérèse, *le Chemin de la perfection*.

en vous un esprit de foi continuel et qui vous accompagne à chacun de vos pas. Grâce à ce don, s'il vous est fait, votre dévoûment au malheur ne connaîtra ni dégoûts acceptés, ni défaillances consenties, ni empressement excessif, ni rudesses volontaires, ni même sollicitudes trop naturelles. La créature disparaîtra dans chacun des infortunés que vous environnez de vos soins ; Jésus-Christ seul se montrera sous leurs traits aux regards de votre âme, et cette vue permanente du Sauveur ou plutôt de votre céleste Époux entretiendra votre charité dans un perpétuel état de jeunesse, d'ardeur, de générosité, de mansuétude et de détachement personnel, qui, en la rendant toujours agréable à ceux que vous servirez, en assurera toujours aussi le mérite pour vous-mêmes.

Quant à vous, Nos Très-Chères Filles, qui vous consacrez à l'éducation de la jeunesse, nous ne vous souhaiterons pas la vivacité persévérante du zèle pour vos fonctions, la force de surmonter les ingratitudes et les aridités qu'on y ren-

contre, le soin de ne pas négliger votre perfection propre en vous occupant de former les enfants confiés par les familles à votre pieuse tendresse : nous savons trop avec quelle délicatesse vous pratiquez ces vertus, pour vous les recommander. Mais ce que nous vous souhaiterons, c'est le secret de donner à vos élèves une éducation sérieuse, malgré tout ce que l'aveugle amour des familles exige qu'on leur enseigne de frivole. Tel est le travers de notre siècle : il faut qu'une jeune fille, son éducation achevée, retourne auprès de ses parents avec des connaissances et des qualités brillantes ; elle devra figurer avec éclat dans les réunions et les fêtes. Peut-être son orgueil y trouvera-t-il de funestes enivrements ; peut-être en sortira-t-il pour son cœur plus d'un piége fatal ; peut-être y puisera-t-elle pour la vie calme et obscure du foyer domestique un dégoût qui la jettera dans des rêves et des hasards plus ou moins romanesques. Mais n'importe : on l'admirera dans le monde ; par l'impression qu'elle y produira, des chances heureuses d'établissement pourront se présen-

ter ; et, dût-on ne pas aboutir à ce résultat et périr avant d'être au port, dût-on, si elle l'obtient, la voir s'engloutir dans l'abîme avec son bonheur, sa fortune, les espérances et l'honneur de sa famille, il faut encore qu'on l'élève de manière à ce qu'elle puisse affronter et au besoin provoquer ces horribles catastrophes. Personne mieux que vous, Nos Très-Chères Filles, ne connaît cette aberration générale des parents à notre époque ; et mille fois, nous en sommes sûr, vous en avez gémi. Eh bien ! vous qui êtes par la charité les secondes mères de ces enfants, soyez plus sages que leurs mères selon la nature. Tout en faisant certaines concessions de futilité qu'on vous demande, opposez à cette part superficielle de l'enseignement une part plus sérieuse qui la contrebalance et puisse plus tard servir de barrière et d'égide contre ses dangers. C'est ce que vous ferez en formant ces cœurs encore malléables à une piété réfléchie, à l'amour de la retraite et du travail, à des goûts simples et modestes, au mépris de la vaine gloire et des recherches de la parure, à la persuasion salutaire que la véritable

dignité d'une jeune fille consiste non pas à paraître, mais à se cacher plutôt comme une fleur timide dans les replis ignorés d'un vallon.

V

Union parfaite entre les diverses Communautés.

Après vous avoir un moment séparées, Nos Très-Chères Filles, nous voulons vous réunir dans un dernier et commun souhait : c'est qu'il n'y ait entre vous, de communauté à communauté, de congrégation à congrégation, qu'un seul et même cœur, qu'une seule et même âme. L'auteur de tout mal est essentiellement un esprit de discorde; il cherche à faire pénétrer les divisions non-seulement dans les familles du monde, mais même jusque dans les familles religieuses, et quelquefois il y réussit. Deux maisons du même Ordre existent dans une ville; elles se considèrent l'une l'autre avec jalousie. Deux Ordres seront en présence; ils se verront avec ombrage. On ne devrait avoir que l'émulation du

zèle, on en arrive à celle de la rivalité. On se disputera les œuvres; on s'arrachera les élèves; on s'irritera de toutes les préférences dont on ne sera pas l'objet et de tous les succès dont on n'aura pas l'honneur; on dévoilera mutuellement ses torts; on se réjouira réciproquement de ses humiliations : ce sera toute une guerre, avec ses luttes, ses passions et jusqu'à un certain point ses victimes. Un tel malheur vous est resté sans doute inconnu jusqu'à présent, Nos Très-Chères Filles. Membres d'un même corps ou de congrégations diverses, vous vous êtes toujours aimées entre vous et toujours respectées. Oh! persistez invariablement dans cette sainte et fraternelle harmonie; laissons sans envie et sans contestations à chaque plante le droit de s'épanouir au soleil, et fuyons ces dissentiments qui désolent les bons fidèles, font sourire tout ce qui n'est pas chrétien, et paralyseraient en se généralisant l'influence des corps religieux sur un siècle qui doit cependant trouver en eux un sel régénérateur.

Voilà nos souhaits, ou, si vous l'aimez mieux,

nos conseils. Écoutez-les avec un cœur docile, Nos Très-Chères Filles : ils partent du cœur d'un père ; écoutez-les, nous vous en conjurons, comme dictés par un ardent désir de vous être utile [1]. Que les aînées de la famille exhortent les plus jeunes à les accomplir avec fidélité ; que les plus jeunes, par leur pieuse ardeur à les mettre en pratique, deviennent une sorte d'aiguillon pour les plus âgées. Excitez-vous toutes par des encouragements mutuels ; que par une sainte émulation vous vous provoquiez à la conquête des gloires attachées à la vertu. Ayez de la persévérance dans cette noble et commune ambition ; marchez infatigablement selon l'esprit, et parvenez heureusement au terme que vous a désigné notre main et que poursuivront vos efforts [2].

1. Audite... me, virgines, ut parentem ; audite, quæso, vos timentem pariter ac monentem ; audite utilitatibus et commodis vestris fideliter consulentem. S. Cyp., *de Hab. virg.*, XXI.

2. Provectæ annis, junioribus facite magisterium ; minores natu, præbete comparibus incitamentum. Hortamentis vos mutuis excitate ; æmulis de virtute documentis ad gloriam provocate. Durate fortiter, spiritualiter pergite, pervenite feliciter. S. Cyp., *ut sup.*, XXIV.

LETTRE

AUX RELIGIEUSES DE NOTRE DIOCÈSE

SUR

L'OBSERVATION DE LA SAINTE RÈGLE

Sur le seuil de l'année qui commence, Nos Très-Chères Filles, nous voulons, en échange de vos souhaits et de vos prières, vous offrir un présent spirituel, comme nous l'avons déjà fait aux premiers jours de l'année qui s'éteint. Votre piété filiale vous inspire des vœux pour notre félicité ; à nous, notre affection paternelle nous dicte des conseils pour votre perfection. Il ne nous suffit pas d'appeler sur vous le bonheur : nous tenons à vous en marquer la route ; et, parce que nous savons qu'il repose dans le même champ que ce trésor de sanctification dont parle

l'Évangile [1], et pour l'acquisition duquel vous avez tout sacrifié, parce que le secret d'être heureuses consiste pour vous dans la pratique exacte de tous vos devoirs, c'est à cette plénitude de l'esprit religieux que nous aspirons à vous faire parvenir.

Un des points sur lesquels nous croyons le plus utile d'éveiller votre attention, c'est l'observance de la sainte Règle. Dieu s'est plu, dans sa souveraine sagesse, à soumettre ses œuvres matérielles à l'empire d'un ordre admirable : la succession des jours et des nuits s'accomplit avec immutabilité ; vous voyez le soleil parcourir invariablement la même carrière ; comme lui, les autres corps célestes roulent dans le cercle des mêmes révolutions ; ce sont toujours dans le partage de l'année le retour et la variété des mêmes saisons ; ceux qui ont vu l'Océan racontent qu'il ne sait jamais surmonter ses barrières : en un mot, la nature entière obéit à des lois éternellement respectées, et jusque dans ces

1. Matth., XIII, 44.

perturbations orageuses qui viennent de temps en temps en troubler l'harmonie, jusque dans ses convulsions les plus violentes et les plus profondes, elle demeure emprisonnée dans le cadre que lui a tracé la main du Dieu qui l'a faite. Ainsi en est-il des communautés religieuses : la vie des membres dont elles se composent n'est point abandonnée aux inspirations du caprice ou de la volonté personnelle; un ordre fixe et sacré détermine tout le détail de leurs opérations. Les anges du ciel sont comparés par l'Écriture aux astres du matin [1], tant la discipline de leurs chœurs immortels est sublime! Il en est de même des anges de la terre, c'est-à-dire des âmes vouées à Jésus-Christ par profession: comme les étoiles, elles sont, non pas à la place qu'elles ont choisie, mais à celle qui leur fut marquée; comme les étoiles, elles ne marchent que dans une voie désignée par une puissance au-dessus d'elles [2]; quand elles répondent: Me voici, c'est qu'elles ont

1. Job, XXXVIII, 7.
2. Stellæ manentes in ordine et cursu suo. *Judic.*, V, 20.

été appelées. Partout, et quel que soit leur Institut, il est des constitutions qui les gouvernent, il est une règle qui les dirige ; et c'est de leur fidélité plus ou moins rigoureuse à répondre à cette législation volontairement acceptée que dépend leur gloire, de même que la beauté du firmament tient à l'éclatante régularité des constellations qui le peuplent [1].

C'est cette gloire que nous venons vous exhorter, N. T.-C. F., à chérir et à conserver avec un ensemble de délicatesse et de respect qui ne se démente jamais.

I

Principes qui portent à transgresser la sainte Règle.

Quand une jeune postulante se présente au noviciat, saisie à l'instant même par le courant général, elle se jette avec un courage que rien n'effraye, avec une fidélité que rien ne limite,

1. Species cœli gloria stellarum. *Eccli.*, XLIII, 10.

dans l'accomplissement absolu de la sainte Règle. Il n'est pas un point qu'elle n'observe à la lettre. Elle ne soupçonne pas même qu'une transgression soit possible. Comme nul obstacle n'entrave l'exactitude qu'elle pratique, comme nul exemple et nulle parole ne l'en détournent, comme tout au contraire se réunit pour la lui rendre douce et facile, elle la trouve simple et naturelle ; son cœur s'y porte de tout son poids, et, jugeant de l'avenir par le présent, elle se figure qu'une fois novice et professe, dans les communautés locales comme dans la maison mère, elle retiendra toujours les mêmes sentiments et marchera dans la même voie, sans difficultés, sans combats, et surtout sans inconstance.

Pauvre enfant ! la voilà revêtue de l'habit religieux ; sa ferveur commence à soupçonner des périls d'attiédissement. Ses vœux une fois prononcés, elle voit plus nettement encore que sa régularité peut rencontrer des écueils, et que, pour ne pas s'y briser, elle a besoin d'une circonspection souveraine.

Zèle exagéré pour les emplois.

La première cause d'irrégularité qu'elle trouve sur ses pas, c'est un zèle exagéré pour ses emplois. On est chargé par exemple de la direction d'une classe, et l'on s'y dévoue avec une sorte de pieuse passion. Les enfants qu'on élève sont par elles-mêmes douces, naïves, aimables, caressantes, intelligentes peut-être ; on a conçu dans le cœur pour elles une vive et pure affection, et, quand la foi ne serait pas là, l'entraînement naturel qu'on éprouve suffirait pour décider à leur consacrer des soins presque maternels. Mais l'intérêt qu'on leur porte ne sort pas seulement de cette source tout humaine; c'est un feu qui part d'un foyer plus haut. On s'immole avec générosité pour ces jeunes filles, parce qu'on les aime pour Dieu ; et, rassemblant ainsi toutes les forces de la nature et toutes celles de la grâce, la sollicitude dont on les entoure ne peut être ni plus ardente dans ses élans ni plus conscien-

cieuse dans son application. Dévoûment admirable sans doute, mais qui renferme en soi de graves dangers ! A force de songer à ses fonctions, on tend par une pente secrète à négliger la sainte Règle. Un exercice sonne : c'est un instant de silence à garder, c'est une prière à faire, c'est l'examen particulier ; la conscience y pousse avec la voix de la cloche, et jadis on eût volé sans retard. Mais aujourd'hui l'on étudie, on fait une lecture, on prépare un catéchisme, et l'on hésite à partir ; on finit par marcher, mais c'est après quelques minutes de balancement et de lenteur. Demain les délais seront plus sérieux encore, et dans quelques jours l'observation de la Règle sur tel ou tel point de détail sera sacrifiée à l'amour de l'emploi. Si encore l'infraction qu'on se permet était nécessaire ! si au moins, sans être utile, elle n'était qu'accidentelle et devait ne pas se reproduire ! Mais non : d'une part, nulle raison sérieuse ne la commande ; d'autre part, elle se répétera bientôt avec une continuité fâcheuse. Désormais de la même cause sortira trop souvent le même effet. Ce même excès de zèle, qu'on n'a

pas su contenir dans certaines circonstances, exercera la même tyrannie en mille occasions, et, par un sentiment au fond louable, mais dépourvu de mesure, on sera peut-être conduit sans s'en apercevoir à des habitudes d'irrégularité.

Ce péril, qui existe dans les maisons même nombreuses, est bien plus redoutable encore dans les communautés qui ne le sont pas. Parfois alors la charge est immense : il n'y a par exemple que deux sœurs pour un travail considérable. Même avec une ardeur sage et modérée, elles succomberaient déjà; combien plus seront-elles écrasées avec la fougue démesurée qu'elles mettent à s'acquitter de leur tâche! Quand elles s'y sont appliquées un certain temps, elles n'en peuvent plus; il ne leur reste ni force ni goût pour rien. Au milieu de cette lassitude, la Règle parle; on commence à ne l'écouter qu'avec tristesse, à ne lui obéir qu'avec amertume et pesanteur. On serait bien aise qu'au lieu de nous appeler aux contraintes de la piété, elle nous laissât un instant aux douceurs réparatrices du repos; et

malheureusement on n'a pas toujours le courage de sacrifier ce qu'on désire à ce qu'elle commande. — Voilà le premier écueil de la régularité : le zèle exagéré pour ses emplois.

II

Contacts avec les personnes du dehors.

Le second écueil, ce sont des contacts même légitimes avec le monde. A part de très-rares exceptions, on a, jusque dans la vie religieuse, jusque derrière la grille du cloître, des relations avec des personnes du dehors : tantôt ce sont des parents ou d'anciennes compagnes d'enfance ou de jeunesse dont on reçoit la visite ; tantôt ce sont les familles des élèves qui tiennent à voir celles des sœurs qui sont chargées de leur éducation : on les reçoit au parloir et l'on échange avec elles des entretiens plus ou moins répétés. Ce n'est pas toujours dans l'intérieur de la communauté qu'ont lieu ces rapports. On a pour mission d'aller à do-

micile donner des soins aux malades ; on se croit obligé de se présenter de temps en temps dans certaines maisons honorables, à raison des bienfaits qu'on en a reçus ou de la protection qu'on peut en attendre. Enfin, par intervalles, on obtient la permission de prendre quelques jours de vacances ou de traiter certaines affaires au sein de sa famille, et l'on use avec un ample abandon de cœur de cette liberté d'autant plus périlleuse qu'elle semble plus légitime et complétement exempte de piéges. Voilà des rapprochements à peu près inévitables entre les religieuses et le monde, rapprochements plus dangereux qu'on ne le suppose ordinairement pour l'esprit de régularité. On n'en sort presque jamais, quelque circonspection qu'on y porte, sans trouver, en rentrant dans la communauté, le joug de la discipline moins léger et moins doux. Et quand on a l'imprudence de les rechercher et de s'y mettre trop à l'aise, quand on les multiplie à l'excès et qu'on s'y livre à l'entraînement d'une certaine dissipation, l'impression que fait sur le cœur le retour des exercices religieux est bien

plus amère encore. Cet essai de liberté qu'on a fait indiscrètement ajoute au poids des chaînes qu'on s'est imposées pour Dieu. C'est avec peine qu'on les subit; et, quand l'occasion s'y prête, on les décharge de tous les anneaux qu'on peut en détacher, afin de les rendre moins pesantes : c'est-à-dire qu'on omet tout ce qu'on peut des saintes observances auxquelles on est voué par profession, pour chercher dans les visites de plus en plus fréquentes le bonheur qu'on trouvait autrefois dans l'accomplissement des pratiques régulières. — Second écueil : les contacts imprudents avec les personnes du dehors.

III

Infractions nécessaires qui mènent à des infractions de goût et d'habitude.

Autre écueil. Quelques sœurs, de temps en temps, sont forcées, par des circonstances auxquelles on ne peut se soustraire, de manquer

divers exercices. Il est surtout certaines fonctions qui sont exposées à cet inconvénient. Ainsi, souvent une supérieure se verra retenue, tantôt par une personne qu'elle ne pourra renvoyer, tantôt par une affaire urgente qu'elle aura besoin de conclure. Même situation pour une infirmière qui voudra donner des soins pressants à quelques malades au moment où la Règle l'appellerait à l'oraison. C'est aussi ce qui se rencontre fréquemment pour une portière. Impossible pour les unes et les autres d'échapper toujours, quand elles voudraient, aux servitudes de leurs offices : en bien des occasions, elles sont retenues captives ; et, pendant que leurs compagnes vaquent aux observances régulières, elles en restent éloignées par les nécessités accidentelles de leurs emplois. En commençant, elles s'en désolent ; plus d'une fois elles souhaitent d'être attachées à d'autres obédiences ; elles en font même avec sincérité la demande à la supérieure locale ou aux supérieurs généraux de la Congrégation. Mais ensuite cette délicatesse finit par s'affaiblir dans certaines religieuses ; leurs premiers gémis-

sements s'apaisent. Ce qui n'était d'abord qu'une impossibilité douloureuse devient en elles une habitude volontaire; elles font aujourd'hui par attrait ce qu'elles ne faisaient hier qu'avec un chagrin réel, et si maintenant on voulait changer leur emploi, c'est avec amertume qu'elles se résigneraient à le quitter, justement à cause de ces irrégularités qui les attristaient dans le début, mais auxquelles elles trouvent à présent une secrète saveur qui les attache. — Troisième principe d'irrégularité : l'influence inaperçue de certaines infractions nécessaires.

IV

Influence du mauvais exemple et des mauvais conseils.

Faut-il l'ajouter, Nos Très-Chères Filles? une pauvre novice, une jeune et fervente professe sont parfois arrachées à l'observation de la sainte Règle par de mauvais conseils, par de funestes exemples, partis du sein même de la communauté qui les abrite. Voilà une sœur plus âgée qu'elles et

qui n'a plus dans son intégrité l'esprit de son état. Si elle n'omet pas tous les exercices réguliers, il en est plusieurs dont elle s'affranchit. C'est un système de conduite arrêté chez elle, et d'un bout à l'autre de la journée elle ne consent à vivre sous la loi commune qu'autant qu'elle s'y sent portée par le souffle de sa propre fantaisie. Il ne lui en coûte pas beaucoup de marcher seule dans cette triste voie, puisque voici déjà quelque temps qu'elle la suit sans songer à revenir en arrière. Mais si quelqu'un voulait lui tenir compagnie, elle n'en serait pas trop mécontente. Elle jette alors ses yeux sur ses jeunes compagnes ; elle travaille à s'insinuer dans leur esprit, à subjuguer leur affection. Pour y réussir, le vieux serpent lui prête quelque chose de sa souplesse et de sa ruse ; et, quand elle est arrivée à s'emparer de ces pauvres enfants, alors, sans rien dire et par le seul fait de la sympathie qu'elle a su leur inspirer, elle les entraîne, partiellement d'abord et totalement ensuite, dans le tourbillon de ses irrégularités.

Ce ne sont pas seulement les inférieures qui se

donnent ce tort; il remonte par intervalles jusqu'aux supérieures elles-mêmes. Elles qui devraient être les tutrices de la sainte Règle, elles qui sont appelées à la préserver ou à la venger de toutes les transgressions, elles qui devraient toujours mériter d'être définies la sainte Règle vivante, elles osent, par un renversement affreux, l'outrager de temps en temps par des infractions que rien ne justifie. Si elles la recommandent aux autres, elles n'en tiennent aucun compte pour elles-mêmes ; leur bouche peut la glorifier, mais leurs actions la mettent en ruine. De leurs conseils on en appelle à leurs exemples ; on se conforme à ce qu'elles font, mais non pas à ce qu'elles disent ; et, parce qu'un jour ou l'autre elles finissent par sentir qu'il ne leur convient nullement de parler en faveur d'une discipline qu'elles n'observent pas, elles renoncent à ce langage que démentent leurs actions : grâce à leur silence, l'ordre n'a plus de soutien, et la communauté se précipite après elles dans l'indépendance et le chaos. — Quatrième cause d'irrégularité : le mauvais exemple.

V

Affaiblissement de l'esprit de foi.

Enfin il est une cause plus grave que toutes les autres : c'est l'affaiblissement de l'esprit de foi. Pendant les premières années de vie religieuse, on juge de la sainte Règle et des prescriptions qu'elle impose, non point avec des vues humaines, mais avec des vues surnaturelles. C'est Dieu qui l'a dictée; c'est sa volonté qu'elle exprime; c'est à sa gloire qu'elle nous conduit par le chemin de notre sanctification personnelle; il n'est pas un de ses détails qui ne nous mène à ce but aussi précieux qu'il est sacré : voilà ce qu'on se dit habituellement à soi-même, et, sous l'impression de cette lumière qui montre l'empreinte de Dieu gravée sur chacune des observances religieuses, elles prennent toutes, quelles qu'elles soient, une dignité souveraine; même les plus petites deviennent importantes et participent à la

majesté de Celui qui les a marquées de son sceau. Mais avec le temps, les idées changent dans certaines âmes ; elles ne pèsent plus les choses, comme auparavant, au poids du sanctuaire. Au lieu de se placer, pour les apprécier, au point de vue de l'Évangile, qui est la vérité suprême, elles se placent au point de vue du monde, qui n'entend rien aux affaires de conscience; et pour elles, sous ce nouveau jour, tout se dénature et s'abaisse; ces pratiques régulières qu'elles considéraient avec estime, elles ne les envisagent plus qu'avec insouciance, si ce n'est pas avec mépris. A leurs yeux ce ne sont plus que de pieuses minuties que les consciences scrupuleuses accomplissent avec quelque mérite, mais dont les vertus fortes s'affranchissent sans désordre comme sans inconvénient; et, partant de ce principe, elles se donnent, sans dispense et sans raison, vis-à-vis de la sainte Règle, la plus effrayante latitude.

Il vous semblera peut-être, Nos Très-Chères Filles, que nous exagérons, et qu'il est impossible à une religieuse d'en venir à ce renversement d'idées. Mais le fait n'est que trop réel.

Nous avons vu beaucoup de communautés, et dans ces maisons il est bien des âmes dont nous avons suivi l'histoire ; et sur ce nombre nous en avons rencontré plus d'une qui, après avoir éprouvé pour la sainte Règle la vénération la plus profonde, en étaient venues au point de ne plus la traiter qu'avec une légèreté moqueuse. Comment s'était accomplie cette triste et fatale révolution ? pourquoi Dieu, substituant sa colère à sa grâce, avait-il ainsi frappé d'aveuglement ces épouses de son Fils ? par quelles fautes ces vierges prudentes d'abord avaient-elles mérité le châtiment qui les rendait insensées ? Nous ne pouvons le dire ; mais, quelle qu'en eût été la cause, c'était bien là leur malheur : le jour de Dieu s'était complétement éteint au sein de leur conscience, et, dans les ténèbres où les avait plongées cette éclipse de la lumière intérieure, elles se faisaient non seulement une habitude, mais une espèce de jeu de se mettre en dehors de la discipline commune.

Tels sont, Nos Très-Chères Filles, les écueils où

se brise trop souvent l'esprit de régularité dans les maisons religieuses : le zèle exagéré pour les emplois, des contacts imprudents ou excessifs avec le monde, l'influence de certaines infractions nécessaires qui mènent à des infractions de goût et d'habitude, l'impression de mauvais conseils ou de mauvais exemples, enfin l'affaiblissement de la foi. Principe de ruine pour bien des âmes dans le passé, ces tentations restent encore pour vous toutes un danger pour l'avenir. Ce serait un immense malheur si vous les regardiez avec une confiance dédaigneuse: la présomption de votre sécurité pourrait être punie par les naufrages mêmes qu'elle considérerait comme impossibles. C'est dans la prudence que votre force ici repose; et pour développer, pour affermir chaque jour plus solidement en vous cette circonspection salutaire, nous vous invitons à méditer fréquemment sur les motifs qui vous commandent d'observer la sainte Règle avec un respect inviolable.

VI

Intérêts qui commandent d'observer la sainte Règle. — Perfection. — Motifs de cœur.

Parmi ces motifs divers, les plus élevés et les plus impérieux sont des motifs de perfection. Le premier de tous est à nos yeux un motif de pieuse délicatesse.

Délicatesse de reconnaissance envers Dieu.

Délicatesse de reconnaissance envers Dieu. Un des plus insignes bienfaits que le Seigneur vous ait accordés, Nos Très-Chères Filles, en vous appelant à la vie religieuse, c'est de vous avoir en quelque manière déchargées du soin de déterminer votre propre conduite. Dans le monde, si vous y fussiez restées, vous auriez dû vous diriger par vous-mêmes ; le détail de vos actions eût été réglé par votre volonté personnelle, et dans

cet état, quelles qu'eussent été vos lumières et votre piété, quelque attention que vous eussiez mise à vous conformer aux desseins de Dieu, vous n'auriez pu vous répondre habituellement avec certitude que vous entriez dans ses vues et que vous marchiez sous sa main. C'est là, pour les âmes chrétiennes retenues dans le siècle, une cause d'anxiétés fréquentes et plus d'une fois amères, et rien ne leur pèse plus que le fardeau de leur liberté. Dieu vous a délivrées de ce joug importun, Nos Très-Chères Filles. En vous soumettant à l'empire d'une règle qu'il a consacrée, il vous a pour jamais affranchies de la sollicitude de chercher la route où il vous appelle, puisqu'il vous la marque par là lui-même avec autant d'éclat qu'il l'a fait pour les corps célestes. Ce que cette Règle sainte prescrit, c'est ce que vous devez faire, parce que c'est ce qu'il désire et ce qu'il veut. Si vous l'observez sans rien en omettre, vous êtes sûres à tout instant et par chaque pratique de répondre exactement à ses intentions sur vous. Vous ne faites pas seulement alors ce qui lui est agréable, mais encore ce qui lui est le

plus agréable, ainsi que le remarque un judicieux auteur [1], et vous jouissez par là d'une sécurité si précieuse sur la rectitude de vos voies, qu'on vous applique naturellement, avec le même écrivain, ces paroles d'un prophète : « Vous êtes heureux, Israël, et heureux par tout ce qui peut rendre une nation célèbre et florissante ; mais ce qui fait le comble de votre bonheur, c'est que Dieu ait voulu vous manifester d'une manière si claire et si distincte tout ce qu'il souhaite que vous fassiez pour lui plaire [2]. »

Qu'est-il besoin de vous dire maintenant ce qu'un tel gage de bonté réclame de votre délicatesse? Père bienveillant, il a daigné vous envelopper de l'authentique expression de sa volonté comme d'un réseau de tendresse, suivant le beau mot d'un écrivain sacré [3] ; il n'a pu souffrir que vous eussiez une minute d'indécision sur les œuvres que vous devez accomplir pour lui plaire ;

1. Le P. Judde, *Retraite pour les religieuses. — Observation des Règles*, *Ier point.*

2. Beati sumus, Israel, quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis. Baruch, IV, 4. — Judde, *ut supra.*

3. Traham... in vinculis charitatis. Osée, XI, 4.

du matin jusqu'au soir, il vous entraîne par la main dans des sentiers frayés et qui vont directement aboutir à votre sanctification comme à sa gloire; et vous, vous croiriez pouvoir, sans le blesser, vous dérober à sa conduite, et secouer le frein sacré par lequel il vous mène? Il vous aurait prodigué sa lumière pour éclairer vos pas; comme pour le peuple d'Israël fuyant l'Égypte, il aurait mis devant vous une colonne de feu pour vous guider, c'est-à-dire la sainte Règle; et, fermant les yeux à ce flambeau salutaire, vous aimeriez mieux obéir à l'inspiration de vos propres pensées et de votre indépendance? à l'assurance d'être dans la route où il vous veut, vous préféreriez l'assurance d'être dans la route où il ne vous veut pas? Ah! ce serait outrager le don le plus précieux de sa miséricorde. Heureuses captives de son amour, la gratitude vous commande de respecter les chaînes spirituelles dans lesquelles il a pour ainsi dire enlacé votre vie, afin de la rendre sainte et sereine. A chaque heure la succession de ses désirs se révèle à vous; vos diverses observances sont les anneaux dont elle

se forme ; ses plis et ses replis vous entourent comme des liens protecteurs. Il y a dans cette auguste servitude un bienfait inappréciable, et ce serait être ingrates que d'en briser les nœuds et de n'en pas constituer vos volontés les éternelles prisonnières.

VII

Délicatesse d'intégrité vis-à-vis de la conscience.

Une autre nuance de délicatesse s'unit à celle de la reconnaissance envers Dieu pour vous prescrire cette parfaite régularité : c'est une délicatesse d'intégrité vis-à-vis de votre propre conscience.

L'Esprit-Saint disait autrefois à l'Épouse des Cantiques ces paroles aussi instructives qu'elles sont touchantes : « O âme bien-aimée, vous êtes toute belle, et mon œil ne peut surprendre en vous une seule tache [1] ; et c'est grâce à cette

1. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. *Cant.*, IV, 7.

blancheur plus pure que celle de la neige, que vous avez fait à mon cœur la blessure d'un immense amour[1]. » Grande leçon pour vous, Nos Très-Chères Filles! Épouses du Sauveur, vous ne devez avoir d'autre sollicitude et nourrir d'autre ambition que celle de blesser à votre tour son cœur adorable, suivant la douce expression des saintes Lettres. Il n'y a pas une action dans votre journée où vous ne deviez tendre à cette fin. C'était par chaque regard de ses yeux et par chaque cheveu de sa tête que l'Épouse blessait le cœur de l'Époux[2]. Vous êtes appelées à faire comme elle; et, pour y réussir, comme elle aussi vous devez mettre votre étude et votre gloire à paraître constamment en sa présence avec une conscience sans ride, sans souillure, luttant d'éclat, ainsi que le dit l'Esprit-Saint lui-même, avec la fleur des champs et le lis des vallées[3].

Êtes-vous fidèles observatrices de la sainte Règle? cette irréprochable intégrité de cœur et

1. Vulnerasti cor meum. *Cant.*, IV, 9.
2. Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui. *Id.*, *ibid.*
3. Ego flos campi et lilium convallium. *Cant.*, II, 1.

de conduite vous devient facile. Transgressez-vous au contraire la sainte Règle? à combien de fautes légères au moins cette irrégularité ne vous expose-t-elle pas? Sans doute nous ne voulons rien exagérer. Il est vrai de dire que la sainte Règle n'est pas obligatoire comme les vœux; qu'elle ne représente pas une volonté absolue, et que les transgressions par lesquelles nous lui portons atteinte ne constituent pas, prises en elles-mêmes, une faute même simplement vénielle. Mais il est une observation que nous devons faire avec le grave Bourdaloue : « C'est que l'infraction de la Règle peut n'être pas péché prise en elle-même, et l'être par rapport aux circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, que ce ne soit pas précisément un péché de parler, de s'entretenir, de converser à une heure et dans un lieu où la Règle ordonne de se taire, j'y consens : mais le scandale que vous causez alors est un péché; mais le mépris que vous faites alors de votre Règle est un péché; mais l'immortification, la dissipation, la curiosité, peut-être la passion, l'animosité, l'esprit de censure, tous les senti-

ments du cœur qui vous font alors parler sont des péchés. Or, qui ne sait combien il est facile et ordinaire que ces circonstances ou d'autres semblables se rencontrent dans la transgression de la Règle [1] ? »

Avant Bourdaloue, saint François de Sales avait tenu le même langage ; il va même plus loin dans les paroles par lesquelles débutent ses ENTRETIENS SPIRITUELS. Lui qui ne permet ordinairement à ses lèvres que de distiller le miel le plus suave ; lui qui ne sait jamais exagérer les rigueurs de la doctrine mystique, mais qui les tempère toujours par la douceur de l'expression, sans toutefois faillir à l'exactitude ; lui qui, surtout lorsqu'il s'adresse à ses chères filles de la Visitation, éloigne attentivement de ses discours tout ce qui pourrait porter en elles des troubles inopportuns, il ouvre sa première conférence par d'austères pensées. « Ces Constitutions, dit-il à ces bonnes religieuses, n'obligent aucunement d'elles-mêmes sous aucun péché ny mortel ny véniel, ains seu-

1. Bourdaloue, *Sermon sur l'observation des Règles*, Ier *point.*

lement sont données pour la direction et conduite des personnes de la Congrégation. Mais pourtant, si quelqu'une les violoit volontairement, à dessein, avec mépris, ou bien avec scandale tant des sœurs que des étrangers, elle commettroit une grande offense : car on ne sauroit exempter de coulpe celle qui avilit et déshonore les choses de Dieu, dément sa profession, renverse la Congrégation, et dissipe les fruits de bon exemple et de bonne odeur qu'elle doit produire envers le prochain [1]. »

Ainsi s'exprime l'ange de la mansuétude et de l'indulgence. Comme tous les maîtres de la vie spirituelle, il commence par avouer que la sainte Règle n'est point, par nature, sacrée, impérieuse, inviolable, comme un commandement de Dieu ; mais il proclame aussi qu'on ne peut se jouer avec les transgressions qui la blessent, et que très-souvent ces infractions sont coupables et même gravement coupables, soit à raison du principe vicieux dont elles procèdent, soit à cause des

1. Saint François de Sales, *Entretiens spirituels*, *Ier entretien*. — *Des Constitutions*.

conséquences désastreuses qui trop souvent en découlent. C'est assez vous dire que, dans la pensée du saint Évêque de Genève et de tous les auteurs mystiques, une religieuse délicate de conscience s'éloigne scrupuleusement de cette conduite périlleuse, et que, pour échapper à tout écueil, pour éviter, suivant le conseil du grand Apôtre, l'ombre même et l'apparence du mal [1], elle marche toujours d'un pas ferme et résolu, non pas sur les bords où l'on peut glisser, mais au milieu même du chemin royal de la sainte Règle.

Nous pourrions ajouter qu'un troisième genre de délicatesse vous appelle à pratiquer exactement la sainte Règle : c'est une délicatesse de charité et d'édification vis-à-vis de vos compagnes; délicatesse de piété filiale vis-à-vis de vos fondateurs. Mais qu'il nous suffise de l'indiquer à vos réflexions personnelles.

1. Ab omni specie mala abstinete vos, *I Thess.*, v, 22.

VIII

Motifs de raison.

Si du sentiment vous passez à la raison, Nos Très-Chères Filles, celle-ci ne vous recommandera pas moins que celui-là de vous précautionner contre les atteintes de l'irrégularité.

Progrès intérieur.

Elle vous le prescrit d'abord au nom de votre progrès intérieur. Pour que ce progrès intérieur s'accomplisse en vous, pour que vous puissiez aller de vertu en vertu, suivant la belle expression du Roi-Prophète [1], trois choses vous sont absolument indispensables : l'union permanente de votre esprit avec Dieu, l'étude et la connaissance de vous-mêmes, l'habitude enfin de vous morti-

1. Ibunt de virtute in virtutem. *Psalm.* LXXXIII, 8.

fier et de vous vaincre. L'étude et la connaissance de vous-mêmes vous indique l'objet sur lequel le progrès doit porter, et les défauts, les misères dont il doit vous affranchir ; l'habitude de vous mortifier et de vous vaincre le réalise par l'immolation plus ou moins généreuse du vieil homme ; enfin l'union de votre esprit avec Dieu devient comme un foyer fécond où vous puisez la double force de sortir de vous-mêmes et de marcher en avant.

Connaissance de soi-même.

Tout cela vous est donné par l'observation consciencieuse de la sainte Règle. Faites convenablement soit les examens généraux, soit les examens particuliers qu'elle vous ordonne ; n'arriverez-vous pas inévitablement par cette étude à saisir, à comprendre, à vous définir au moins certains côtés de vous-mêmes ? A cette lumière qui jaillira de votre fonds, d'autres lumières, venues du dehors, mais toujours provoquées par l'accomplissement de la sainte Règle, ne s'ajou-

teront-elles pas pour vous éclairer sur votre intérieur? Les bonnes lectures ne sont-elles pas un miroir où vous pourrez découvrir et considérer vos traits? Traitée avec soin, la direction n'est-elle pas capable de dissiper toutes les illusions, et de vous montrer vous-mêmes à vos propres regards, dans toute la vérité de vos misères et de votre néant? Eh! sans doute, N. T.-C. F.: ces saintes observances ont précisément pour objet de porter le jour dans les profondeurs de votre âme et sur toutes les faces de votre vie. Vos pieux fondateurs ne les ont établies qu'afin de vous révéler vous-mêmes à vous-mêmes, et quiconque s'en acquitte avec soin ne tarde pas à se faire une juste idée de ce qu'il est et de ce qu'il n'est pas. Il interroge l'abîme de son propre cœur, et l'abîme lui fait entendre une réponse pleine de sens sur les mystères de faiblesse et de péché qu'il recèle [1].

1. Dedit abyssus vocem suam. Habac., III, 10.

Habitude de se mortifier.

En même temps que l'observation de la sainte Règle conduit aux sources de la lumière, elle vous forme à l'habitude de vous mortifier et de vous vaincre. Voilà une religieuse fidèle : le démon de la paresse lui conseille de prolonger son repos sous prétexte qu'elle en a besoin ; mais la Règle l'invite à devancer de loin le lever de l'aurore pour aller à la méditation ou à la sainte messe : c'est la Règle qui l'emporte, et l'esprit de mortification triomphe de l'esprit de mollesse. Cette autre sœur est au parloir ; la cloche sonne et l'appelle ; à l'instant les conversations sont rompues et la société se sépare. Il serait doux à cette bonne fille de rester encore et de prolonger d'agréables entretiens avec ses parents ; mais c'est à la Règle de prévaloir, et le respect de la discipline a le pas sur l'amour de la famille. Ainsi en est-il à toutes les heures du jour, et pour elle et pour toutes celles qui lui ressem-

blent. Sous la sainte captivité de la Règle, leur volonté tombe en pièces comme leur liberté; chaque signal qui retentit, chaque exercice qui se fait en enlève une parcelle. Une régularité parfaite suppose, mais surtout prépare en elles un parfait renoncement; et nul chemin ne peut les conduire plus victorieusement à la conquête de cet esprit d'immolation, d'anéantissement, qui constitue l'élément essentiel et donne la vraie mesure du progrès intérieur.

Union de l'esprit avec Dieu.

Quant à l'union de l'esprit avec Dieu, Nos Très-Chères Filles, le courant de la sainte Règle vous y mène sans efforts et comme malgré vous. En dehors de la vie religieuse, il faut se contraindre pour pouvoir penser à Dieu ; en communauté, au contraire, on a besoin de se contraindre pour échapper à son souvenir : l'enchaînement des pratiques auxquelles on est assujetti, bon gré, mal gré, le rappelle sans cesse et comme inévita-

blement à la mémoire. Le cri qui vous réveille, le matin, en parle ; viennent ensuite la prière et l'oraison, qui vous mettent en sa présence ; aussitôt après, la sainte messe et la communion vous en rapprochent d'une manière bien plus intime encore ; puis tour à tour se succèdent une foule d'observances dont il est directement l'objet, ou du moins auxquelles l'invocation de son nom comme de sa grâce se trouve entremêlée ; et, d'un bout à l'autre de l'année, il n'est rien qui retentisse avec plus d'éclat et plus habituellement à votre oreille. C'est comme une immense atmosphère au sein de laquelle vous êtes englouties. Vous aurez beau vous agiter et précipiter votre esprit dans les dissipations les plus vagabondes, vous ne pourrez pas vous soustraire à cette pensée qui se retrouvera toujours et comme fatalement au bout de toutes vos distractions. Et si, au lieu de tenter de la fuir, vous accueillez tous les moyens qui vous la mettent sous les yeux, si vous obéissez à tous les souffles qui vous y ramènent, la sainte Règle vous y tiendra comme perpétuellement submergées, et vous pourrez dire en toute vérité ce

beau mot que nous a transmis l'apôtre saint Paul : « C'est en Dieu que j'ai l'être, le mouvement et la vie [1]. »

Ainsi, Nos Très-Chères Filles, la sainte Règle est à la fois pour vous un flambeau, un glaive et une échelle mystérieuse : un flambeau pour vous faciliter la connaissance de vous-mêmes et vous guider dans cette étude environnée de tant de ténèbres ; un glaive pour immoler la nature ; une échelle mystérieuse pour vous élever de la terre au ciel, de la pensée de la créature à la pensée permanente de Dieu. Mais, pour justifier ces différents caractères, pour produire tous ces bienfaits, la sainte Règle veut être observée ; elle ne pousse au progrès intérieur qu'autant qu'on se laisse aller à son mouvement et pour ainsi dire emporter par son flot. Et certes, pour peu que vous ayez l'intelligence de vos véritables intérêts, pour peu qu'une étincelle de sagesse vive encore dans vos âmes, comment reculeriez-vous devant une régularité qui doit vous faire marcher d'un

1. In ipso vivimus, et movemur, et sumus. *Act.*, XVII, 28.

pas si triomphant à la perfection de votre saint état?

IX

Régularité source et condition du mérite.

Ce n'est pas seulement le but particulier de la profession religieuse qui vous convie à la régularité, c'est encore le but suprême de la vie. « Bienheureux, disait autrefois le Roi-Prophète, l'homme dont la volonté s'identifie avec la loi du Seigneur, et qui médite cette loi sainte et le jour et la nuit! Il sera comme cet arbre planté sur le courant des eaux, et qui donne ses fruits au temps marqué par la nature, et pas une de ses feuilles ne tombera ; et, dans tout ce qu'il fera, on le verra réussir[1]. » Ce bonheur est celui d'une religieuse qui se montre scrupuleuse observatrice de la sainte Règle. C'est bien elle dont la volonté s'identifie avec la loi du Seigneur, non-seulement avec

1. *Psalm.* I, 2-3.

cette loi générale qui s'étend à tous les chrétiens, mais avec cette loi particulière de perfection qui ne regarde que ses épouses ; elle en fait, et le jour et la nuit, le sujet de ses méditations, parce que c'est l'objet principal de son amour ; et, grâce à la fidélité qu'elle lui témoigne, arbre planté sur le courant des eaux de la grâce, elle se prépare pour l'avenir une abondante moisson de mérite et de gloire. Pas une de ses feuilles ne tombera, c'est-à-dire que pas une de ses actions, si petite qu'elle soit, fût-elle même semblable à la feuille si légère d'un arbrisseau, ne sera perdue pour son éternité ; tous les instants de sa vie, au contraire, toutes les paroles de sa bouche, toutes les démarches de son activité fructifieront pour le ciel. Et pourquoi ? Parce que tout aura été fait dans l'ordre de Dieu ; parce qu'elle se sera conformée pour tout à l'esprit comme à la lettre de la sainte Règle ; parce qu'enfin tout ce qui part de ce principe porte en soi, comme le dit l'Écriture, un germe d'espérance et d'immortalité [1].

1. *Sap.*, III, 4.

Mais vous, religieuse irrégulière, vous qui ne semblez avoir embrassé les Constitutions de votre Ordre comme votre loi, comme votre partage, que pour les enfreindre, vous qui vous faites une habitude de parler quand vous devriez vous taire, vous qui sans nécessité réelle demeurez à l'étude quand vous devriez être à la prière, vous qui recherchez l'isolement quand vous devriez être avec vos compagnes, quels trésors vous amassez-vous à vous-même par cette vie d'indépendance? Autant vous cédez à vos caprices, autant vous sortez de la volonté de Dieu; et tout ce qui se fait en dehors de cette volonté souveraine restera sans récompense. C'est vous-même que vous aurez recherchée : vous ne trouverez que vous-même, c'est-à-dire que vous aurez semé dans le vide et que vous ne récolterez que le néant. Il est vrai qu'à côté des transgressions par lesquelles vous porterez atteinte à la sainte Règle se placeront des actes de fidélité qui lui rendront hommage. Mais si votre esprit de foi n'a pu suffire à vous faire éviter les premières, vous aidera-t-il à sanctifier les seconds? Il ne vous a pas protégée contre les

entraînements du caprice; vous suggérera-t-il mieux ces intentions surnaturelles sans lesquelles les actions même les plus régulières ne sauraient être méritoires? Ah! combien il est à craindre qu'il ne vous fasse défaut d'un côté comme de l'autre, et qu'après une vie où vous auriez pu vous ménager, pour l'heure de la récolte, des gerbes abondantes, vous n'arriviez au terme de votre carrière n'ayant à présenter que quelques misérables épis au Père de famille!

Ainsi le sentiment et la raison, Nos Très-Chères Filles, une pieuse délicatesse et l'intelligence des véritables intérêts de votre perfection se réunissent pour vous commander une exactitude sévère à vous conformer à la sainte Règle.

X

Intérêt de bonheur.

Cette exactitude est aussi la condition de votre bonheur.

Sérénité de la conscience.

La première et principale racine du bonheur pour une religieuse, c'est la sérénité de sa conscience ; et cette paix délicieuse qui peut suppléer à tous les avantages, mais que rien ne peut remplacer, vous ne pouvez l'avoir sans une observation pleine et soutenue de la sainte Règle : irrégulière, elle vous abandonnera dans la proportion même où vous vous éloignerez de la discipline commune, et vos infidélités seront le signal d'un martyre intérieur où vous serez en même temps et victime et bourreau. « Si peut-être à certains moments où les objets nous dissipent et nous entraînent nous ne sommes point touchés de remords secrets, que ces moments sont suivis de retours amers, de traits vifs et piquants, de pensées tristes et affligeantes ! car, au milieu de tant de bons exemples qu'on a devant les yeux, au milieu de tout ce qu'on voit et de tout ce qu'on entend, dans la confession,

dans la communion, dans l'oraison, dans tous ces exercices dont on ne peut s'absenter et où l'on assiste au moins de corps si l'on n'y est pas de cœur, il n'est pas possible qu'il ne vienne pas à l'esprit mille réflexions qui l'inquiètent et mille reproches qui le piquent. Je ne suis pas ce que je dois être ; je ne vis pas en religieux, je n'en ai que l'habit. Pourquoi me distinguer ainsi des autres et ne pas faire ce qu'ils font ? pourquoi m'exempter des lois communes ? et qui m'autorise à prendre toutes ces libertés que je me donne ? Que seroit-ce si chacun en usoit comme moi, et quelle forme de religion y auroit-il en communauté ? Mais enfin à quoi se terminera la vie lâche que je mène ? et que me servira d'avoir quitté le monde ? Que deviendrois-je si Dieu m'appeloit à lui ? et quelle consolation aurois-je de mourir dans cet état ? Est-ce un état de perfection ? est-ce même, par rapport à moi et à mes engagements, un état de salut ? Tout cela sont autant de vues dont on ne peut se défendre et qui vous causent malgré vous les plus mortelles alarmes : car vous l'avez sagement or-

donné, mon Dieu, disait saint Augustin, et c'est un effet de votre miséricorde aussi bien que de votre justice, que tout esprit hors de la règle trouve dans soi-même son châtiment et sa peine [1]. »

Ce que le judicieux Bourdaloue disait, appuyé sur l'expérience, aux religieuses du dix-septième siècle, se vérifie encore pour celles de notre temps. Aujourd'hui comme alors, quand elles sortent de la voie tracée par la sainte Règle, elles trouvent à l'instant même la conscience armée pour venger la loi qu'elles transgressent. Elles auront beau faire, jamais elles n'endormiront entièrement cet implacable vengeur de l'ordre méconnu, et l'amertume qu'elles en éprouveront sera d'autant plus inévitable, qu'elles en porteront la source au-dedans d'elles-mêmes.

1. Bourdaloue, *Observation des Règles.* Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis inordinatus animus pœna sit ipsi sibi. S. August.

XI

Goût et amour de ses devoirs.

La seconde racine du bonheur pour une religieuse, c'est le goût et l'amour de ses devoirs. On n'est jamais heureux de ce que l'on ne fait qu'avec un contre-cœur qu'on ne sait pas dominer. Et ce goût, cet attrait, cette pente douce et affectueuse qui rendent les obligations religieuses chères et faciles, les trouverez-vous dans une sœur qui, se mettant au-dessus de la sainte Règle, ne relève que de sa volonté? Mais comment les aurait-elle? Le grand principe d'où ils découlent, c'est la grâce; ils existent dans les cœurs où Dieu se plaît à les déposer. C'est lui qui a creusé aux fleuves le lit dans lequel ils roulent leurs eaux; c'est lui aussi qui crée ces inclinations heureuses dont le poids nous entraîne à la pratique du bien qu'il nous commande. A lui de nous imposer le joug, à lui aussi de nous

le faire chérir. Et comment vous donnera-t-il de l'aimer, si, contrairement à ses vues, vous vous mettez en possession de le diminuer ou de ne le porter qu'en murmurant? Quoi! vous traitez superficiellement la méditation; quand vous le pouvez, vous l'omettez sans scrupule; quand vous vous y rendez avec vos compagnes, vous lâchez la bride à vos pensées vagabondes; vous vous jouez volontairement avec toutes les dissipations qui vous assiégent, et vous supposeriez que Dieu vous donnera la grâce de vous y plaire, en échange des insultes ou du moins des inconvenances que vous lui faites subir dans cet exercice? Voilà des chapitres de coulpes dont vous appréciez peu l'importance; la Communauté gémit de voir que vous y portez peu de sérieux, et vous penseriez que votre légèreté vous méritera, du côté de Dieu, l'avantage d'y trouver du charme et de l'intérêt? Ah! sans doute nul prodige de générosité n'est au-dessus de sa miséricorde. Il n'est pas impossible, à la rigueur, que, malgré vos infidélités, il répande sur vos pratiques de règle une onction qui finisse

par vous les rendre agréables. Mais comment y compter? Ne se doit-il pas à lui-même de vous traiter avec d'autant plus de sécheresse que vous traiterez de votre côté la sainte Règle avec plus de dédain? Comment prodiguerait-il ses faveurs à des âmes qui se moquent, en quelque façon, de ses désirs et de ses volontés? Aussi voit-on d'ordinaire qu'il leur retire ses dons de privilége. Rien n'a plus pour elles ni suc ni saveur : l'oraison leur devient de plus en plus insipide, tant elles y sont inertes et glacées ; la sainte communion leur tourne à dégoût ; les prières les fatiguent ; le silence ou le travail les accable. Dieu a laissé tarir en elles son amour, qui leur rendait toutes ces pratiques aussi attrayantes que savoureuses. Ce sentiment, quand elles en étaient remplies, changeait pour ainsi dire la nature des choses : grâce à lui, ce qu'il y avait de plus pesant leur paraissait léger ; elles cueillaient, en quelque manière, des raisins sur les épines. Et maintenant que, par un juste mais terrible châtiment du Seigneur, cet amour sacré s'est éteint ou du moins appauvri en elles, ce qu'il y a de

plus facile leur semble écrasant; un atome pèse sur elle comme une montagne. Ce silence, ces bonnes lectures, ces chapelets, ces entretiens de piété, qui faisaient autrefois leurs délices, ne leur amènent, en se succédant, qu'une succession de tortures ; et sur la sainte Règle, qui fut pour leurs époques de ferveur comme un arbre de vie, elles ne trouvent plus à récolter que des fruits de mort.

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que, du même coup qui les frappe de cette aridité désespérante, Dieu leur enlève le sentiment du remède propre à la guérir. Pour retrouver les joies qu'elles ont perdues, elles devraient revenir à leur ancienne régularité. Jadis elles portaient le joug de Jésus-Christ sans y rien retrancher, et, suivant la promesse du Sauveur, elles trouvaient le repos de leurs âmes [1]; précisément parce qu'elles n'omettaient rien, rien aussi ne leur était pénible et surtout intolérable. Si maintenant elles reprenaient la même conduite, elles ne tarde-

1. Tollite jugum meum super vos,...et invenietis requiem animabus vestris. Matth., XI, 29.

raient pas à ressaisir le même bonheur ; mais elles se jettent dans une voie tout opposée. Moins elles font, moins elles veulent faire ; plus elles adoucissent le fardeau, plus il leur paraît lourd ; ce qu'elles retiennent se surcharge, en le centuplant, de tout le poids de ce qu'elles rejettent ; de diminution en diminution elles en arrivent au point de ne presque plus garder de leurs saintes observances qu'un insignifiant débris, et, sous ce grain de poussière, elles gémissent comme sous la pesanteur d'un monde : tant la force de Dieu les a désertées en même temps que la délicatesse de leur conscience ! tant, abandonnées à elles-mêmes, elles trouvent peu d'énergie au fond de leur néant !

XII

Charme de la vie commune.

La troisième source du bonheur pour une religieuse, Nos Très-Chères Filles, c'est le charme de la vie commune.

Ce charme est immense pour une âme fidèle, et l'on ne peut lire sans attendrissement le tableau qu'en fait saint Eucher dans ses lettres sur la solitude. « Quelles réunions de saints j'ai vues dans mon aimable désert de Lérins ! Chacun d'eux était comme un vase d'albâtre d'où s'exhalaient de suaves parfums ; on respirait dans leur ciel une douce odeur de vie. La beauté de l'homme intérieur reluisait sur leur extérieur ; la charité les unissait ; ils s'abaissaient par humilité ; la douceur accompagnait leur piété, et la fermeté la plus inébranlable était au fond de leur espérance ; si vous les rencontriez, vous trouviez toujours la modestie dans leur démarche, un filial empressement dans leur obéissance, le silence sur leurs lèvres, la sérénité sur leur front, et, dans la paisible dignité de leurs mouvements, vous contempliez avec délices une image de l'ordre qui règne dans les célestes phalanges [1]. »

1. Quos ego illic... sanctorum cœtus, conventusque vidi ! Pretiosa in his suavi unguedine alabastra fragrabant ; spirabat passim odor vitæ. Interioris hominis faciem, exterioris habitu, præferebant : constricti charitate, humilitate dejecti, mollissimi pietate, firmissimi in spe, incessu modesti, obedientia citi,

Toute bonne religieuse éprouve ces sentiments et tiendrait au besoin ce langage, à l'aspect de ses compagnes qui se distinguent par leur respect assidu pour la sainte Règle : leurs exemples l'édifient, leurs vertus l'embaument, et leur société la réjouit. Sortez-vous au contraire de la sainte Règle? ces compagnes, si chères à votre exactitude, seront bientôt intolérables à votre infidélité. Qui supporterez-vous? votre supérieure? Mais si elle est à son devoir, elle vous fera des observations ; elle y joindra, s'il le faut, des reproches ; elle finira même au besoin par vous infliger des punitions. Et vous, de votre côté, vous commencerez par être mal à l'aise avec elle ; votre cœur se resserrera ; de l'absence d'ouverture vous passerez à l'extinction de l'amour ; l'antipathie entraînera l'anéantissement du respect ; et alors, foulant aux pieds les avis de votre mère, traitant de préventions et d'injustices les actes les plus légitimes de son pouvoir et de sa rigueur, méconnaissant les droits

occursu taciti, vultu sereni ; prorsus ipsa protinus contemplatione angelicæ quietis agmen ostendunt. S. Euch. Lugd , *de Laude eremi*, n. 13.

de son autorité, vous éclaterez contre elle en murmures ; vous rendrez toutes vos sœurs confidentes de vos plaintes et de vos récriminations; vous essayerez même de les faire entrer dans vos ressentiments ; et qui sait si vous n'irez pas jusqu'à leur inspirer des pensées de rébellion, les constituant ainsi les complices et les instruments de vos petites vengeances personnelles ?

Et celles de vos sœurs qui resteront régulières, malgré vos exemples et vos sollicitations, les traiterez-vous avec plus de ménagements ? Elles vous seront odieuses dans la mesure même de leur régularité. C'est assez que leur conduite doive être pour vous un reproche pour que vous ne puissiez les voir sans amertume. Leur contact, que vous ne pourrez jamais fuir complétement, vous fera souffrir de leur présence ; vous serez à côté d'elles forcément à la chapelle, dans les emplois, dans les récréations, et votre conscience désolée vous fera considérer en elles, malgré vous, comme l'ange du remords ; leur absence vous inquiètera même par d'importuns souvenirs. De l'amertume de ces impressions sortiront inévitablement des

rapports empreints de froideur d'abord, et plus tard d'aigreur et d'hostilité. Vous les contristerez dans vos paroles; vous leur refuserez vos complaisances et vos services; vous organiserez et suivrez contre elles tout un système de misérables vexations, et, parce que vous n'aurez pas le courage d'en faire vos modèles, vous aurez la cruauté d'en faire des victimes.

C'est là, Nos Très-Chères Filles, ce que nous avons vu plus d'une fois dans des maisons religieuses; et vous comprenez combien ces pauvres âmes étaient à plaindre. En faisant le supplice de leurs supérieures et de leurs compagnes, elles faisaient leur propre martyre, martyre que la persistance de l'irrégularité ne fait que rendre plus douloureux. Qu'une sœur irrégulière reste dans une même maison, elle risque, surtout si elle est supérieure, d'entraîner les autres religieuses avec elle, et alors que sortira-t-il de ce chaos? On en verra sortir la guerre. La Règle, quand elle est observée, est comme le lien des âmes : il n'y a qu'un seul et même cœur, comme il n'y a qu'un même esprit et une même loi. On fuit les amitiés

particulières, parce que les Constitutions les réprouvent ; mais il existe une amitié générale aussi profonde qu'elle est inaltérable, et, grâce à l'harmonie dont elle est la source et l'aliment, la Communauté est pour toutes un séjour de bonheur et comme un autre paradis terrestre. Mais aussi quand la Règle est violée, les cœurs dont elle était le nœud se désunissent ; il se forme des partis qui sont en lutte perpétuelle. Vous aurez beau les raisonner ; vous ne pourrez rien obtenir : il n'est pas de discordes plus âpres, plus obstinées, plus irréconciliables, et, dans les chocs de tous les instants qu'elles amènent, la maison qui en est le théâtre devient une espèce d'enfer.

XIII

Et l'Institut où ces scandales éclatent n'en recevra-t-il pas de fâcheux contre-coups ? Ah ! sans aucun doute sa gloire en sera compromise. Le bruit des dissensions intestines sera répété dans

le monde par des échos indiscrets. Les méchants en riront, et dans leurs conversations, si ce n'est pas dans leurs journaux, ils diront avec ironie : Admirez ces religieuses ! elles devraient être saintes, et elles ne sont pas même régulières ! elles devraient se chérir comme des sœurs, et voyez comme elles s'aiment ! C'est là ce qu'on appelle n'avoir qu'un cœur et qu'une âme ! Cette triste réputation détruira les espérances de l'avenir avec l'honneur du présent. Quand une communauté passe pour fervente, quand on dit au loin que la Règle y est parfaitement observée, quand c'est la conviction générale qu'on y peut faire son salut avec paix et sécurité, son noviciat se peuple avec richesse ; de nombreuses vocations y accourent, et n'eût-elle même rien de brillant aux yeux du monde et de la nature, on verrait encore des postulantes, parties des plus hautes conditions sociales, venir s'abriter sous son humble toit, attirées par le seul parfum de vertu qui s'en exhale. Mais sitôt que la discipline et l'ordre s'en vont, c'en est fait de la maison religieuse qu'ils abandonnent. De jeunes personnes, avant de la con-

naître, pourront avoir le désir de s'y présenter ; aussitôt qu'elles auront pris des renseignements, cette pensée s'évanouira : ou elles iront frapper à la porte d'un autre Institut ; ou bien elles resteront dans le monde, au risque de s'y perdre. Elles se diront que, s'il faut se damner quelque part, il vaut autant le faire par les plaisirs du siècle que par les désespérantes tortures de la vie religieuse. Ainsi le mépris et le vide commenceront ils, pour cette congrégation malheureuse, une ruine qu'achèveront plus tard de grands coups frappés par la juste rigueur de l'Église, ou des révolutions déchaînées comme un orage vengeur par le souffle de la Providence.

XIV

Que si les choses ne vont point à ces extrémités, Nos Très-Chères Filles, on voit au moins une sorte d'anathème s'abattre sur la religieuse obstinément irrégulière. Saint François de Sales disait autrefois cette parole prophétique aux fon-

datrices de la Visitation : « Un tel mépris volontaire des Constitutions seroit suivi de quelque grand châtiment du Ciel, et spécialement de la privation des grâces et dons du Saint-Esprit, qui sont ordinairement ostés à ceux qui abandonnent leurs bons desseins et quittent le chemin où Dieu les a mis [1]. » Cette prédiction du grand Évêque de Genève se vérifie sur toute religieuse qui s'opiniâtre à se conduire avec indépendance. Parfois, pour punir son irrégularité, le Seigneur permettra qu'elle tombe dans quelque faute éclatante, scandaleuse, et qu'elle soit chassée avec ignominie du corps qu'elle aura déshonoré. Le plus souvent on la fera passer par vingt communautés successives, qui la repousseront toutes, parce que pour toutes sa vie de caprice et d'insubordination la rendra totalement insupportable. A la fin, parce que tout le monde sera las d'elle et qu'elle sera lasse de tout le monde, ou bien elle se retirera d'elle-même, ou bien on la priera de quitter une congrégation qu'elle n'aime plus et dont elle fait la croix. La

1. Saint François de Sales, *Ier Entretien spirituel*, 1er alinéa.

voilà rendue au siècle sous l'impression d'un dépit amer. Alors elle critiquera, par des discours pleins de fiel et d'injustice, l'Institut dont elle est sortie; elle lui donnera tous les torts et se présentera personnellement comme une victime de tous points innocente. N'est-il pas impossible qu'une religieuse transfuge de son saint état ait le moindre reproche à se faire? Mais nul ne prendra le change : sa conduite se chargera bientôt de réfuter ses paroles et de venger la Congrégation qu'elle dénigrera; le moment ne tardera pas à venir où l'on aura peine à découvrir sous les traits de l'ancienne religieuse les vestiges mêmes d'une chrétienne, et comme si le souvenir de ce qu'elle fut, comme si ce caractère d'épouse de Jésus-Christ dont elle fut marquée était pour elle une tache importune, on la verra plus d'une fois chercher pour ainsi dire à l'effacer dans les hontes du scandale.

XV

Et voilà qui nous explique l'étonnante sévérité des grands instituteurs de la vie religieuse contre les infracteurs de la Règle. En lisant la Règle de saint Benoît, les Sentences pénales de saint Basile, les Conférences de Cassien, bien des fois nous avons été frappé des rigueurs extrêmes avec lesquelles les irrégularités même les plus légères y sont flétries ou châtiées [1]. Ainsi, qu'un religieux traversant un verger et rencontrant des fruits non-seulement au bout des rameaux, mais sous ses pieds, les touche de la main par un sentiment de convoitise et sans avoir mission pour les recueillir, ce simple contact est considéré comme une sorte de sacrilége [2]. Ainsi encore, qu'en

1. Reg. S. Bened., cap. XXIII, XXIV, XXV, XXVI. S. Basil., *Pœnæ in Mon. delinq.* Cassian., *ut infra.*

2. Sacrilegium ducatur non modo quidquam ex his degustare, verum etiam manu contingere. Cassian., *de Cœn. Instit.*, lib. IV, c. XVIII.

retournant des prières et de la messe commune dans sa cellule particulière, un frère s'arrête un instant sur la route, qu'il dise un mot à quelque autre religieux ou lui touche la main, il faudra qu'en présence de tout le monastère il fasse pénitence de cette faute, et, tant que l'expiation n'aura pas été accomplie, il ne pourra pas assister aux oraisons et aux offices de la communauté [1]. Quel langage et quelles punitions pour de si petites dérogations à la loi commune ! Et pourquoi cette vigueur si éloignée de la mollesse de nos temps ? Ah ! sans doute c'était avant tout parce que la Règle était, aux yeux de ces patriarches du désert, le supplément ou le complément de l'Évangile et comme une seconde expression de la volonté de Dieu : rien de ce qui blessait cette volonté sainte ne leur semblait léger. C'est ensuite parce qu'ils savaient que la sainte Règle était pour chaque religieux, comme pour chaque monastère, ce que le canal creusé par la nature est pour le

1. Quam culpam nisi in unum cunctis fratribus congregatis publica diluerint pœnitentia, orationi fratrum nullus eorum interesse permittitur. — Id., *de Cœn. Inst.*, lib. II, c. XV.

fleuve dont les eaux y sont emprisonnées, et que, du moment où l'on surmonte cette barrière, individus et communautés se précipitent presque toujours dans d'effroyables relâchements.

XVI

Ainsi perfection et bonheur, Nos Très-Chères Filles : voilà les deux grands intérêts qui vous commandent l'observation littéraire et constante de la sainte Règle. Est-ce le désir de votre perfection qui vous domine? pour que ce désir atteigne son but, vous devez avant tout suivre l'ordre du Règlement par un sentiment de délicatesse: délicatesse envers Dieu, que la reconnaissance vous oblige à réjouir par cette exactitude, à laquelle il attache le plus grand prix; délicatesse envers votre conscience, dont vous compromettrez inévitablement l'intégrité, si vous vous faites une habitude de négliger vos saintes observances;

délicatesse envers vos compagnes, que vous priveriez ainsi d'une édification salutaire; délicatesse envers vos fondateurs, dont vous abdiqueriez l'esprit et fouleriez aux pieds le testament, en passant par-dessus les lois qu'ils vous ont données. Cette régularité que vous devez au sentiment, vous la devez aussi à la raison, soit parce que la raison, fondée sur l'expérience, vous dit que, sans l'accomplissement de la Règle, aucun progrès intérieur n'est possible; soit parce qu'elle vous apprend que s'écarter de cette discipline sacrée, c'est appauvrir plus ou moins sérieusement le trésor de vos mérites futurs, quand ce n'est pas exposer votre éternité même.

Votre bonheur ne tient pas de moins près à la régularité que votre perfection. Sans elle, point de sérénité de cœur, parce que le remords y est en permanence; sans elle, point de goût pour nos devoirs d'état, parce que Dieu nous punit en supprimant l'onction de sa grâce, qui les rend doux et faciles; sans elle, plus de charme dans la vie commune, ni du côté de nos supérieurs qui s'arment contre nous pour la défense de la Règle

outragée, ni du côté des compagnes dont on est entouré, parce qu'on les attriste par son indépendance d'une part, et que d'autre part leur propre régularité nous les rend odieuses ; sans elle enfin, les vocations particulières s'ébranlent et les congrégations elles-mêmes ne tardent pas à passer du chaos à la ruine.

XVII

Manière d'observer la sainte Règle.

Si donc vous aimez Dieu, Nos Très-Chères Filles, si vous aimez le corps religieux dont vous êtes les membres, si vous vous aimez vous-mêmes, soyez toujours fidèles de point en point à pratiquer ce que la sainte Règle vous ordonne. Observez-la sans vaines inquiétudes : c'est-à-dire que, lorsque des nécessités impérieuses vous auront forcées d'en omettre certains articles, vous ne

devez point vous en chagriner comme si vous aviez commis une faute : on ne pèche point quand on ne sort de la discipline générale que par la volonté de Dieu. Mais, en dehors de ces circonstances extraordinaires, conformez-vous pleinement à tout le détail de ses prescriptions. En même temps que vous obéirez à la lettre, entrez dans son esprit. Il est par intervalles, dans les communautés, une régularité pharisaïque : on suit exactement le côté matériel de ses saintes observances ; on ne manquera pas une prière ; à Dieu ne plaise qu'on laisse une seule de ses communions ! on se garderait bien de supprimer une seule dizaine de chapelet : mais les sentiments dont ces pratiques doivent être animées, mais les vertus religieuses qui doivent les accompagner, et qui sont au fond l'âme de la vie religieuse, c'est chose dont on n'a pas le souci, et l'on présentera l'assemblage étrange d'un respect superstitieux pour l'accessoire et d'un mépris plus ou moins profond, plus ou moins systématique, pour le principal, disons mieux, pour l'essentiel. La véritable régularité ne néglige ni l'un ni l'autre :

la lettre de la loi pour elle est sacrée, mais elle ne s'applique pas moins à se pénétrer de son esprit ; et c'est ainsi que vous devez agir, à l'exemple des religieuses parfaites, afin d'être parfaites vous-mêmes.

Ce n'est pas seulement à quelques-unes d'entre vous que s'adresse cette exhortation de notre charité, c'est à toutes sans aucune exception. Supérieures, vous devez marcher à la tête de vos sœurs dans cette voie, comme vous marchez devant elles pour tout le reste. Saint Basile vous enseigne que la Règle ne doit pas être seulement écrite dans les Constitutions, mais qu'elle doit être aussi gravée en caractères vivants dans tout ce que vous dites et tout ce que vous faites [1]. Ce grand docteur ajoute qu'à l'observation de la sainte Règle vous devez unir le soin de la faire pratiquer par vos compagnes ; que si pour cela vous avez besoin de fermeté, vous ne devez pas craindre d'en déployer dans l'occasion ; que vous n'êtes pas appelées à rechercher toujours ce qui

1. Quidquid ab illo dicitur et efficitur pro lege conventui sit et regula. S. Basil., *Ius Sermo asceticus.*

peut être agréable à vos inférieures, à vous concilier en tout leurs bonnes grâces, à satisfaire sans discernement à leurs petites fantaisies ; qu'au contraire vous devez vous montrer graves, résolues, menaçantes même en diverses conjonctures, n'oubliant pas que vous êtes responsables de tout ce qui, par votre faute, sort de la discipline régulière, et qu'un jour vous en rendrez compte au tribunal de Dieu [1]. Inférieures, sachez à votre tour remplir vos obligations sur ce point capital. Si, pour vous éprouver, Dieu permet que vous soyez sous la dépendance d'une supérieure irrégulière, sans engager avec elle une lutte flagrante, dérobez-vous avec une douce vigueur à l'entraînement de ses exemples et de ses conseils, fallût-il pour cela subir une certaine persécution domestique. Si au contraire vous êtes placées auprès d'une supérieure édifiante, formez-vous sur son

1. Cui concredita est disciplinæ cura, ea non quod jucundum est sororibus quærat, neque ab eis gratiam inire studeat, sic ut quæ ipsis in deliciis sunt indulgeat; sed se semper gravem, metuendam ac reverendam exhibeat. Nosse enim debet se eorum quæ in cœtu communi præter officium admittentur, rationem coram Deo esse reddituram. S. Basil., *ibid.*

modèle ; marchez avec elle d'un pas égal dans la route marquée par vos saintes Constitutions, et qu'elle n'ait à faire usage envers vous de l'autorité dont elle est dépositaire que pour vous encourager, vous soutenir, et jamais vous reprendre ni vous châtier. Toutes enfin, supérieures et inférieures, soyez par votre bonne renommée d'exactitude et de discipline l'honneur du noviciat qui vous a formées, la joie de la maison mère dont vous êtes les filles, l'une des consolations de votre Évêque qui est aussi votre père, l'ornement et la gloire de notre Église, jusqu'à ce qu'enfin vous soyez notre couronne dans cette Jérusalem d'En-Haut où, réunis dans le sein de Dieu et vivant de sa vie, nous n'aurons plus d'autre loi que de bénir son amour et de chanter ses grandeurs par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur, empire, louange et adoration dans les siècles des siècles.

Donné à Nimes, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire général de notre Évêché, le

six janvier mil huit cent cinquante-huit, jour où l'Église célèbre la fête de l'Épiphanie, mystère touchant où les Mages, en suivant l'étoile miraculeuse, nous apprennent comment nous devons nous-mêmes obéir à la volonté divine.

LETTRE

AUX RELIGIEUSES DE NOTRE DIOCÈSE

SUR LES RAPPORTS MUTUELS

DE L'AUTORITÉ ET DE L'OBÉISSANCE

Au moment où l'année qui vient de finir tombait dans l'éternité, Nos Très-Chères Filles, emportant dans le sein de Dieu les vertus ou les fautes, les mérites ou les inutilités que vous aurez attachés à son rapide passage, nous étions bien loin de notre diocèse, sur l'antique et noble terre de Sicile. Dans cette île si justement renommée et si féconde en grands souvenirs, nous n'avons pas seulement trouvé les ruines des civilisations brillantes que la Grèce et l'Afrique avaient jetées sur ses rivages; nous nous sommes agenouillé aussi dans la demeure ou sur la tombe de trois

vierges illustres, dont le christianisme a fait éclater les noms sur les débris de ce passé païen, pour en effacer la splendeur et en racheter les infamies. Au-dessus de Palerme et dans les flancs d'une montagne qui protége la cité, se creuse la grotte de sainte Rosalie, et nous l'avons visitée en pèlerin. A Catane, nous avons rencontré les reliques de sainte Agathe, restes vénérés que la ville considère comme son rempart contre les fureurs de l'Etna, ce roi terrible des volcans. Enfin Syracuse a le bonheur de posséder la dépouille de sainte Lucie, sa patronne comme elle est sa gloire, et nous avons pu nous incliner aussi devant l'autel où repose ce corps consacré par le martyre. Devant chacun de ces sépulcres bénis, vous avez été présentes à notre pensée. Nous avons conjuré celles dont ils abritent les cendres de vous aider à porter et l'honneur et le nom d'épouses de Jésus-Christ aussi dignement qu'elles les portèrent elles-mêmes; et telle est notre espérance qu'elles auront exaucé notre prière, et comblé par les bienfaits de leur médiation la mesure des grâces que le Souverain Pon-

tife, notre commun père, avait déjà daigné déposer dans nos mains pour vous être communiquées, à notre retour au sein de notre grande famille.

En vous faisant part de ce double trésor pour votre consolation, Nos Très-Chères Filles, nous voulons y joindre pour votre avancement spirituel quelques exhortations sur un point important de la vie religieuse. Le sujet dont nous devons vous entretenir sera le complément de ce que nous vous avons dit, l'année dernière, sur l'observation de la sainte Règle.

Dans les Œuvres de saint Basile sur la vie monastique, il est un article dont le titre nous a toujours frappé : c'est celui qui traite simultanément *de l'Autorité et de l'Obéissance.* Réunir ainsi ces deux sujets dans un même chapitre nous a paru constamment une idée pleine de sagesse et digne de ce grand Évêque de Césarée, en qui la noblesse du caractère se trouvait égalée par la rectitude de la raison. Autorité et obéissance, ces deux choses ont besoin de marcher de front dans nos discours, comme il est nécessaire qu'elles

marchent de front dans la vie des communautés. Ce sont là deux colonnes également essentielles à la solidité de l'édifice. Que l'autorité s'énerve, vous avez l'anarchie ; que l'obéissance disparaisse, l'autorité reste impuissante : dans les deux cas, c'est la ruine des établissements et des congrégations. Ce faisceau que Dieu a formé de sa main pour le soutien de vos maisons, nous ne le romprons pas, Nos Très-Chères Filles, même dans nos conseils ; et, pour que chacune d'entre vous ait sa part, nous vous parlerons ici des rapports mutuels de l'autorité et de l'obéissance.

A l'autorité nous signalerons son but afin qu'elle y réponde, et ses principaux écueils afin qu'elle les évite.

A l'obéissance nous montrerons la futilité des prétextes qu'elle invoque de temps en temps pour éluder ses devoirs.

I

But de l'autorité.

Examinées de près et dans le détail des préoccupations qui les dominent, les supérieures de communautés, Nos Très-Chères Filles, se partagent assez souvent en trois classes correspondantes à trois espèces de méprises sur le but de l'autorité. Les unes placent ce but dans le soin des choses temporelles, et négligent les âmes et la perfection de leurs compagnes : elles ne sont qu'économes. Les autres, plus intérieures, ne songent qu'au spirituel, et laissent complétement de côté la sollicitude du temporel ; elles s'inquiètent des consciences et ne songent nullement aux santés de leurs sœurs : celles-ci sont avant tout pieuses et mystiques. Quelques-unes enfin s'occupent de leurs sœurs au double point de vue de leur âme et de leur santé ; mais elles se donnent peu de mouvement pour développer et faire fleurir les œuvres générales des établissements

qu'elles dirigent. Ainsi les unes et les autres comprennent un but de l'autorité et le poursuivent avec un zèle plus ou moins louable ; mais il y en a d'autres qu'elles méconnaissent ou qu'elles oublient : semblables à ce jardinier distrait qui, au lieu de soigner dans toutes leurs parties essentielles les arbres de son verger, négligerait la racine pour ne surveiller que les branches. Une bonne et vraie supérieure embrasse tout dans sa sollicitude.

A vos propres yeux vous ne devez être qu'un pur néant, Nos Très-Chères Filles, vous que la Providence a mises à la tête de nos diverses communautés ; votre rang et votre titre ne changent pas l'infirmité de votre nature. Dans celui que vous appelez si justement votre époux, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'apparente bassesse de l'humanité n'enlevait rien à la grandeur de la divinité ; la majesté du Verbe restait sans atteinte sous cette forme d'esclave qu'il avait prise volontairement pour nous sauver [1]. De même pour

1. *Philipp.*, II, 6-7.

vous la dignité que vous avez reçue ne vous a pas transformées en des êtres nouveaux, et, fussiez-vous supérieures de maisons importantes, vous n'en êtes pas moins encore de pauvres filles d'Ève. Je me hâte de le dire toutefois ; tout en n'étant rien, vous êtes quelque chose d'auguste et de sacré. Ce que vous tenez d'Adam vous laisse au niveau de tout le monde ; mais vous tenez de Dieu un don qui vous détache de la foule et vous place au-dessus de ce qui vous environne : c'est l'autorité dont vous êtes investies. Elle n'émane point d'une source vulgaire et terrestre. Vos premiers supérieurs vous l'ont communiquée ; mais ils n'agissaient eux-mêmes que comme dépositaires. C'est de Dieu qu'elle est descendue : « à lui seul appartiennent la majesté, la puissance, la gloire, la victoire et la louange ; à lui de régner et de commander aux princes ; à lui de dominer sur toutes choses ; entre ses mains reposent la force, la grandeur et l'empire souverain [1]. » Ce que vous en avez vous-mêmes, Nos Très-

1. *I Paralip.*, XXIX, 11-12.

Chères Filles, n'est qu'un écoulement de cette plénitude infinie : tout pouvoir, comme toute paternité, n'a pas d'autre origine[1]; et, si nous vous rappelons ces grandes maximes de l'Apôtre, c'est afin que, soutenant toujours l'autorité dont vous êtes revêtues à la hauteur de son principe, vous offriez dans votre administration comme une ombre, comme un miroir du gouvernement de Dieu lui-même.

Soin des âmes.

Et que fait Dieu dans son admirable providence? quelle est sa première et sa plus grande sollicitude? C'est sans doute son Église; mais pourquoi l'Église elle-même tient-elle cette place dans ses pensées? C'est parce qu'elle est appelée à préparer ici-bas les pierres dont doit se former dans les cieux la Jérusalem immortelle; c'est parce qu'elle a pour mission de sanctifier les

1. Non est potestas nisi à Deo. *Rom.*, XIII, 1.
Flecto genua ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur. *Eph.*, III, 14-15.

âmes. La sanctification des âmes, voilà le grand œuvre auquel travaille l'architecte suprême et le moteur universel des mondes. Tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fait encore se rapporte à ce but. L'ordre de la nature et celui de la grâce, ces deux sphères sublimes qui roulent l'une dans l'autre, n'accomplissent, sous le doigt puissant qui les conduit, leurs imposantes évolutions que dans l'intérêt des élus, et c'est là sans doute ce que l'Esprit-Saint a voulu nous apprendre par cette parole de l'Apôtre : « Toute créature gémit dans les douleurs d'un mystérieux enfantement, et ce qu'elle attend comme résultat de ses souffrances, c'est la révélation des enfants de Dieu [1]. » Il en doit être ainsi d'une supérieure. Ces gémissements féconds que saint Paul prêtait à la création même matérielle et qui partaient aussi du fond de son propre cœur, ainsi qu'il nous le raconte; ce désir de former et d'engendrer spirituellement des élus, elle doit les connaître. C'est à eux d'ins-

1. Scimus...quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc. *Rom.*, VIII, 22.
Exspectatio creaturæ revelationem filiorum Dei exspectat. *Id.*, *ibid.*, 19.

pirer avant tout et par-dessus tout son gouvernement, et elle n'est appelée mère que parce qu'elle est destinée à faire éclore la vie de Jésus-Christ dans l'âme des sœurs qui l'entourent et qui lui sont confiées. Prières, larmes, exemples, conseils, il faut qu'elle épuise tout pour accomplir ce grand ouvrage, où Dieu daigne l'accepter comme son auxiliaire ; il faut en même temps qu'elle laisse à ses inférieures le libre usage des moyens que la sainte Règle leur prescrit ou leur assure pour faciliter leur progrès et leur affermissement dans la perfection religieuse. Et si par hasard elle vient à négliger ces obligations, si elle n'est que supérieure et ne sait pas être apôtre, elle trahira du même coup la fin la plus essentielle de son autorité et le vœu le plus sacré du Dieu qui l'en a faite dépositaire. — Premier but de l'autorité.

II

Soin des santés.

Le second, sans avoir la même élévation, a pourtant aussi son importance. Que le bon Maître est touchant quand il nous parle de la providence de son Père! « N'ayez, dit-il au sixième chapitre de saint Matthieu, n'ayez aucune sollicitude pour votre vie et ce que vous aurez à manger, ni pour votre corps et la manière dont vous pourrez le vêtir. Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel: ils ne sèment pas; ils ne moissonnent pas; ils ne rassemblent pas des provisions dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. Est-ce que vous n'avez pas plus de valeur qu'eux?... — Considérez encore les lis des champs et la façon dont ils croissent: ils ne travaillent pas, ils ne filent pas; et pourtant, je vous dis que Salomon dans sa gloire ne fut jamais aussi

richement orné que l'un d'entre eux. Mais, si une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain est jetée au feu, reçoit de Dieu une telle parure, que ne devez-vous pas en attendre, hommes de peu de foi[1]? » Ainsi le doux Jésus voulait-il nous enseigner, sous une forme naïve, que le même Dieu, qui est le créateur du corps comme il est celui de l'âme, ne les sépare pas dans sa sollicitude. Sans doute il ne les place pas sur le même rang, pas plus dans les soins de sa providence que dans les sentiments de son amour; c'est à l'âme que s'attachent ses préférences, et nous devons faire de même. Mais enfin, le corps n'est pas oublié : il a besoin de nourriture, et Celui qui la prépare aux petits des oiseaux saura bien la

1. Dico vobis : ne solliciti sitis animæ vestræ quid manduceus, neque corpori vestro quid induamini. Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum? Respice volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea : et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis?...

Considerate lilia agri quomodo crescunt : non laborant neque nent. Dico autem vobis quoniam nec Salomon in gloria sua coopertus est quasi unum ex istis. Si autem fœnum agri quod hodie est et cras in clibanum mittitur Deus sic vestit, quanto magis vos, modicæ fidei! Matth., VI, 25-30.

préparer à l'homme, qui vaut mieux que ces faibles créatures, tout innocentes qu'elles peuvent être ; il a besoin de vêtements, et le Dieu qui pare les lis de leur corolle éblouissante ne manquera pas d'en ménager à celui que les plantes reconnaissent ici-bas pour leur souverain. Et vous aussi, N. T. C. F. supérieures de communautés, en vous occupant de l'âme de vos sœurs, vous devez vous occuper des organes que cette âme habite. Telle est la dignité du corps, doublement consacré dans vos compagnes comme en vous-mêmes par le baptême et par la profession religieuse, qu'il est l'instrument de la grâce. Instrument auguste et nécessaire : c'est sa voix qui fait arriver aux enfants la science qui doit éclairer leur esprit, et le conseil qui doit former leur cœur et leur caractère ; c'est son œil qui, suivant d'un regard maternel ces jeunes natures si légères et si mobiles, exerce sur leurs mouvements plus ou moins irréfléchis ou dangereux une vigilance tutélaire ; c'est sa main qui, dans les hôpitaux ou dans la maison du pauvre, est chargée de verser le baume sur les blessures du malade ou l'obole de la charité

dans le sein de l'indigent, pendant que les lèvres répandent dans son âme les suprêmes consolations de la foi. Voilà quelle noble tàche il doit remplir. Mais, pour la remplir, il a besoin de forces, et ces forces elles-mêmes dépendent des égards discrets avec lesquels vous traiterez la santé de vos inférieures. A Dieu ne plaise que nous vous disions de les soigner avec délicatesse! pour une religieuse, le fond de la vie doit être austère. Mais, pour être sévère, le régime ne doit pas être meurtrier. Si les tempéraments de vos sœurs sont faibles, il est bon de les fortifier ; s'ils sont robustes, vous devez avoir soin de ne pas les appauvrir ou les ruiner en les faisant souffrir par un principe exagéré d'économie ou de mortification. Vous ne devez pas permettre davantage à vos compagnes elles-mêmes de détruire leur santé par des excès de zèle ou de pénitence ; et n'oubliez pas que, si le corps doit être esclave, c'est un esclave nécessaire pour labourer le champ dont le Père de famille vous la confié a culture. — Second but de l'autorité.

III

Vie et développement des œuvres de communauté.

Un troisième et dernier but de l'autorité dont vous êtes investies, Nos Très-Chères Filles, c'est le succès des œuvres dont vous êtes chargées. A vrai dire, dans une communauté, tout le monde doit concourir à cette fin. Mais la supérieure doit y travailler avec plus d'énergie, parce que c'est sur elle que retombe la responsabilité générale de la maison qu'elle dirige. Que les classes soient bien faites dans les établissements d'éducation ; que les enfants s'y trouvent convenablement surveillées, reprises ou encouragées ; que les parents n'aient qu'à se féliciter des soins dont elles sont l'objet, au lieu d'avoir à se plaindre de ce qu'elles sont traitées avec insouciance ; que les malades, s'il s'agit d'un hôpital, se voient entourés de dévoûment et d'attentions ; qu'au moment où, rendus à la santé, ils rentreront dans le monde, leur

mémoire n'emporte que de bons souvenirs pour les égards et les bontés dont ils auront été l'objet; qu'ainsi tout conspire à faire bénir Dieu et l'Église, à glorifier les Congrégations religieuses et en particulier l'Institut auquel chacune de vous appartient : tel est le couronnement de la mission que vous avez à remplir; et, pour vous en acquitter avec avantage, pour faire fleurir avec éclat cette plante dont vous avez la tutelle, vous devez mettre activement en œuvre tous les moyens légitimes qui se présentent à vous pour la développer. Les fonctions que vous exercez personnellement, l'action que vous pouvez avoir sur l'esprit et la volonté de vos sœurs, vos relations avec le dehors, les entreprises que vous faites, les événements qui se rencontrent, bons ou mauvais, contraires ou favorables : tout cela, sous l'impulsion de votre zèle et la direction de votre prudence, doit aboutir à féconder l'apostolat général de votre communauté, comme Dieu fait servir tout ce qui vit et s'agite ici-bas à l'accomplissement des desseins formés dans les conseils de son éternelle sagesse. — Troisième but de l'autorité.

Ainsi trois mots, Nos Très-Chères Filles, résument votre vocation comme supérieures : songer à l'âme de vos sœurs, pour travailler à la fortifier ; songer à leur santé, pour la soutenir et les mettre par là même en état de remplir leur ministère; songer aux fins de votre établissement, pour faire en sorte qu'il y réponde avec succès.

IV

Écueils de l'autorité.

Mais plus le but de votre autorité, Nos Très-Chères Filles, est important, plus vous devez vous appliquer à fuir les écueils qui peuvent en compromettre l'influence.

Pusillanimité.

Le premier est une certaine pusillanimité qui l'enchaîne. Voici une supérieure qui se juge

indigne du rang qu'elle occupe. Au lieu d'être à la tête de son établissement, elle estime qu'elle devrait passer après toutes ses sœurs, tant elle se croit incapable de les conduire! Humilité sans doute aussi louable qu'elle est profonde! mais humilité dont le tort est d'éteindre en elle toute espèce de courage. Ce n'est jamais pour elle le temps d'agir ou de parler, et toujours celui de s'abstenir ou de se taire. Telle sœur a des défauts de caractère; elle n'ose pas les lui signaler : elle en a tant elle-même! Telle autre manque notablement à la charité dans ses conversations; elle ne sait pas l'en avertir. Celle-ci néglige ses emplois, et la salle d'asile ou la classe ne marche pas sous sa direction; même silence parce qu'elle craint de ne pas lui adresser des reproches assez justes ou des avis assez éclairés. Celle-là sent le besoin d'ouvrir son âme pour avoir des conseils ou sur des mouvements de grâce qui l'agitent ou sur des tentations qui la tourmentent; la supérieure ne fera rien pour amener et faciliter cette confidence, sous prétexte qu'elle n'est pas assez instruite elle-même

sur ce qui se rattache aux choses intérieures. A cette timidité de modestie se substitue parfois une timidité d'amour-propre. On est aimée de ses compagnes ; on vit pour ainsi dire entourée de leurs adorations ; et, pour ne pas cesser d'en être l'objet, pour ne pas être précipitée de cet autel où l'on se plaît à savourer leur encens, on se montre indulgente, alors même qu'on devrait être sévère. Elles enfreignent la sainte Règle, et l'on ne réclame pas ; elles vont trop dans le monde, et l'on tolère cet abus, quoiqu'on en sente le danger : en sorte que, pour sauver sa popularité, on sacrifie son devoir, et qu'afin de retenir les cœurs, on ouvre la porte aux abus.

Pusillanimité misérable, Nos Très-Chères Filles, misérable calcul ! Entendez comment depuis près de trente siècles le Prophète ou plutôt Dieu lui-même l'a foudroyé : « Voici que je t'ai placé comme une sentinelle afin de veiller sur la maison d'Israël et lui répéter les paroles que tu auras recueillies sur mes lèvres pour lui transmettre. Que si je te charge de dire à celui qui m'outrage :

Tu mourras, et que tu n'aies pas le courage de le lui annoncer; si par un funeste silence tu t'abstiens de le détourner de ses coupables voies afin de le ramener à la vie, il périra dans son iniquité, et tu m'entendras à ton tour redemander son sang de tes mains homicides [1]. » Saint Basile, ce grand oracle des solitudes de l'Orient, applique aux supérieurs dont l'égoïsme ou la faiblesse enchaîne la parole les menaces que l'Esprit-Saint vient de faire éclater. « Oui, dit-il dans ses Règles monastiques, monument si remarquable de piété, de sagesse et de prévoyance; oui, quand un frère tombé sera resté dans sa faute parce qu'on ne l'aura pas repris, on redemandera son sang à celui qui devait le relever, ainsi que nous le révèle l'Écriture; il aura surtout à en rendre compte lorsque sa négligence vis-à-vis des choses de Dieu n'aura pas tenu à un principe d'ignorance, mais

1. Fili hominis, speculatorem dedi te domui Israel, et audies de ore meo verbum, et annuntiabis eis ex me. Si dicente me ad impium : Morte morieris : non annuntiaveris ei, neque locutus fueris ut avertatur a via sua impia et vivat, ipse impius in iniquitate sua morietur; sanguinem autem ejus de manu tua requiram. Ezech., III, 17-18.

plutôt à une coupable condescendance, qui, le faisant se prêter aux défauts de ses subordonnés, aura par là même ébranlé la discipline générale [1]. » La sévérité de ce langage n'est que trop justifiée par les conséquences désastreuses de la mollesse qu'il condamne. Si cette pusillanimité procède d'un excès d'humilité ou d'un certain fond de tempérament, elle est moins coupable, sans doute, que si elle procédait d'une inspiration d'amour-propre. Mais enfin des deux côtés elle est répréhensible, parce qu'elle est funeste : elle trahit la destination de l'autorité, dont le glaive repose dans vos mains, non pas pour y dormir inutile, mais pour frapper ceux qui font le mal ; elle arrête le progrès spirituel des sœurs, en les privant de ces reproches salutaires et de ces judicieuses sévérités qui les protégent tour à tour et les excitent comme un rempart et comme un

1. Si lapsus in eo perstiterit quod modum emendandi se ab eo (præfecto) non edoctus fuerit, sciat sanguinem ipsius ex suis manibus requisitum iri, uti scriptum est ; et maxime, si quidquam eorum quæ placent Deo, non ex inscitia neglexerit, sed potius ex eo quod ob assentationem ad uniuscujusque vitia sese accommodet, disciplinæ integritatem labefactârit. S. Basil., *Regulæ fusius tractatæ*, interrog. XXV.

aiguillon; elle amène le trouble et le chaos dans les communautés, en lâchant la bride à ces misères qui ne manquent jamais de mener au bouleversement par l'imperfection; elle déchaîne enfin tous ces malheurs, sans aucun motif sérieux pour lui servir d'excuse. Je suis incapable, dites-vous : mais ce n'est pas le talent, c'est l'autorité qui donne le droit et impose l'obligation de montrer de l'énergie; et cette autorité, vous l'avez dans vos mains, quelle que soit d'ailleurs la mesure ou la pauvreté de votre intelligence. J'ai le caractère timide : la conscience et le sentiment du devoir vous appellent à le transformer. « Mais je voudrais ne faire de peine à personne : vous le voudriez, et moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez, et moi je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâ-

cheux de s'exposer en parlant à des réponses désagréables et à de secrètes animosités, dont il ne sera pas aisé, dans la suite, d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais ; mais je vous demande : qui parlera donc si vous vous taisez ? Et comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagréments ? Enfin vous souhaiteriez de gagner les cœurs et de vous affectionner la maison : votre intention est bonne, elle est louable ; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout et accorde tout. On vous méprisera, et celles mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement, parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'âme. Car voilà comment nous sommes faits : en même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté et satisfaire nos désirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur ;

mais d'ailleurs faites leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respecter et obéir : elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage [1]. »

V

Crédulité.

Timidité et pusillanimité, telle est donc le premier écueil de l'autorité dans une supérieure. Le second écueil est une crédulité qui l'aveugle. Bossuet écrivait autrefois ces grandes paroles pour un jeune prince : « Au milieu des déguisements et des artifices qui règnent parmi les hommes, il n'y a que l'attention et la vigilance qui puissent nous sauver des méprises. Qui considère les hommes attentivement y est rarement trompé. Jacob connut au visage de Laban que les dispositions de son cœur étoient chan-

1. Bourdaloue, *Pensées*, — Gouvernement religieux, nº 4. — *Fermeté*.

gées [1]. Car, comme dit l'Ecclésiastique selon les Septante : *on connoît les desseins de vengeance dans le changement du visage* [2]. Et encore : *Le cœur de l'homme change son visage, soit pour le bien, soit pour le mal* [3]. Mais cela n'est pas aisé à découvrir, il y faut une grande application. *On trouve difficilement et avec travail les vestiges d'un cœur bien disposé et un bon visage* [4]. »
Ces maximes et ces conseils qu'un grand Évêque empruntait aux saintes Lettres pour les adresser au fils d'un grand Roi, nous vous les adressons à vous-mêmes, qui êtes pour ainsi dire les reines de vos communautés. Assez souvent on trouve des supérieures d'une droiture si simple, d'une confiance si naïve à la franchise comme à la vertu de tout ce qui les entoure, qu'elles ne savent découvrir ni artifice ni tache dans les sœurs qu'elles sont appelées à gouverner. Non-seulement elles n'en aperçoivent point, mais elles ne supposent pas

1. *Genes.*, XXXI, 2, 5.
2. *Eccli.*, XVIII, 24.
3. *Ibid.*, XIII, 31.
4. *Ibid.*, 32. — Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, liv. V, art. 2, prop. 2.

même qu'il y en ait de possibles, et volontiers elles se reprocheraient la moindre défiance comme une iniquité. Au sein de cette candide bienveillance, elles dorment avec la plus entière sécurité; tout marche à merveille, et peut-être chaque jour elles remercient Dieu de s'être servi de leur indignité pour faire renaître ce règne de l'innocence primitive qu'on est convenu d'appeler l'âge d'or.

O persuasion mensongère! ô rêve tristement démenti! Mais vous n'avez donc plus vos yeux à votre tête? mais vous ne voyez donc pas que cette conseillère vous précipite dans des entreprises téméraires? mais vous ne remarquez donc pas que cette économe ruine le temporel de votre établissement? mais vous n'observez pas que cette maîtresse de classe ne sait ni instruire ni dominer ses enfants, et que ce petit peuple s'agite et perd son temps dans une perpétuelle anarchie? mais vous ne vous êtes pas aperçue que cette sœur infirmière, soit dans le service de l'Hôpital, soit dans les visites à domicile, ne s'environne pas de toute la prudence, de toute la réserve, de toute la dignité qui devraient lui faire escorte et la

couvrir comme un bouclier? mais vous ne vous doutez pas que telle jeune sœur, vis-à-vis de laquelle vous vous reprocheriez d'être en alarmes, entretient avec le dehors des correspondances et des intimités mystérieuses; qu'elle reçoit dans certaines maisons et donne à son tour dans le parloir des audiences où son cœur et sa vocation subissent de terribles secousses? Vous la prenez pour un ange. Elle vous fascine par ses caresses et l'habileté de son langage. Mais ne nous le dissimulons pas : même dans vos saintes retraites, même parmi celles que leur vêtement présente à nos respects comme les épouses de Jésus-Christ, « il y a des apparences trompeuses, il y a de profondes dissimulations[1]; » il y a une souplesse, des perfidies, des hypocrisies de paroles qui éblouiraient pour ainsi dire les anges eux-mêmes; et si vous vous obstinez à l'ignorer, si vous continuez à subir le prestige de cette fille du serpent qui vous enchante et vous endort, vous apprendrez un jour à la connaître par les éclats

1. Bossuet, *ut supra*.

d'un scandale que tout le monde pressentait et que vous seule vous n'aurez pas su prévoir.

Ah ! n'oubliez pas ce mot d'un pontife qui serait digne d'être placé parmi les docteurs : « On a beau avoir la vérité devant les yeux, qui ne les ouvre pas ne la voit pas. Ouvrir les yeux de l'âme, c'est être attentif[1]. » Et voilà ce que vous devez faire, c'est-à-dire que vous devez avoir l'œil à tout et constamment en éveil. Que vous ne soyez pas défiantes à l'excès, que vous n'alliez pas vous effaroucher de choses insignifiantes, que vous n'exerciez pas sur vos sœurs une inquisition mesquine, ombrageuse, tracassière et qui finirait par être odieuse, rien de mieux. Il faut des bornes à tout. Mais la modération de la vigilance ne doit pas éteindre la vigilance même. Votre pouvoir est comme une tour du haut de laquelle nuit et jour vous devez être debout pour tout observer. Il faut que d'un regard maternel, mais appliqué, vous suiviez vos sœurs jusque dans les moindres détails de leur conduite; au lieu de

1. Bossuet, *ut supra*.

vous en rapporter à leurs paroles, la prudence vous prescrit de n'en croire qu'aux actions, et, du moment où vous vous croiseriez les bras en disant : Tout est bien, votre maison s'en irait en ruine, comme la barque du pêcheur court à l'écueil quand celui qui la monte l'abandonne au caprice des flots.

VI

Partialité.

Pusillanimité et crédulité, deux mots qui signalent les deux premiers écueils de l'autorité dans les maisons religieuses. Le troisième est la partialité. C'est une tentation très-subtile que celle-là, Nos Très-Chères Filles ; dans les communautés, quelles qu'elles soient, elle tend ses piéges sous les pas des supérieures même les plus attentives, et plus d'une fois elles y tombent. Une sœur est là, douée de quelques-unes de ces grâces que

Dieu prodigue aux fleurs des champs ; elle y joint des manières insinuantes, un cœur affectueux. Jeune encore, elle use avec simplicité peut-être, mais en même temps avec cette tendresse qui appartient à son âge, de ses qualités naturelles pour être agréable à sa supérieure, encore plus qu'à ses compagnes ; elle y met tant de piété filiale, tant d'onction, tant d'assiduité, qu'elle finit par s'emparer des sympathies qu'elle voulait conquérir, et qu'elle obtient sur toutes les sœurs qui sont avec elle des gages d'éclatantes préférences. Si la supérieure est malade, celle-là seule est admise à la soigner ; si la supérieure sort, elle ne veut pas d'autre compagne ; si la supérieure a des tristesses, elle n'aura qu'elle pour confidente et pour consolatrice ; s'il lui faut un auxiliaire, c'est encore elle dont on réclamera les services. Il semble que le reste de la communauté n'existe pas. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'atteint de ce mal, on ne sait pas le comprendre ni en convenir. Toute la maison le voit, les étrangers mêmes le remarquent, et la supérieure est dans la plus entière illusion. On se hasarde à le

lui dire, elle prétend qu'on se trompe et qu'on est dupe d'un sentiment de jalousie. Dieu seul peut faire tomber le bandeau d'airain qui pèse sur ses yeux.

Comme il est une partialité de bienveillance, il est aussi une partialité d'antipathie ou de rigueur. Telle supérieure se prendra de froideur et de prévention pour toutes les sœurs âgées d'un établissement ; et ses procédés à leur égard seront perpétuellement accompagnés de sécheresse. Telle autre supérieure, au contraire, se retournera contre les jeunes religieuses ; et cela sans motifs sérieux tirés de leur caractère ou de leur conduite, mais tout simplement à cause de leur âge. Quand on ne se montre pas partiale contre un ensemble de sœurs, on l'est parfois vis-à-vis de quelque sœur en particulier. En voici une dont le talent ou la piété nous éclipse, et notre jalousie s'en émeut. En voilà une autre qui ne plaît pas à la supérieure ; pourquoi ? peut-être à cause de ses manières ? peut-être à cause de quelque manque de politesse ou de respect dont cette sœur se serait rendue coupable ? C'est possible ; mais enfin,

quelle que soit la raison, la supérieure ne peut pas la supporter. Tout ce que fait cette pauvre enfant est mauvais; tout ce qu'elle dit est détestable. On la condamne sur tout, on la poursuit sans cesse, et pour elle on est si loin d'être une mère qu'on n'est même pas une marâtre.

Avoir décrit ce défaut, Nos Très-Chères Filles, c'est vous avoir fait comprendre à quels titres vous devez le réprouver et le fuir. Gouverner avec partialité, c'est mentir au nom si doux dont on vous appelle. Vos sœurs vous disent : Ma mère ; et toute mère qui fait des discernements et des préférences entre ses filles est indigne du titre qu'elle porte. C'est trahir votre mission, parce qu'en vous confiant votre communauté comme un bercail, Dieu vous a prescrit d'en paître toutes les brebis et tous les agneaux avec un amour égal et une égale sollicitude. C'est faillir à la justice, parce que vos sœurs peuvent exiger que dans la balance où vous pesez leurs droits et vos principes de conduite, vous ne jetiez que leurs mérites ou leurs torts, au lieu d'y mettre vos affections ou vos antipathies. C'est bouleverser votre

maison, parce que, s'il est vrai, comme le dit saint Basile, que les amitiés particulières entre simples sœurs sont pour les communautés un principe de malaise[1], les partialités d'une supérieure y produisent des mécontentements bien plus sérieux et des ébranlements plus profonds. — Troisième écueil.

VII

Rudesse.

Un quatrième écueil de l'autorité, c'est la rudesse qui la rend amère.

Saint Grégoire le Grand écrit une belle parole dans son Pastoral : « Il importe de savoir, dit-il, que les bons pasteurs doivent aspirer à plaire aux hommes, afin que, par le charme de l'affection qu'ils auront inspirée, ils attirent leur prochain à l'amour de la vérité, et que, sans rien retenir de

1. Necesse est omnino affectus particulares communi concordiæ nocere. — S. Basil., *I Sermo ascet.*

cet attachement pour eux-mêmes, ils en fassent une voie pour conduire le cœur de ceux qui les écoutent jusqu'à l'amour du Créateur [1]. » Ce conseil qu'un Pape illustre adressait aux pasteurs des âmes, peut s'appliquer aux supérieures de communautés. Elles aussi doivent se convaincre qu'elles sont obligées de mettre tout en œuvre pour se faire aimer de leurs compagnes. Ce n'est pas pour elles-mêmes, il est vrai, qu'elles doivent y prétendre; mais c'est pour l'utile exercice du pouvoir qui repose dans leurs mains et pour le bien des sœurs dont la direction leur est confiée. « Si un prédicateur n'est pas aimé, dit encore saint Grégoire, il est bien difficile qu'on l'entende avec fruit [2]. » De même, si une supérieure n'a pas pour elle le cœur de ses inférieures, il est presque impossible que son ministère et son dé-

1. Sciendum est quod oporteat ut rectores boni placere hominibus appetant, sed ut suæ æstimationis dulcedine proximos in affectum veritatis trahant, non ut se amari desiderent, sed ut dilectionem suam quasi quamdam viam faciant, per quam corda audientium ad amorem Conditoris introducant. — S. Greg. Mag., *Reg. pastor.*, p. II, c. VIII.

2. Difficile quippe est ut quamlibet recta denuntians prædicator qui non diligitur, libenter audiatur. — S. Greg. Mag., *ut supra.*

voûment leur soient profitables. L'autorité ne trouve après la grâce son véritable point d'appui que dans la charité. Sans elle, vous ne ferez que du mal. Par elle, au contraire, vous pouvez tout dire, tout faire, tout abattre, tout imposer et tout obtenir. Voyez cette bonne supérieure : elle est vraiment une mère, et ses sœurs pour elle sont des filles. Sa charité, comme celle que décrit l'Apôtre[1], est patiente ; elle en supporte les défauts avec calme, sans les flatter et les entretenir par une fausse indulgence ; elle est prête à les entendre à toute heure et pour toute chose, et, si elle met des bornes à leurs importunités, c'est en leur faisant comprendre avec douceur qu'elle agit ainsi dans leur intérêt et pour un plus grand bien. Sa charité est bienveillante, c'est-à-dire qu'elle sait aller avec délicatesse, quoique avec discrétion, au-devant de leurs désirs et de leurs besoins, et qu'elle leur ménage à propos des satisfactions ou des adoucissements dont le prix est centuplé par la grâce dont elle les accompagne. Sa charité

1. *I Cor.*, XIII, *passim*.

ne s'enfle pas, et, bien loin de se prévaloir de son autorité pour se montrer impérieuse, hautaine, elle se fait plus petite qu'aucune de ses compagnes, afin de les gagner toutes à Jésus-Christ. Sa charité ne recherche pas ce qui peut lui convenir. Au lieu de ressembler à ces supérieures qui ne vivent que pour elles-mêmes, qui s'entourent de toutes les délicatesses compatibles avec leur position, qui transformeraient volontiers toutes leurs sœurs en autant d'esclaves appelées à leur adoucir la vie, elle s'oublie complétement elle-même et sacrifie volontiers repos, sommeil, santé, pour être utile à ses inférieures. Sa charité ne s'irrite pas. D'autres donnent les conseils avec sécheresse et font les reproches avec aigreur; jamais elles ne sont maîtresses d'elles-mêmes, et l'on dirait qu'elles sont dans un état d'exaspération perpétuelle. Elle, au contraire, est toujours paisible; elle tient la vivacité de son humeur sous un frein qui ne lui échappe jamais, et ses avis comme ses réprimandes sont constamment empreints d'une mansuétude qui les empêche d'être blessants, si elle ne parvient pas à les

rendre agréables. Aussi réussit-elle à subjuguer le cœur de ses compagnes : celles-ci n'ont plus vis-à-vis d'elle ni contrainte ni secrets ; elles épanchent avec plénitude leur âme dans la sienne, et tout ce qu'elles en reçoivent d'observations, d'encouragements et même de pénitences, puise dans la tendresse qu'elle leur témoigne et la confiance qu'elle leur inspire une puissance qui en assure victorieusement l'efficacité.

VIII

Irrégularité.

Enfin, dernier écueil : irrégularité. A peu près toutes les supérieures, au moment de leur nomination, sont de bonnes religieuses : généralement on ne les appelle à cette charge que lorsqu'elles ont fait preuve, non-seulement d'intelligence, mais encore de vertu, et jamais on ne les mettrait à la tête d'une maison si l'on pouvait supposer qu'au lieu d'en rester toujours le modèle, elles en

deviendront plus tard le scandale. Et malheureusement il en est plus d'une qui trompe les espérances qu'on avait conçues. Les premiers mois, peut-être même les premières années, on marche bien. Mais ensuite mille causes, dont l'action d'abord échappe, finissent par amener de tristes déchéances. A force de s'occuper des choses temporelles, on oublie celles de son intérieur, et l'esprit de piété s'appauvrit ; on se prévaut de ses occupations et de son autorité pour se dispenser plus ou moins fréquemment de la règle. Moins attaché à la discipline du dedans, on se jette dans des contacts plus faciles avec le dehors. On fait des visites plus répétées et l'on en reçoit de plus assidues. A travers cette vie redevenue mondaine, la prudence se désarme souvent ; le cœur à son insu se tend des piéges où les passions s'éveillent, et vient de temps en temps un jour sinistre où l'on entend dire que la terre est condamnée, comme autrefois le ciel, à gémir sur la chute d'un ange.

Qui que vous soyez, Nos Très-Chères Filles, vous pouvez avoir, si vous n'y prenez garde,

cette lamentable destinée. On en a vu d'aussi fortes que vous tomber du haut du pouvoir dans l'abîme, et, chose épouvantable, en roulant dans le gouffre elles ont entraîné dans leur ruine des communautés entières. Pour échapper à cet effroyable renversement, il faut vous rappeler avec énergie que, pour être supérieures, vous ne devez pas cesser d'être religieuses. Vous devez même être religieuses plus parfaites précisément parce que vous êtes supérieures. Un rang plus élevé vous impose la nécessité d'une vie plus exemplaire. De votre mission, qui vous appelle à donner de grandes leçons, découle pour vous-mêmes l'obligation de pratiquer de grandes vertus. C'est saint Grégoire qui vous le dit, et il ajoute que votre voix pénétrera d'autant plus facilement dans les cœurs qu'elle sera mieux appuyée par la dignité de votre conduite, parce que les ordres exprimés alors par votre parole trouveront dans vos actions un auxiliaire et un encouragement qui aideront à les accomplir[1].

1. Qui... loci sui necessitate exigitur summa dicere, hac eadem necessitate compellitur summa monstrare. Illa namque vox

Si, au contraire, vous ne faites pas ce que vous conseillez, si vos œuvres ne prennent pas la direction que vous marquez à vos compagnes, le moindre inconvénient sera de rendre tout ce que vous direz inutile. Très-souvent vous n'aurez pas le courage de parler pour rappeler au devoir, parce que vous ne sauriez ouvrir la bouche sans vous condamner vous-mêmes; mais, eussiez-vous cette hardiesse, vos exhortations comme vos reproches n'exerceraient aucune influence; on en appellerait constamment de votre langage à vos exemples, et même avec la meilleure volonté d'être charitable, chacune en vous écoutant répéterait tout bas ce mot de l'Évangile : « Médecin, commence par te guérir toi-même[1]. »

Vous le voyez, Nos Très-Chères Filles, la route d'une supérieure est entourée de périls. En faut-il conclure que vous devez désespérer de vous-mêmes, et déserter le poste plus ou moins redoutable où vous a placées la Providence? Ah! gar-

libentius cor penetrat quam dicentis vita commendat, quia quod loquendo imperat, ostendendo adjuvat ut fiat. — S. Greg. Mag., *Reg. past.*, p. II, c. III.

1. Luc., IV, 23.

dez-vous de ce sentiment de fausse prudence et d'inintelligente humilité. Ce que vous avez à faire, c'est de veiller, c'est de consulter, c'est de combattre, c'est de vous armer de cette résolution d'esprit qui constitue les âmes fortes et les vraies supérieures. En vous voyant ainsi précautionnées, prévoyantes et généreuses, Dieu vous couvrira de sa bonne volonté comme d'un bouclier tutélaire. Il donnera l'ordre à ses anges de vous protéger dans toutes vos voies ; et vous sentirez, à l'énergie inattendue que vous aurez en certaines occasions, à la facilité miraculeuse avec laquelle vous serez sorties de certains embarras et de certains dangers, que ces esprits bienheureux vous auront portées en quelque manière dans leurs bras, pour empêcher vos pas de heurter les pierres du chemin[1]. En même temps que Dieu vous enverra sa force, il vous communiquera sa lumière : vous marcherez comme un guide sûr devant vos compagnes et devant votre propre cœur, et vous sentirez par expérience que le bon

1. *Psalm.* XC, 11, 12.

Maître se plaît toujours à prendre l'infirmité, non-seulement pour confondre les œuvres de la puissance, mais encore pour les accomplir, et qu'il révèle à la folie le secret de parler et d'agir comme la sagesse.

IX

Obéissance.

Nous avons fait la part de l'autorité ; faisons maintenant la part de l'obéissance.

Que l'obéissance représente un des sentiments les plus chers à Notre-Seigneur, puisqu'au témoignage de saint Paul il a dit à son Père, en entrant dans le monde : « Je viens pour faire votre volonté [1] ; » qu'elle contienne l'un des sacrifices les plus pénibles à notre cœur et par là même les plus agréables à Dieu, celui de notre volonté propre et de notre liberté ; qu'elle soit pour

1. *Heb.*, x, 7.

chaque sœur en particulier la racine de la paix, la mère de la sécurité, la nourrice et la gardienne des plus grandes vertus ; qu'elle renferme enfin pour les communautés et pour les congrégations le fondement de l'ordre et de l'harmonie, la source d'une bonne réputation, un principe de force et le gage de leur durée : voilà, Nos Très-Chères Filles, des idées dont il serait superflu de vous présenter le développement, parce qu'elles sont depuis longtemps l'objet de vos convictions les plus chères, et que vous en faites chaque jour celui de vos méditations. Nous aimons mieux discuter quelques-uns des prétextes dont on se prévaut, par intervalles, pour échapper à ce devoir, dont on reconnaît l'importance.

Prétextes pour ne pas obéir. — Antipathie pour la supérieure.

Le premier qu'on invoque est l'antipathie qu'on éprouve pour sa supérieure. « Je ne l'aime pas, dit-on ; tous ses commandements comme tous ses conseils me sont amers : il m'est impossible d'o-

béir. Oh! si j'étais auprès de telle autre supérieure que je chérissais, ce serait bien différent. Avec celle-là, rien ne m'était difficile, et je volais dès qu'elle m'avait parlé; mais avec celle-ci, mon âme n'a plus d'ailes, et pour les choses même les plus simples je rencontre en moi des répugnances que je n'ai pas la force de surmonter. »

Vous n'aimez pas votre supérieure? Et pourquoi ne l'aimez-vous pas? Peut-être n'en savez-vous rien: c'est une bizarrerie dont vous ne vous êtes pas rendu compte; et vous croiriez que ce caprice irréfléchi peut légitimement vous exempter de ce devoir d'obéissance que vous vous êtes imposé par un vœu libre, sérieux et sacré? Mais qui sait si votre antipathie, au lieu d'être un simple mouvement naturel, ne procède pas d'un principe coupable? Ne viendrait-elle pas de ce que votre supérieure est condamnée par vos imperfections et peut-être par vos petits scandales à vous faire sentir le côté sévère de son autorité? N'aurait-elle pas soumis votre orgueil à des humiliations dont il avait besoin? Ne vous aurait-elle pas justement reproché des atteintes

portées chaque jour et sans motif à la sainte Règle? Ne vous aurait-elle pas reprise avec raison sur l'insouciance ou la brusquerie avec laquelle vous traitez ou les enfants ou les malades? La cause réelle de vos froideurs, peut-être même de vos aversions, n'est-elle pas dans quelqu'un de ces faits et dans la blessure qu'il vous a laissée? Et vous voulez que ce ressentiment, qui lui-même est une faute s'il est volontaire, vous dispense d'obéir? Comment! il suffira qu'on ait un amour-propre irritable pour qu'on ait le droit d'être indépendant? et parce que l'autorité remplira vis-à-vis de nous son devoir, parce qu'au nom de sa conscience et de notre intérêt, elle frappera nos défauts et nos mesquines passions, il nous sera permis de mettre son glaive en pièces, et de fouler aux pieds le serment solennel par lequel nous nous sommes engagés à la respecter jusque dans ses rigueurs? Singulière morale qui donnerait au vice des priviléges que n'a pas la vertu, et laisserait à de misérables rancunes la liberté de porter l'anarchie dans les communautés!

Du reste, de quelle source découlent les droits

de l'autorité et les obligations de l'obéissance? Est-ce du mérite de nos supérieurs et du plus ou moins d'affection naturelle que nous pouvons avoir pour eux? Parce que nous les aimons, ont-ils plus de titres à nos respects et à notre docilité? parce que nous ne les aimons pas, sont-ils moins en possession de nous commander? Leur puissance plane au-dessus de nos sentiments, parce qu'elle vient de plus haut. C'est Dieu qui les a faits ce qu'ils sont: ils sont son image et ses représentants. Nos affections ou nos antipathies ne sauraient ni fortifier ni détruire en eux ce caractère; et dès lors, quelles que soient nos impressions à leur égard, puisqu'elles n'ajoutent ni ne retranchent rien à leur royauté spirituelle, nous devons toujours marcher à leur signal, avec le même empressement et la même soumission.

Il y a plus: l'obéissance doit vous être d'autant plus précieuse, Nos Très-Chères Filles, que vos supérieures vous seront moins chères. Regardez cette sœur: elle chérit sa supérieure autant que soi-même; c'est pour elle la préoccupation

du jour et le rêve de la nuit. Elle ne vit que pour lui plaire. Si elle peut en deviner les désirs, elle les prévient. Dès qu'elle en entend les ordres, elle s'élance ; et, bien loin qu'elle s'épouvante des sacrifices, elle tressaille quand il faut qu'elle en affronte pour entrer dans les vues de sa mère. Voilà sans doute une obéissance admirable ; voilà surtout une obéissance bien heureuse. Mais est-elle au même degré méritoire ? Cette religieuse ne la pratiquerait-elle pas par entraînement naturel plutôt que par conscience, et ne s'inspirerait-elle pas moins de sa foi que de son cœur ? N'est-il pas à craindre qu'au lieu de se soumettre pour être semblable à Jésus-Christ et gagner son amour, le seul but qu'elle se propose soit d'être agréable à sa supérieure et d'en captiver les bonnes grâces ? Vous, au contraire, en qui la charité pour la vôtre est un effort de vertu plutôt que le fruit d'une inclination, vous n'avez pas ce péril à redouter. En vous conformant à ses prescriptions, en vous chargeant des fonctions qu'elle vous confie, en accomplissant les actes de détachement et d'humilité qu'elle réclame, ce n'est

pas à la nature que vous cédez, c'est à la grâce. Au lieu de vous soumettre pour la créature, vous ne vous soumettez que pour Dieu : le feu qui consume la victime dans le sacrifice de votre obéissance ne vient pas de la terre, mais il descend du ciel. Et, comme par là-même l'holocauste de votre volonté doit être plus agréable au Seigneur et plus profitable pour vous, n'est-ce pas une raison de l'accomplir avec joie, bien loin d'invoquer vos antipathies pour vous y soustraire ?

X

L'ordre qu'on a reçu n'est pas raisonnable.

Mais, ajoutera-t-on, « ce qu'on m'ordonne n'est pas raisonnable : je ne peux m'y soumettre. »

Le premier tort de ce prétexte est de s'inspirer d'un sot orgueil. Qui êtes-vous pour juger avec tant de hauteur et de dédain les ordres ou les défenses de votre supérieure ? Vous êtes peut-être

une jeune religieuse sortie à peine du noviciat, et dont la profession ne date que d'hier. Les choses intérieures sont pour vous un livre encore fermé, vous n'y comprenez rien; vous n'entendez pas davantage aux choses extérieures. La conduite générale d'une maison, le service des hôpitaux, la direction des écoles, la nature et la mesure des relations qu'on peut avoir avec le dehors, les inconvénients ou les dangers attachés à telle ou telle mesure : voilà tout autant d'objets sur lesquels vous êtes de la plus complète inexpérience. Vous n'avez pas encore assez vécu, vous n'avez pas assez observé pour les connaître et juger les résolutions dont ils peuvent être l'objet de la part de l'autorité. Et cependant vous prononcez avec la même assurance que si vous comptiez des siècles dans votre vie ! Votre supérieure a peut-être cinquante ans, et vous n'en avez pas vingt-cinq; si vous avez de l'intelligence, elle aussi ne manque pas de lumières ; peut-être avez-vous fait quelques études de plus qu'elle, mais ce qu'elle a de plus que vous, c'est une longue pratique du cœur et des affaires. N'im-

porte : sa sagesse s'évanouit devant la vôtre. Du haut de votre présomption vous déclarez sans façon que ses commandements sont inacceptables. Pauvre Mère ! avant d'ordonner, elle aura beaucoup réfléchi, prié beaucoup, beaucoup consulté ; la maturité la plus sérieuse aura présidé à ses déterminations : et vous, en un clin d'œil, sans prendre pour les examiner même le temps fugitif du passage d'un éclair, vous protestez contre, elles sous prétexte qu'elles ne sont pas raisonnables ? Est-ce ainsi que vous comprenez la modestie et la défiance de vous-même ? Pouvons-nous reconnaître en vous à ce trait l'épouse de ce Dieu qui fut humble de cœur ?

Ce qu'on vous prescrit n'est pas raisonnable ? Mais ce qui vous le fait paraître tel, ne serait-ce pas que ce commandement vous froisse dans quelqu'une de vos fantaisies ou de vos petites passions ? Vous désiriez peut-être diriger une première classe, où les élèves auraient été plus intéressantes, où vos propres talents auraient brillé avec plus d'éclat ; et l'on vous a reléguée, au grand dépit de votre amour-propre, dans la classe

la plus élémentaire et la plus obscure de toutes. On prétend que vous teniez beaucoup à garder telle compagne d'emploi, ou parce que vous faisiez aisément subir à sa vertu la tyrannie de votre humeur, ou parce que vous la chérissiez d'une affection toute particulière. Ces contrariétés n'expliqueraient-elles pas la rigueur altière avec laquelle vous blâmez les ordres de votre supérieure? Vos appréciations ne s'inspireraient-elles pas de vos ressentiments? Et, s'il en est ainsi, comment voulez-vous que nous les tenions pour exactes, et que nous vous permettions à vous-même de les regarder comme justes et vraies? Est-il rien qui fausse le jugement comme l'irritation d'un amour-propre blessé?

Au reste, quand le commandement qui choque votre superbe raison présenterait quelque chose d'étrange, pourquoi ne l'accompliriez-vous pas? S'il y a folie, sera-t-elle pour vous? Eh! non sans doute: ce qui est folie du côté du pouvoir est sagesse du côté de l'obéissance. Si les conséquences du commandement sont fâcheuses, en serez-vous responsable? Eh! non encore: la res-

ponsabilité du fait et de ses suites remonte tout entière à celle qui l'a commandé ; pour votre part, vous aurez à répondre seulement de votre obéissance, qui après tout n'aura d'autres conséquences que celle d'ajouter à vos mérites devant Dieu. Plus même la chose qu'elle vous aura fait accomplir vous aura paru absurde, plus vous aurez anéanti vos lumières pour exécuter l'ordre qui vous l'imposait, plus aussi vous en recueillerez de fruits et de gloire ; votre récompense sera d'autant plus grande que vous aurez fait, en vous soumettant, un acte d'humilité plus profonde.

Et voilà ce qui nous explique l'empressement avec lequel tant de grands saints se sont soumis aux commandements les plus propres à déconcerter leur esprit. « Voyez, s'écrie saint Bernard dans un admirable discours sur l'obéissance, voyez combien de désolations tombent à la fois sur le cœur d'Abraham comme autant de marteaux pour le broyer ! On lui ordonne de prendre son fils, de l'égorger quoique unique, de l'immoler quoiqu'il l'aime ; en un mot, de sacrifier

Isaac ! Quelle épreuve ! quelle tentation ! quel martyre ! Il y a tant de douceurs dans les relations d'un fils à son père et d'un père à son fils ! la douceur est le charme de ces liens. Abraham les oublie : il prépare le bûcher, il allume le feu, il tire le glaive, et il ne demande pas à Dieu pourquoi ; il ne murmure pas ; il ne se plaint pas ; il ne prend pas même l'air et le visage d'un homme désolé ; mais, sans chercher à sonder les ordres qu'il a reçus, il se hâte, avec une pieuse fermeté, de consommer le sacrifice que le Seigneur lui a prescrit [1]. » Obéissance magnifique sans doute, Nos Très-Chères Filles ! obéissance cent fois digne de nous être proposée pour modèle ! Mais au moins Abraham obéissait à Dieu directement ;

1. Vides quantis tribulationum malleis Abrahæ pietas feriatur, cui præcipitur ut filium tollat, occidat unigenitum, quem diligit immolet, Isaac percutiat ! Multum tentatus, multum probatus, adustus est multum : dulcis relatio filii ad patrem, patris ad filium. Hanc dulcedinem et omnium affectus necessitudinum obliviscitur Abraham : sternit asinum suum, ligna componit ; ignem accendit, eximit gladium. Non a Domino quærit quare, non murmurat, non conqueritur, non saltem vultum dolentis ostendit ; sed omnium quæ præcipiuntur ignarus, in mortem filii pia crudelitate festinat. — S. Bernard., *Serm. XLI, de Virtute obed.*, n° 2.

et dans les ordres que la sagesse infinie lui imposait par elle-même, on conçoit qu'il pouvait lui être, jusqu'à un certain point, facile de supposer une raison secrète, un dessein mystérieux, pour faire contre-poids à ce que les apparences avaient de surprenant. Quand, au contraire, Dieu se
ne et que la créature paraît seule, il semble que l'observation de commandements étranges devienne moins aisée ; et pourtant les vrais religieux de tous les temps s'y sont prêtés avec une souplesse merveilleuse. Que d'exemples touchants on en trouve dans les *Institutions* de Cassien, pour les siècles primitifs de la vie monastique en Orient ! « Il y eut surtout, dit cet auteur, un abbé Jean que la vertu d'obéissance éleva jusqu'à la grâce de prophétie, et rendit tellement illustre dans le monde entier, que les rois eux-mêmes avaient de la vénération pour son mérite. Il habitait une solitude perdue, aux extrémités de la Thébaïde ; et cependant jamais l'empereur Théodose ne marchait contre ses ennemis sans y avoir été encouragé par les oracles et les réponses de ce grand cénobite. Appuyé sur ses prédictions

comme sur des messages du Ciel même, il remporta souvent des victoires qui semblaient impossibles [1]. » Et qu'avait fait ce religieux? Son supérieur s'était plu à lui prescrire les choses en apparence les plus déraisonnables ; et lui, jeune encore, s'était fait une loi de s'y conformer avec la simplicité la plus muette et la plus empressée. Ainsi l'abbé prend un vieux morceau de bois sec et prêt à tomber en poussière ; il le plante et commande à Jean de l'arroser deux fois par jour, jusqu'à ce qu'on lui dise de s'arrêter. Et le jeune homme, avec son respect accoutumé, et sans discuter sur l'objet étonnant de l'ordre qu'on lui impose, se met à remplir littéralement sa tâche pendant une année tout entière. Il fallait aller

1. Ponamus primum Abbatem Joannem qui commoratus est juxta Lycon, quod est oppidum Thebaidis. Quippe propter obedientiæ virtutem usque ad prophetiæ gratiam sublimatus, sic universo claruit orbi, ut etiam regibus mundi hujus merito suo redderetur illustris. Nam, cum in extremis, ut diximus, Thebaidis partibus commaneret, non ante præsumebat Theodosius imperator, ad præpotentium bella tyrannorum procedere, quam oraculis illius animaretur et responsis. Quibus confidens velut cœlitus sibi delatis, tropæa de bellis desperatis et hostibus reportavit. — Joann. Cass , lib. IV, *de Cœn. Inst.*, *de Instit. Renunt.*, cap. XXIII.

chercher l'eau à deux milles de distance ; souvent il était fatigué ; des solennités survenaient ; il se rencontrait d'autres occupations ; l'hiver enfin se déchaînait avec ses rigueurs : Jean, malgré tous ces obstacles, arrosait avec assiduité la branche morte qu'on l'avait chargé de faire fleurir, et ne suspendit son travail si manifestement inutile que lorsque l'autorité l'en dispensa[1]. Dans une autre occasion, son supérieur l'appelle et lui dit : Frère Jean, courez et amenez au plus tôt ici ce rocher que vous voyez là-bas. C'était un bloc énorme : non-seulement un homme n'aurait pas pu le remuer, mais une multitude même d'hommes réunis eût été impuissante à le faire rouler. Jean n'y regarde pas de si près : dans la simplicité de son obéissance et le respect dont il est rempli pour son supérieur, il se persuade qu'on ne lui ordonne rien sans raison ; et alors, sans s'attacher à mesurer l'impossibilité de ce qu'on lui prescrit, il fait effort de la tête, de la poitrine, de tous ses membres, de manière à inonder de sueur et ses

1. *Id.*, *ibid.*, cap. XXIV.

vêtements et le rocher lui-même, qui, au lieu de céder à son impulsion, demeure impitoyablement immobile [1]. Cette conduite était générale dans les grands monastères de l'antique Orient. En Occident, il en était de même à l'origine de la vie cénobitique. Saint Grégoire en raconte quelques traits aussi remarquables qu'édifiants dans l'histoire de saint Benoît [2]. Et voilà tout autant de souvenirs qui nous confondent. Dans ces illustres solitaires, bien loin que l'intelligence fût éteinte, il existait très-souvent une sagesse profonde, une raison saine et sûre, fortifiée encore par les lumières extraordinaires que leur donnait la grâce : malgré cela, leur obéissance était enfantine à force d'être aveugle ; ils se seraient fait un crime de traduire les ordres qu'ils avaient reçus au tribunal de leurs propres pensées, tant l'autorité leur semblait vénérable et sacrée jusque dans ses décisions les plus incompréhensibles ! Et qui sommes-nous pour oser la contrôler, la flétrir, la condamner, en dépit de ces grands modèles ?

1. Joann. Cas., *ut supra*, cap. XXVI.
2. S. Greg. Mag., lib. II *Dialog.*, cap. XXVIII.

Ah! cessons d'être si clairvoyants pour être plus religieux, et répétons, avec la conviction la mieux sentie, ces paroles de Fénelon : « La volonté d'autrui qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal, mais moi j'obéis bien. Heureux de n'avoir plus qu'à obéir ! De tant d'affaires il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus de volonté ni sens propre, et me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévenir, sans m'informer. Tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir dans cette candeur et simplicité enfantine. Je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à décharger ma consience sur la leur. O douce paix! ô heureuse abnégation de soi-même! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont comme Abraham, sans savoir où! ô pauvreté d'esprit par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine!... Heureux qui fait ces choses! heureux qui les

goûte! heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur [1] ! »

Heureux, pouvons-nous ajouter, Nos Très-Chères Filles, et d'autant plus heureux que de s'aveugler ainsi c'est le seul moyen de s'éclairer, et que, moins on croit à sa sagesse propre, plus on est sûr de parvenir à la véritable sagesse! « Oui, disait autrefois avec une extrême justesse l'abbé Piammon, cité dans Cassien, ne vous laissez ni distraire ni détourner de l'imitation des anciens par cette considération que la raison ou la cause de telle façon d'agir ou de tel règlement vous échappe, parce que ceux qui s'appliquent, non pas à discuter, mais à respecter, mais à suivre ce qu'ils ont vu enseigner ou faire par leurs aînés, ceux-là finiront, grâce au fait même de leur pratique et de leur expérience, par acquérir la vraie science des choses religieuses. Celui au contraire qui commence son éducation monastique par la discussion, ne parviendra jamais à l'exacte connaissance, à la pure possession de la

1. Fénelon, *Entretien sur la vie religieuse*.

vérité ; le démon, lui voyant plus de confiance en soi-même que de déférence pour le jugement de ses Pères, l'entraîne aisément à ce point d'aberration que les observances les plus utiles et les plus salutaires lui paraissent superflues si ce n'est pas nuisibles. Et telle est parfois la consistance de l'illusion dans laquelle sa présomption le précipite, qu'attaché par des liens impossibles à rompre aux doctrines déraisonnables dont il a subi la fascination, il ne regarde comme sacré que ce qui paraît juste et saint à l'obstination de son erreur [1]. » Ces paroles sont profondément vraies. Toutes ces sœurs suffisantes, présomp-

1. Neque vos moveat, aut ab imitatione retrahat ac divertat, etiamsi vobis ad præsens alicujus rei vel facti ratio vel causa non liqueat, quia eos qui bene de cunctis ac simpliciter sentiunt, et universa quæ a senioribus tradi gerive perspexerint, fideliter imitari magis quam discutere student, per operis experientiam etiam rerum omnium scientia subsequetur. Cæterum nunquam rationem veritatis intrabit quisquis a discussione cœperit erudiri, quia videns eum inimicus suo potius quam patrum judicio confidentem, facile in id usque propellit ut etiam illa quæ maxime utilia atque saluberrima sunt, superflua ei videantur et noxia, atque ita præsumptioni ejus callidus hostis illudit ut irrationabilibus definitionibus suis pertinaciter inhærendo, hoc solummodo sibi sanctum esse persuadeat quod rectum atque justissimum suæ tantum obstinationis errore censuerit. — Joan. Cassian., *Collatio XVIII*, cap. III.

tueuses, téméraires, qui se mêlent de critiquer sans retenue les ordres de leurs supérieures, subissent le châtiment ordinaire de l'orgueil. Le sens religieux s'obscurcit ou s'éteint en elles. Il est impossible de leur faire jamais entendre et surtout goûter les maximes et les règles de perfection propres à leur saint état; après qu'on les leur a répétées vingt ans, elles ne les comprennent pas plus que le premier jour, et Dieu le permet afin que dans leur présomption même et dans les ténèbres qui l'accompagnent elles trouvent la compensation du mépris qu'elles jettent à l'autorité.

XI

Amertume des commandements qu'on a reçus.

D'autres sœurs, Nos Très-Chères Filles, essayent de se dérober à l'obéissance, non plus en attaquant la sagesse de l'ordre qu'elles ont reçu, mais en alléguant son amertume. Le poste où on les envoie leur donnera trop à souffrir; elles

ont des répugnances insurmontables pour l'emploi qu'on leur confie : voilà ce que disent les unes. Les autres prétendent qu'en les éloignant de telle supérieure et de tel établissement, on leur impose un sacrifice trop cruel pour qu'elles aient la force de l'accomplir : elles sollicitent toutes un changement ou une rétractation des ordres de l'autorité; ou bien, si elles ne peuvent rien obtenir, elles n'obéissent qu'avec lenteur, dégoût, murmure, quand elles ne résistent pas en face.

Langage déplorable, Nos Très-Chères Filles, et déplorable avant tout parce qu'il révèle une déchéance. Au moment où vous avez fait profession, les vœux que vous avez prononcés n'ont-ils pas été sans limites dans vos intentions comme ils l'étaient dans leur formule? Par celui de pauvreté n'avez-vous pas eu le dessein de sacrifier pleinement et sans réserve l'amour et l'usage libre des biens de la terre? Par celui de chasteté n'avez-vous pas consacré sans restriction toutes les puissances de votre être au céleste Époux des vierges? Enfin par celui d'obéissance n'avez-vous pas eu la pensée d'immoler votre volonté tout

entière, pour lui substituer celle de vos supérieures, quelques commandements qu'elle pût vous imposer plus tard? Avez-vous mis des bornes à vos promesses sous l'inspiration d'un égoïsme en alarmes? Avez-vous dit en vous-mêmes : J'obéirai tant que l'obéissance ne me coûtera rien ; mais, dès qu'elle me sera pénible, dès que mes goûts, mes affections ou mon amour-propre seront froissés, je n'obéirai plus? N'avez-vous pas au contraire prévu, dans la générosité de vos sentiments, les extrémités même les plus cruelles où votre vœu pourrait vous conduire? ne vous êtes-vous pas mises par votre imagination en face de tous les changements possibles, de toutes les humiliations possibles, de toutes les privations possibles, de toutes les séparations possibles, peut-être même du martyre, et n'avez-vous pas dit : Si l'autorité de mes supérieurs me présente jamais l'un ou l'autre de ces calices, ou tous ces calices à la fois, j'y plongerai les lèvres avec ivresse? Mon bonheur sera de me crucifier et de mourir avec le Dieu dont je vais devenir l'épouse! Voilà vos engagements, âme pusilla-

nime : rien n'en a restreint l'étendue. Et maintenant qu'on vous présente non pas même la croix, mais son ombre ; maintenant qu'au lieu de vous faire monter au Calvaire, on vous envoie tout au plus à Bethléem ou à Nazareth, vous êtes épouvantée et vous revenez sur vos serments ? Mais alors votre profession n'a donc été qu'un jeu dérisoire ? ou, si vous l'avez faite sérieusement, comment se fait-il que de si grandes promesses aboutissent à tant de lâcheté ?

Au reste, la répugnance même que vous éprouvez annonce que le sacrifice qu'on vous impose est nécessaire. Si le moi se révolte, c'est qu'il est encore vivant. La pauvreté de cette maison vous effraye, n'est-il pas vrai ? vous n'êtes donc pas entièrement détachée des délicatesses de la vie. Cet emploi ne vous convient pas, parce qu'il est trop bas ou trop caché ? vous courez donc encore après les fascinations de l'honneur. Vous ne pouvez pas vous décider à prendre telles et telles sœurs pour vos compagnes ? c'est donc à dire que votre caractère et votre cœur ne sont pas encore assez malléables pour que vous puis-

siez vous faire toute à toutes. Ces craintes et ces répulsions n'existeraient pas en vous au même degré si vous aviez acquis dans sa plénitude l'esprit de renoncement. Ainsi que le dit un pieux auteur dans un écrit que plusieurs ont cru devoir attribuer à saint Bernard, quand une âme est pleinement morte à elle-même, elle devient, grâce à l'amour de Dieu qui l'a liquéfiée, comme l'eau d'une fontaine : elle en a toute la transparence, mais elle en a aussi toute la souplesse; elle se prête sans résistance à tous les plis que vous voudrez lui donner, à toutes les pentes sur lesquelles il vous plaira de la faire courir [1]. Voilà, religieuse indocile, où vous en seriez si vous étiez animée de l'esprit d'abnégation. Mais parce que vous tenez à vous-même, vous êtes comme cette eau que le froid a durcie : vous avez des roideurs que rien ne peut assouplir et des hauteurs que rien ne peut abattre, c'est-à-dire que vous êtes séparée comme par un abîme des dispositions que vous devriez avoir. Ah ! laissez l'obéissance

1. S. Bernard, t. III, p. 153, éd. Migne.

frapper impitoyablement cette glace pour la broyer : à force de coups et de sacrifices, votre cœur saintement échauffé finira par la faire fondre, et vous vous jetterez alors avec élan dans ces voies d'immolation où votre volonté rebelle refuse de marcher aujourd'hui.

Comme c'est là pour vous un besoin de perfection, N. T. C. F., c'est une condition de grâce. Supposons que vous demeuriez où vous êtes malgré la volonté de vos supérieurs, ou du moins seulement avec une approbation que vous leur aurez pour ainsi dire arrachée : qu'arrivera-t-il ? A la vérité, vous pourrez être satisfaites du côté de la nature ; mais pourrez-vous être également en paix du côté de la conscience ? Si les difficultés, les lenteurs, les tristesses par lesquelles vous avez fait changer les décisions de l'autorité ne vous rendent point coupables devant Dieu, avez-vous le droit de vous considérer comme chères à son cœur ? Cette absence de renoncement par où vous vous êtes signalées, est-elle un titre à ces grâces de privilége qui font avancer rapidement les âmes dans la perfection, ou ré-

pandent de fécondes bénédictions sur le ministère qu'elles exercent? Eh! non sans doute. Il proportionnera ses dons à l'avarice de votre obéissance: vous avez fait juste assez pour n'être pas en révolte; à son tour il fera juste assez pour que vous ne soyez pas totalement dépourvue de son secours; et dans cet état de demi-abandon, arbre condamné à ne recevoir que quelques rares gouttes de pluie, vous ne porterez presque point de fruits spirituels ni pour les autres ni pour vous-mêmes.

Enfin, à prendre votre conduite du côté de l'établissement ou de l'institut auquel vous appartenez, ne comprenez-vous pas que, si l'on venait à la supporter, on ouvrirait la porte au chaos? Si le prétexte d'une répugnance est bon pour vous, il sera bon pour une autre; ce que vous avez refusé, chacun pourra le refuser après vous et comme vous: dans une communauté, cette merveilleuse république des âmes, tous les droits sont égaux; toutes les sœurs sont égales devant le privilége, comme elles le sont devant les Constitutions et le Règlement. De même que vous avez

résisté, toutes peuvent résister à votre exemple. Et que devient alors une congrégation? Quel sera le sort de ce corps monstrueux où la tête a été impuissante à se faire obéir des membres, qui, de leur côté, sont en perpétuelle révolte contre la tête? L'anarchie qui le tourmente et le dévore ne tardera pas, après quelques convulsions, de le conduire au tombeau.

Ainsi, Nos Très-Chères Filles, nulle raison ne nous autorise à nous débattre contre un commandement pénible, pour nous y soustraire. « Dieu, l'Apôtre nous l'apprend, aime ceux qui donnent avec joie, et non ceux qui donnent avec regret et par une nécessité de fer qui les domine [1]. La sérénité du visage et la douceur de la parole jettent sur l'obéissance une couleur qui en double le prix. Où chercher, au contraire, la trace de cette vertu quand le front est chargé de malaise et de tristesse? » Ainsi parle saint Bernard [2]; et saint François de Sales reprend à son

1. II Cor., IX, 7.

2. *Hilarem enim datorem diligit Deus. Non ex necessitate.* Serenitas in vultu, dulcedo in sermonibus, multum colorant

tour, dans son langage plein de candeur et de sens : « Oh ! certes, les obéissances qui se font malgracieusement, ne sont point agréables. Il y en a qui obéissent, mais c'est avec tant de langueur et avec une si mauvaise mine, qu'ils diminuent beaucoup le mérite de cette vertu. La charité et l'obéissance ont une telle union ensemble qu'elles ne peuvent se séparer : l'amour nous fait obéir promptement[1]. »

XII

Ménagements auxquels on pense avoir des droits.

Un dernier prétexte qu'on allègue, mais avec plus de timidité que les autres, ce sont les égards auxquels on pense avoir quelques droits. Voici longtemps qu'on est en religion ; presque toujours on est resté dans le même établissement, on

obedientiam obsequentis... Quis locus obedientiæ, ubi tristitiæ cernitur ægritudo? — S. Bernard, *ut supra*, 6.

1. Saint François de Sales, *Entretien XI*, *de l'Obéissance*.

s'y plaît ; on est aimé de ses sœurs ; on fait quelque bien dans la paroisse : et pourquoi changer quand on est si bien et qu'il est si tard ?

Pourquoi ? Mais ce pourquoi, nous devrions d'autant moins le prononcer que nous sommes depuis longtemps dans la vie religieuse : nous comptons peut-être quinze ans, vingt ans, vingt-cinq ans de profession ; c'est-à-dire que depuis quinze, vingt ou vingt-cinq ans, nous entendons dire que l'obéissance est aveugle ; mille fois nous avons ouï répéter ces grandes maximes de saint Basile, de saint Jérôme et de saint Grégoire : « Les religieux doivent obtempérer avec amour aux ordres de leur supérieur, sans en demander la raison, sans les scruter avec une curiosité téméraire[1]. » — « Regardez comme salutaire tout ce qui vous est prescrit, et ne jugez pas la doctrine des anciens, vous qui n'avez d'autre devoir que d'obéir et d'exécuter cette parole de Moïse : « Écoute, Israël, et tais-toi[2]. » — « Celui-là ne sait pas juger, qui a trouvé le secret de parfaite-

1. S. Basil., *Const. mon.*, 20 et 24.
2. S. Hieronym., *ad. Rustic. Epist.* IV.

ment obéir [1]. » — Nous avons médité ces sentiments ; nous les avons cités peut-être très-souvent à diverses sœurs pour désarmer certaines résistances qu'elles avaient l'intention de faire. Et maintenant nous les oublions comme elles ! Nous sommes restées des années et des annécs à l'école de l'obéissance, et nous ne sommes pas plus avancées qu'au premier jour. Oh ! que notre cœur est rebelle à tout ce qui l'immole ! Oh ! que ses sentiments sont généreux et son langage magnanime, quand il est loin de l'épreuve ! Mais quand le sacrifice est là, comme il se retrouve lui-même, même après d'immenses luttes consacrées à le faire mourir ! O confusion, qu'une ancienne professe demande des ménagements qu'on pardonnerait tout au plus à de jeunes novices !

Comme il y a faiblesse à solliciter ces égards, il y aurait inconvénient à les obtenir. A Dieu ne plaise assurément que nous voulions rien outrer ! Il est évident que, si une sœur âgée a des infirmités qui l'empêchent de faire ce que prescrit

1. S. Greg. Mag., lib. II in I Reg., c. II.

d'ailleurs l'obéissance au reste de la communauté, elle est dispensée par le fait même de sa situation, et que les adoucissements qui lui sont accordés ne peuvent avoir de fâcheuses conséquences. Mais pour des sœurs encore en possession de leurs forces, il n'en sera plus de même. Qu'elles réclament contre les ordres de l'autorité, leur exemple deviendra contagieux ; les plus jeunes les prendront inévitablement pour modèles, en se disant : « Cette sœur est une des aînées de la famille : elle doit bien savoir ce qui est compatible ou ce qui ne l'est pas avec la perfection religieuse ; et, puisqu'elle sollicite des tempéraments ou des changements de destination, je peux évidemment le faire aussi moi-même. Une jeune sœur a plus de titres au ménagement qu'une sœur plus âgée : les douceurs sont réservées aux enfants, tandis qu'on réserve le pain des forts pour les personnes mûres et les tempéraments déjà formés. » Il est indubitable, Nos Très-Chères Sœurs, qu'on tiendra ce raisonnement, et ainsi celles qui devraient être les colonnes de la discipline et de la régularité en deviendront-elles la ruine par le fu-

neste effet des concessions dont elles auront fait usage. Oh ! qu'il en est autrement quand les sœurs les plus anciennes proportionnent leur exactitude au nombre de leurs années ! Leur sévérité pour elles-mêmes fait autant de bien que leur relâchement aurait produit de mal. Ce spectacle de la vertu qui grandit en elles avec l'âge ; cette énergie de l'âme qui semble s'approprier les forces que le temps enlève aux organes ; cette noble puissance de la volonté qui, au lieu de fléchir sous le poids du corps qui croule, emporte, au contraire, fièrement avec elle et sans en être ralentie dans sa marche, les débris de cette prison délabrée ; cette austère abnégation enfin qui repousse avec dédain tous les adoucissements, même les plus légitimes, pour porter le joug du Seigneur dans sa plus entière plénitude, et sans y retrancher même un atome, tout cela fait une impression salutaire sur les jeunes religieuses auxquelles il est donné d'en être témoins. A la vue de tant de courage, elles comprennent qu'elles sont entrées dans une famille de noble race ; et, pour ne pas en laisser dépérir l'esprit, pour ne

pas en interrompre les glorieuses traditions, elles s'exercent de bonne heure à se former sur les modèles qu'elles ont eus sous les yeux, afin qu'à leur tour, lorsqu'elles seront plus avancées dans la vie, elles puissent léguer la même vigueur aux générations qui viendront les remplacer.

Il n'y aurait pas seulement inconvénient pour la communauté à ce qu'une ancienne sœur se prévalût de son âge pour échapper plus ou moins à l'obéissance; il y aurait aussi désavantage pour elle-même : désavantage du côté du mérite, puisqu'elle se priverait des fruits attachés aux sacrifices et aux bons exemples ; désavantage en ce qu'elle manquerait de suite dans la vertu. « O bon Dieu ! s'écrie saint François de Sales, que seroit cela, sinon faire comme un maître pilote qui, ayant amené sa barque au port, après avoir longuement et péniblement travaillé pour la sauver de la tourmente et des vagues de la mer, voudroit enfin, étant arrivé au port, rompre son navire et se jeter lui-même dans la mer? Ne le jugeroit-on pas bien fou? car, s'il vouloit faire cela, il ne devoit pas tant travailler pour amener la barque

jusqu'au port. Le religieux qui a bien commencé n'a pas tout fait s'il ne persévère jusqu'à la fin. — Notre-Seigneur se montra plus exact en sa mort qu'en son enfance à se laisser manier et plier [1]. »

XIII

Ainsi, Nos Très-Chères Filles, nul prétexte ne peut être invoqué pour échapper à l'obéissance. Une seule raison pourrait vous dispenser de vous soumettre : ce serait que les ordres de vos supérieurs fussent contraires aux commandements de Dieu ou de l'Église; évidemment alors non-seulement votre droit, mais votre devoir serait de résister, en répétant ces paroles des Apôtres : « Nous ne pouvons pas : mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes [2]. » En dehors de cette circonstance, qui ne se présente pour ainsi dire jamais,

1. Saint François de Sales, *Entret. XI*, *de l'Obéissance.*
2. Act., V, 29.

immolez-vous sans réserve et sans regret. Jésus-Christ, votre modèle en même temps qu'il est votre époux, s'est fait une loi de chercher sa nourriture dans la volonté de son Père, et d'en prendre le bon plaisir comme la règle universelle de ses actions. Imitez cet exemple. Obéissez avec empressement et bonheur, comme si vous faisiez, à votre tour, de la volonté de Dieu la nourriture de votre âme. Obéissez avec rapidité, semblables aux anges, qui, lorsqu'ils ont reçu quelque message à remplir, se précipitent avec la célérité de l'éclair vers le point de l'univers où le Seigneur les envoie. Obéissez avec fermeté, triomphant de tous les obstacles qui, soit au dedans, soit au dehors, voudraient effrayer votre courage et paralyser l'essor de votre volonté. Obéissez avec persévérance, parce que, pour recevoir la récompense des serviteurs fidèles, il faut avoir accompli les ordres du Maître jusqu'au bout de sa carrière. Obéissez enfin jusque dans les moindres détails, parce que tous les ordres et tous les désirs de Dieu sont sacrés, et qu'après tout le repos du cœur et la douce onction de la grâce n'appartien-

nent qu'à ceux qui portent dans toute leur étendue le joug et le fardeau de Notre-Seigneur.

Et vous, supérieures de communauté, obéissez aussi à vos supérieurs généraux et aux commandements particuliers que vous en aurez reçus. Vous devez être ici le modèle de vos compagnes, et ne pas imiter certaines supérieures qu'on voit de temps en temps affecter une coupable indépendance vis-à-vis de la maison-mère de leur congrégation. Après avoir pratiqué la soumission, vous pourrez l'exiger de vos sœurs. Mais en l'exigeant, préservez-vous de l'arbitraire et restez dans la Règle. Plus vous la respecterez personnellement, et plus aussi vous la ferez respecter par les autres. En évitant le caprice, évitez aussi la hauteur : le faste de l'amour-propre abaisse l'autorité plutôt qu'il ne la relève ; rien n'en assure l'ascendant comme la simplicité. Ne portez pas toutefois ce sentiment jusqu'à l'oubli complet de votre dignité. Il importe de soutenir votre rang ; et, si quelques sœurs arrogantes et présomptueuses venaient à le méconnaître, vous devez au pouvoir dont vous êtes investies de les

faire rester à leur place et de les contraindre à plus de convenance et de modestie. Quand la force se sera montrée à propos, que la douceur après elle se retrouve. C'est là le caractère qui doit dominer dans votre gouvernement. Vous avez des âmes faibles, qu'elles aient en vous un appui ; il y a des âmes aveugles, essayez d'une main bienveillante quelque remède pour les guérir ; il y a des âmes désolées, ayez toujours dans votre cœur et sur vos lèvres des trésors de consolations et de paix à verser sur leur tristesse ; il y a des âmes vives, violentes, emportées, répandez le baume d'un conseil mesuré, paisible, toujours maître de lui-même, sur ce brasier que des paroles ardentes poussaient jusqu'à faire éclater l'incendie. Exercez en un mot votre autorité comme devant en rendre compte un jour au Dieu qui vous l'a confiée. Que cette pensée vous accompagne dans tous les actes de votre administration, et vous agirez avec autant de bonté que de sagesse ; vous vous efforcerez de ressembler, autant qu'il vous sera possible, au Dieu qui doit être votre modèle jusqu'à ce qu'il soit votre juge ;

et, grâce à la fidélité que vous aurez puisée dans les saintes appréhensions de votre foi, vous serez admises un jour à partager la récompense des économes diligents et dévoués aux intérêts de leur maître.

Donné à Nimes, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire général de notre Évêché, le sept mars mil huit cent cinquante-neuf, fête de saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, qui fut à la fois grand docteur et parfait religieux, et pratiqua l'héroïsme de l'obéissance aussi bien qu'il en traça les préceptes.

LETTRE

AUX RELIGIEUSES DE NOTRE DIOCÈSE

SUR

L'EXERCICE DES EMPLOIS

Depuis la dernière lettre que nous vous avons adressée, Nos Très-Chères Filles, de lugubres événements ont plongé le Saint-Siége dans le deuil. Ses douleurs ont enveloppé l'Église tout entière ; et nous-même, atteint, comme tous les Évêques, au plus profond de notre cœur par le contre-coup des attentats commis contre le Saint-Père et des afflictions qui l'ont abreuvé, nous avons dû réserver toutes nos forces pour répéter à nos peuples l'écho de ses gémissements, et défendre la cause de ses droits et de ses vertus contre les impies et les ingrats qui ne rougissaient pas de

l'outrager. Au milieu de ces tristesses et de ces luttes, nous avons dû nécessairement ajourner les conseils que nous nous sommes fait une loi de vous donner dans une instruction spéciale, à chaque renouvellement d'année.

Aujourd'hui que nous rencontrons un court moment d'arrêt, entre les maux que Rome a déjà soufferts et ceux peut-être plus terribles qu'elle est menacée de subir encore, nous nous empressons de vous dire quelques mots qui se rattachent à vos devoirs de profession. L'obéissance est le dernier sujet dont nous vous ayons entretenues ; nous venons maintenant compléter cette question si éminemment importante en vous parlant des emplois. L'exercice des emplois se lie par des racines nombreuses à l'ordre intérieur des diverses maisons que vous habitez. C'est aussi par eux que vous atteignez le but extérieur de chacun des ordres, de chacune des congrégations auxquels vous appartenez. Ils constituent enfin la part principale de ce tissu d'actions successives et variées sur lesquelles roule le fond de votre vie de tous les jours. C'est assez dire qu'il y a pour vous un in-

térêt capital à vous en acquitter dans des conditions qui leur permettent d'assurer votre sanctification personnelle, et les bienfaits précieux que ceux qui en sont l'objet ont le droit d'en attendre.

Pour vous aider à parvenir à ce double résultat, nous résoudrons les trois questions suivantes : 1° comment faut-il entrer dans les emplois ? 2° comment doit-on les exercer ? 3° comment faut-il en sortir ? questions fort simples, mais qui nous donneront occasion d'exposer les enseignements les plus pratiques et les plus salutaires.

I

Ni désirer ni rechercher les emplois par attrait naturel.

C'est un discours admirable et plein d'enseignements, Nos Très-Chères Filles, que celui dans lequel Dieu révèle à Job, non-seulement l'origine des éléments divers dont la création se compose, mais encore celle des fonctions qu'ils exercent

dans la nature. « Est-ce toi par hasard qui fais lever l'étoile du matin, et qui commandes à l'astre annonçant le retour du soir de briller aux regards de l'homme [1]? Sais-tu par quelle voie se répand la lumière et comment sa chaleur se distribue sur le globe qu'elle vivifie [2]? Est-ce à ta voix que se forment les nuages et que des eaux flottantes se promènent sur ta tête [3]? Est-ce de ton sein que jaillissent les éclairs, et à leur départ comme à leur retour viennent-ils te dire : Nous voici [4]? Comment se nomme le père de la pluie, et qui fait distiller sur la terre les gouttes de la rosée [5]? Quel est celui qui, en faisant éclater le tonnerre, déchire les flancs des nues, et verse des torrents sur les déserts où nul vestige humain ne se montre et dans lesquels aucun être intelligent n'a pris

1. Numquid producis Luciferum in tempore suo, et Vesperum super filios terræ consurgere facis? — Job, XXXVIII, 32.

2. Per quam viam spargitur lux, dividitur æstus super terram? — *Id., ibid.*, 24.

3. Numquid elevabis in nebula vocem tuam, et impetus aquarum operiet te ? — *Ibid.*, 34.

4. Numquid mittes fulgura, et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus ? — *Ibid.*, 35.

5. Quis est pluviæ pater? vel quis genuit stillas roris? — *Ibid.*, 28.

sa demeure[1]? » A ces grandes questions la réponse est facile : C'est Dieu qui a fait primitivement et qui fait encore tout cela. Seul Créateur des êtres, il en est aussi le seul et suprême ordonnateur : ils doivent à sa puissance infinie la substance qui les constitue ; la mission qu'ils remplissent leur est marquée par sa souveraine sagesse, et pas un ne s'est élancé dans la voie qu'il parcourt, pas un n'y reste fidèle au ministère dont il nous paye le tribut que parce que la main divine, après l'avoir jeté dans cette carrière, l'y retient encore invariablement captif.

Quelque chose de semblable se reproduit parmi les anges, eux qui chantaient à l'origine des temps la merveilleuse économie de la création[2]. L'apôtre saint Paul nous apprend qu'ils sont les messagers de Dieu et ses auxiliaires dans le grand ouvrage du salut des hommes ; mais, avant de partir, ils attendent que leur maître les envoie. Ils s'em-

1. Quis dedit vehementissimo imbri cursum, et viam sonantis tonitrui.

Ut plueret super terram absque homine in deserto, ubi nullus mortalium commoratur? — Job, XXXVIII, 25, 26.

2. *Id., ibid.*, 7.

pressent de remplir les ministères auxquels ils sont appliqués; mais ils ne les choisissent pas : c'est le Seigneur qui les leur désigne, et dans les apparitions qu'ils font sur la terre comme dans les extases où ils sont plongés au ciel, leur vie n'est qu'un acte perpétuel de subordination [1] vis-à-vis de Celui qui daigne les appeler ses ministres [2]. Anges de la terre, les âmes religieuses doivent agir ici comme les anges du ciel. Quand Dieu, par l'autorité qui le représente, leur assigne quelque emploi, qu'elles s'empressent de voler à l'accomplissement des devoirs qu'il leur impose, qu'elles s'y précipitent pour ainsi dire avec la rapidité que la lumière met à franchir l'espace [3]: rien de mieux, et ce n'est pas nous qui blâmerons cet élan. Mais, avant de marcher, elles doivent attendre, en silence et avec le désintéressement le plus absolu d'elles-mêmes, le signal de l'obéissance, ne formant aucun désir inquiet, n'entreprenant aucune démarche, n'écoutant et surtout

1. Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis? — *Hebr.*, I, 14.
2. Qui facit angelos suos spiritus, et *ministros suos*... —*Ibid.*, 7.
3. Qui facit... ministros suos flammam ignis. — *Ibid.*, 7.

ne manifestant aucune répugnance ni aucune sympathie trop ardente pour tels ou tels ministères auxquels elles peuvent être appliquées par la volonté des supérieurs. Diverses tentations conspirent et parfois réussissent à troubler ce saint équilibre de détachement et d'indifférence : il importe de les connaître et de les combattre.

La première est un attrait naturel pour l'objet même de certains emplois. Rien n'est varié comme les attraits du zèle et du dévoûment dans les personnes qui se font religieuses pour servir le prochain. L'une se sent portée à faire du bien, non pas par les œuvres extérieures, mais par des œuvres spirituelles, c'est-à-dire par des prières fréquentes et de fréquentes communions ; l'autre au contraire n'éprouve aucune inclination pour cet apostolat paisible et recueilli de la prière : son tempérament et ses goûts appellent des fonctions où l'on ait à dépenser du mouvement et de la vie. A celle-là parlez d'enfants à élever et de classes à faire : vous la verrez doucement tressaillir ; ce travail est l'objet de ses vœux. Pour celle-ci, ce

sont des hôpitaux et des malades qu'il faut lui donner en perspective ; sa grande ambition fut toujours de se consacrer au soulagement et à la consolation de la souffrance. Admirable diversité de la grâce, qui met entre les vocations du cœur les mêmes différences que nous remarquons entre les étoiles du firmament[1] ! Flexibilité merveilleuse de la charité, qui sait se prêter avec un entraînement égal à toutes les formes du sacrifice ! Pentes précieuses de l'âme lorsqu'elles viennent en aide aux prescriptions de l'obéissance, pour en rendre l'exécution plus facile, plus prompte et plus généreuse ! Mais qu'arrive-t-il ? Ces goûts, qui pourraient être un auxiliaire pour l'obéissance, deviennent souvent pour elle une gêne ; ils suscitent des préoccupations accompagnées d'inquiétudes. Une jeune novice se dit à elle-même avant que ses supérieurs aient parlé : Quel sera mon emploi ? si l'on me chargeait d'une infirmerie, qu'y ferais-je, puisque je répugne au soin des malades ? si l'on me confiait, dans une

1. Stella enim a stella differt in claritate. — *I Cor.*, XV, 41.

providence ou dans un pensionnat, la direction du travail manuel, quelle désolation, puisque je n'ai de goût que pour l'étude et l'enseignement ! Je n'aimerais pas même une salle d'asile, parce qu'il faut trop se faire enfant avec les petits enfants. Ma vocation m'appelle, je crois, à faire une classe. Qu'on me la confie dans un établissement de ville ou dans une communauté de campagne, peu m'importe ; l'essentiel pour moi, c'est d'être à la tête d'une école. Si mes supérieurs me font cette part, j'en serai bien heureuse, tandis qu'au contraire je serai très-affligée s'ils me désignent pour exercer d'autres fonctions. — Voici maintenant une sœur professe qui tient un autre langage : Il m'est impossible de me plaire et de rester dans l'enseignement. Ce qu'il me faudrait, ce serait l'économat d'une maison quelconque. Je me regarde comme créée pour ce genre d'office ; il me semble que j'aurais quelque aptitude pour m'en acquitter convenablement. Pourquoi mes supérieurs ne me confieraient-ils pas cette charge, qui va si bien à mes désirs et qui d'ailleurs n'a rien de trop enivrant pour l'orgueil ?

— Bien d'autres religieuses se parlent à elles-mêmes un langage à peu près semblable, quoique peut-être sur des objets différents. Il est un ministère particulier qui leur sourit plus que toute obédience : elles le considèrent avec un œil de pieuse convoitise; l'envie qu'elles auraient de l'obtenir les remplit d'une anxiété secrète, et, plus d'une fois, avec une âme agitée, elles prient Dieu de rendre les décisions de l'autorité conformes à leurs propres attraits.

II

Ne pas les rechercher davantage par amour-propre.

Un autre principe pousse de temps en temps les religieuses, Nos Très-Chères Filles, à désirer certains emplois : c'est l'amour-propre. Plus d'une fois, avec des qualités médiocres, on se croit en possession d'un mérite qui n'est pas vulgaire. Les emplois honorables qui nous sont offerts nous semblent aller tout naturellement à nos qualités comme à nos aptitudes, et nous y

entrons de plain pied. Ceux qui deviennent vacants, au lieu d'être destinés à d'autres, paraissent à notre petite suffisance compter sur nous pour être dignement occupés. Nous estimons, en toute modestie, que, si l'obéissance nous les confiait, nous aurions l'avantage de n'y pas trop échouer, et de cette persuasion qui n'exclut pas toute candeur on passe assez souvent au désir, désir parfois fortifié par une certaine hauteur de caractère. On a des instincts de domination; même quand on est simple inférieure, on ferait volontiers la loi plutôt que de la subir. Si la supérieure sous laquelle on est placée meurt ou reçoit son changement, on dit sans façon : Pourquoi ne lui succéderais-je pas? Je crois, sans trop me flatter, pouvoir me promettre que je réussirais aussi bien qu'elle. En d'autres occasions, une classe plus élevée que celle qu'on dirige soi-même perd la sœur qui la conduisait; on s'appelle par ses propres vœux à la remplacer, parce qû'on suppose que la lumière ne doit pas être éternellement cachée sous le boisseau, mais établie enfin sur le chandelier, pour éclairer

ceux qui sont dans la maison, comme le dit l'Évangile [1].

Et ce qu'il y a de tristement certain, Nos Très-Chères Filles, c'est que ces divers désirs, ceux qui partent de l'orgueil et ceux qu'inspire un certain goût naturel, ne sont pas toujours de simples tentations qu'on désavoue ou des caprices superficiels auxquels on attache peu d'importance ; ce sont des sentiments réfléchis et volontaires. On s'y complaît ; on s'en nourrit ; on en est travaillé comme d'une espèce de fièvre ; on les porte partout, même dans la méditation, pour s'y livrer plus à l'aise, au sein d'un silence plus profond et d'une immobilité plus absolue. Et ne vont-ils pas, dans l'agitation qu'ils excitent, jusqu'à troubler le sommeil des nuits ? On ne se contente pas de s'en préoccuper dans le secret de ses pensées ou de ses petites ambitions personnelles : on en parle à celles de ses compagnes qu'on a pour confidentes ou pour adulatrices ;

1. Neque accendunt lucernam et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. — Matth., v, 15.

on pousse même l'imprudence et l'indiscrétion jusqu'à les communiquer ouvertement à certaines personnes du monde, ou du moins jusqu'à les leur faire entrevoir. Si l'on ne s'en ouvre pas à ses supérieurs comme aux étrangers ou à ses compagnes, on cherche quelque moyen plus ou moins heureux, plus ou moins habile, pour les leur faire connaître; on emploie même des auxiliaires et des protecteurs pour les solliciter, les circonvenir et les décider à nous nommer aux fonctions où nous désirons parvenir. C'est tout un ensemble de petites manœuvres qu'on organise; on en remue les ressorts avec une ardente activité, et, si le monde pouvait pénétrer dans ce mystère, il verrait avec étonnement s'y reproduire, dans des proportions restreintes, mais qui ne détruisent pas la ressemblance, les intrigues auxquelles se livrent les enfants du siècle, pour atteindre le but rêvé par leur esprit d'inquiétude ou d'orgueil.

III

Infidélité vis-à-vis de Dieu, premier tort de cette recherche.

Le premier tort de ce genre de désirs, quand il n'est pas combattu, Nos Très-Chères Filles, est un tort d'infidélité. Un jour saint François de Sales disait aux premières Sœurs de la Visitation, dans un de ces entretiens spirituels dont ces pieuses filles nous ont conservé le précieux souvenir : « Je veux peu de choses ; ce que je veux, je le veux fort peu ; je n'ai presque point de désirs ; mais, si j'étois à renaître, je n'en aurois point du tout[1]. » C'est ainsi que débute le saint Évêque ; il prétend que « toute la perfection religieuse consiste à se laisser entre les bras de la Providence divine, sans s'amuser à aucun désir, sinon à vouloir ce que Dieu veut de nous[2]. » Voici maintenant comment il conclut : « Dites-vous ce que je

1. Saint François de Sales, *Entret. XXI*, au comm.
2. *Id.*, *ibid.*

désire qui vous reste le plus gravé dans l'esprit afin de le mettre en pratique ? Eh ! que vous dirai-je, Mes Très-Chères Filles, sinon ces deux chères paroles que je vous ai tant recommandées : Ne désirez rien, ne refusez rien ? En ces deux mots je dis tout, car cet enseignement comprend la pratique de la parfaite indifférence. Voyez le pauvre petit Jésus dans la crèche ! il reçoit la pauvreté, la compagnie des animaux, toutes les injures du temps, le froid et tout ce que son Père permet qui lui arrive. Il n'est pas écrit qu'il étendît ses mains pour demander sa nourriture à sa mère ; il se laissoit tout à fait à ses soins et à sa prévoyance. Ainsi nous ne devons rien désirer ni rien refuser, mais souffrir et recevoir également tout ce que la Providence de Dieu permettra qui nous arrive[1]. » Ces citations vous montrent, Nos Très-Chères Filles, qu'aux yeux de saint François de Sales, ce maître si éclairé de la vie spirituelle, cet oracle si sûr de la perfection religieuse, ce directeur des âmes si exact et si judicieux,

1. *Id.*, *ibid.*, vers la fin.

l'esprit essentiel de votre saint état est un esprit de détachement absolu. Il ne se contente pas de s'interdire toute espèce de demande ; il se reprocherait même un simple désir. Une seule préoccupation domine et pour ainsi dire absorbe en lui tout le reste : c'est la volonté de faire exclusivement le bon plaisir de Dieu, et du haut de cette disposition sublime, l'œil fixé vers le ciel, l'âme attend avec calme, avec indépendance, dans un équilibre parfait, qu'un signal de Celui qu'elle a pris pour époux lui désigne le but vers lequel elle doit prendre son essor ; elle ressemble à un vaisseau dont la voile, à la fois indifférente et docile, s'en remet au pilote pour décider à quel vent elle doit se déployer.

Mais que devient ce désintéressement dans une religieuse qui se livre à de petites ambitions ou cède trop aisément aux suggestions de ses goûts naturels ? Aspirer avec ardeur à des emplois qui nous plaisent ou qui nous honorent, est-ce pratiquer le renoncement à nous-mêmes et la pauvreté d'esprit, cette vertu fondamentale de la profession religieuse ? Travailler à faire réussir ses

vœux et ses calculs, obséder les supérieurs ou les faire obséder pour les amener à ses fins, est-ce s'abandonner, comme l'Enfant Jésus, entre les mains du Père céleste, ne connaître d'autre loi que son bon plaisir, et n'avoir d'autre mobile que l'impulsion de sa providence? Ah! c'est bien plutôt trahir les promesses d'abnégation complète et permanente qu'on lui avait faites. Quand on a pris l'habit de religion, quand surtout on a prononcé ses vœux, on a juré solennellement qu'on n'aurait plus de volonté propre, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ on ferait sa nourriture de l'accomplissement de la volonté divine. Ainsi s'était-on par avance et pour jamais interdit toute fausse condescendance pour les caprices de la nature, et maintenant on revient sur ses serments; on ne devait jamais prendre ses fantaisies au sérieux, et l'on voudrait en faire aujourd'hui la règle de son obéissance; on avait dit anathème aux rêves de l'amour-propre, et l'on serait bien aise à présent que l'autorité, les traitant avec égards, nous portât pour les satisfaire sur le faîte du temple. Oh! que ce sont

bien là les sentiments et le langage d'une épouse infidèle ! Jésus-Christ n'estime comme véritablement dignes de ce caractère que celles qui, s'abdiquant totalement elles-mêmes, prennent la croix et marchent ensuite dans la route qu'il lui plaît de leur marquer, au lieu de prétendre l'entraîner dans des voies qu'elles auront personnellement choisies.

IV

Principe de perturbation pour les communautés, second tort.

Désirer ou rechercher des emplois qui sourient, c'est donc une infidélité, vis-à-vis de Dieu comme aussi vis-à-vis de l'esprit religieux considéré dans ce qu'il a de plus essentiel. — Vis-à-vis des communautés, c'est un principe de perturbation.

Rien n'est plus nécessaire au bon ordre d'une congrégation qu'une entière liberté d'action dans les supérieurs pour la détermination des emplois. On dit à une sœur : Partez, et elle part ; on écrit à telle autre : Revenez, et elle revient ; à celle-ci :

Vous serez infirmière à trente lieues d'ici, et elle répond : J'y vais ; à celle-là : Vous irez faire la classe en Chine ou en Océanie ; elle répond aussi : J'y vole. Avec une obéissance si prompte, si absolue, si étrangère à toute représentation, l'autorité n'éprouvant aucune gêne, le corps tout entier lui-même agit avec une facilité de mouvement qui, en attestant en lui la régularité de la vie, en alimente aussi la vigueur. Quand la tête commande avec empire, quand chaque membre en écoute le signal avec une docilité respectueuse, c'est preuve que la santé générale est florissante et qu'elle porte en soi le germe d'un certain avenir.

Supposez maintenant que vingt, trente ou quarante religieuses viennent dire aux supérieurs, chacune de son côté : Vous voulez que je m'occupe des pauvres ; je voudrais servir les malades. — Vous voulez m'appeler à être dans une prison ; j'aimerais mieux être dans un pensionnat. — Vous me placez dans une fabrique ; pourquoi ne me mettriez-vous pas dans un orphelinat, dans une providence ? — A travers ces sollicitations qui combattent ses vues, que deviendra l'autorité,

Nos Très-Chères Filles, s'il faut qu'on en tienne compte ? Sera-t-il dit que le droit de commander ne soit plus pour elle que la nécessité d'obéir ? Suffira-t-il qu'on ait des fantaisies pour qu'on ne soit plus obligé d'en accomplir les ordres ? Et donnerons-nous au désir de nous satisfaire le pouvoir de suspendre le vœu par lequel nous nous sommes engagés à n'avoir plus de volonté personnelle ? Mais alors vaut-il la peine d'avoir des supérieurs, puisque nos caprices veulent avoir le privilége de leur lier les bras ? Il est bien plus simple d'abandonner au choix de chaque religieuse le genre de ministère qu'elle doit exercer. — Il en arrivera peut-être que plusieurs se disputeront le même emploi ou feront de communs efforts pour l'éviter. Divers offices languiront, parce qu'ils seront trop ou trop peu recherchés ; la maison particulière et l'ensemble de l'ordre où se livreront ces petites luttes en éprouveront un malaise inévitable. Mais que signifient ces inconvénients ? Ne peut-on pas acheter à ce prix l'avantage d'écouter ses répugnances et ses attraits, au détriment de l'obéissance ? Ah ! com-

prenez mieux, Nos Très-Chères Filles, l'esprit et la portée de vos saints engagements, et ne créez point, par l'intervention de vos plaintes ou de vos prières dans la distribution des emplois, des embarras et des contrariétés que vous avez promis d'épargner à vos supérieurs.

Et vos compagnes, ne devez-vous pas aussi les prendre en considération ? Votre conduite à leur égard doit être pleine de délicatesse, et vous ne sauriez vous interdire avec trop de scrupule tout ce qui risquerait de les priver d'un avantage auquel elles pourraient légitimement parvenir. Tel emploi qui vous sourit, leur serait probablement agréable, n'est-il pas vrai ? Il est même possible, vous en conviendrez, que si elles y étaient portées par l'obéissance, elles l'exerçassent avec plus de succès que vous ; comme vous et peut-être plus que vous, elles seraient véritablement à leur place. Qui sait même si déjà les supérieurs n'ont pas jeté les yeux sur elles pour occuper cet office? Voilà toutefois que vous vous précipitez entre deux, non-seulement par des désirs secrets, mais encore par des démarches extérieures. Des

médiateurs plus ou moins accrédités pèsent plus ou moins en votre faveur sur les conseils et les décisions de l'autorité. Celles auxquelles on songeait pour remplir le ministère qui vous fait envie sont écartées ; votre nomination prévaut, et vous entrez en possession d'un avantage que la politesse et la charité vous invitaient à ne pas enlever à vos compagnes. C'eût été bien assez qu'il leur fût ravi par une détermination pure et simple des supérieurs de la Providence.

Voilà pour la communauté : par ses désirs et ses manœuvres on gêne la liberté des supérieurs dans la distribution des emplois, et l'on manque à la délicatesse vis-à-vis de ses sœurs, en les privant d'un office plus ou moins agréable, qu'elles auraient peut-être obtenu si l'on fût resté tranquille.

V

Principe de trouble pour celle qui désire, troisième tort.

Principe de perturbation pour les maisons religieuses, ce défaut est aussi un principe de trouble pour la sœur qui en est atteinte et ne sait pas le dominer.

Voyez cette bonne religieuse : elle n'a d'autre volonté que celle de ses supérieurs ; et, pourvu qu'elle la fasse, elle est toujours paisible et toujours heureuse. Vous voulez que j'enseigne les éléments de la lecture aux tout petits enfants? — Volontiers. — Vous voulez que je m'emprisonne dans cette ruche toujours bourdonnante qu'on appelle une salle d'asile? — Je le veux aussi. — Vous voulez que ma fonction soit d'aller quêter de maison en maison, de village en village, des secours pour les pauvres ou pour notre établissement? — De grand cœur. — Vous voulez que, malgré mon âge, malgré le titre de

supérieure que j'ai autrefois porté, je n'aie que des offices obscurs et pénibles à exercer? — Je me réjouis, comme le roi prophète, d'être ainsi abaissée dans la maison de mon Dieu. — Ainsi cette âme est comme un lac que nul souffle n'agite et qui ne voit aucune ride courir à sa surface immobile comme le cristal; elle trouve dans sa pieuse indifférence un principe d'inaltérable sérénité, et, suivant le mot si gracieux de l'Écriture, le charme d'un printemps éternel.

Mais vous, Nos Très-Chères Filles, qui vous permettez de désirer certains emplois, n'êtes-vous pas tourmentées par vos désirs eux-mêmes, et par l'impatience qui les accompagne? Ne l'êtes-vous pas par la crainte de les voir impuissants et déçus? Ne l'êtes-vous pas par le peu d'empressement avec lequel parfois vos supérieurs les accueillent ou par la juste rigueur avec laquelle ils les repoussent? Ne l'êtes-vous pas par la jalousie qui se mêle à vos mécomptes, et qui vous fait souffrir du bonheur des compagnes qu'on vous a préférées? Ne l'êtes-vous pas enfin par les remords qui naissent de vos petites ambitions elles-

mêmes, et vengent par d'implacables tortures les atteintes que vos rêves de gloire ou de satisfaction naturelle ont portées à l'esprit de modestie et d'abnégation religieuses? Oui, ce sont là tout autant de martyres inévitables : Dieu fait de vos désirs comme autant d'épines cruelles qui percent votre cœur; et plus vous en écouterez les caprices, plus aussi vous aurez d'amertumes à dévorer.

VI

Funestes conséquences de ce trouble. — Malaise général.

Les conséquences de cette tristesse sont parfois aussi graves qu'elle est pénible elle-même. Qu'une religieuse qui tenait vivement à prendre possession de tel ou tel emploi soit trompée dans ses vœux, elle est souvent saisie par ce seul fait d'un fond de malaise irrémédiable. Désormais il n'est rien qui ne lui soit à charge et ne lui tourne à dégoût : elle aimait ses sœurs; elle ne les sup-

porte plus maintenant, celle surtout que l'obéissance a mise dans l'office qu'elle souhaitait obtenir. Ses fonctions, qui, même avant son mécompte, déjà lui plaisaient peu, lui sont actuellement insupportables. Elle aimait peut-être auparavant ses supérieurs ; mais depuis qu'ils l'ont frustrée de ses espérances, elle ne peut plus les voir ni presque en entendre parler. Dans le service de Dieu, la même mélancolie produit la même pesanteur. On ne marche plus dans ses exercices de piété comme on le faisait il n'y a pas longtemps encore; on s'y traîne d'un pas lent et lourd. Pendant la prière, la méditation, le saint sacrifice de la messe, la lecture spirituelle, on est constamment obsédé par le sentiment du chagrin qu'on éprouve, et cette impression jette sur l'âme je ne sais quelle ombre épaisse et froide qui la resserre et la glace. On est mal partout, et souvent on finit par être ébranlé jusque dans sa vocation même. On prétend ou que l'autorité ne comprend pas les sujets et ne sait pas les mettre à leur place, ou qu'elle a des partialités blessantes pour la justice et fâcheuses pour le

succès des différents emplois. Ce n'est pas là ce qu'on avait pensé rencontrer dans la congrégation dont on fait partie ; au lieu de l'ordre et de l'équité qu'on se promettait, on n'y trouve que le chaos et le caprice. Depuis qu'on en a fait par soi-même la douloureuse expérience, on ne se sent plus en équilibre. On rêve de s'en aller dans un autre ordre où l'on présume que les choses se passeront mieux. Heureux encore si l'on ne rejette pas les regards en arrière, et si, à force de dégoûts et de pusillanimité, l'on ne rentre pas dans le monde, pour y reprendre ce droit et cette liberté de céder à ses fantaisies dont on avait fait avec tant de sagesse et de générosité le sacrifice perpétuel, en se consacrant à Dieu par la profession religieuse !

VII

Témérités regrettables.

Si l'on ne va jusqu'à cet excès de danger, Nos Très-Chères Filles, on va tout au moins jusqu'à

certaines témérités déplorables en cherchant à s'ingérer dans certains emplois.

Témérité vis-à-vis de Dieu. Vous travaillez à vous faire assigner une fonction qui vous est agréable, et vous l'obtenez. Alors ce n'est pas précisément Dieu qui vous choisit et vous envoie; c'est vous qui vous glorifiez vous-même. Et comment espérer après cela que la grâce vous suivra dans cette voie que l'Auteur de tout don parfait ne vous aura pas ouverte? Lorsque vous êtes dans un ministère où sa propre main vous a mises, vous avez un droit rigoureux à son appui; sa justice et son respect pour sa parole ne lui permettront jamais de vous laisser fléchir sous le fardeau dont il aura chargé vos épaules. Mais quand vous avez en quelque manière contraint sa Providence en surprenant la volonté de vos supérieurs, quand vous vous êtes hasardées à vous marquer vous-mêmes votre place sans vous inquiéter de ses desseins, quels titres avez-vous à l'efficacité de son assistance? Il peut vous l'accorder dans sa miséricorde; mais y est-il obligé par la force de ses promesses? Et s'il vous aban-

donne à la solitude de votre faiblesse, s'il vous prive de la force de son bras auquel rien ne résiste et sans lequel nous ne pouvons rien abattre ni rien dominer, s'il faut que vous vous débattiez seules contre les devoirs, les difficultés et les tentations qui vous attendent, qu'allez-vous devenir? Quel océan n'est pas terrible à parcourir, si nous ne sommes protégés par Celui qui commande aux flots et se fait obéir par la tempête?

Témérité vis-à-vis de Dieu; témérité vis-à-vis des emplois eux-mêmes. Cet emploi nous attire; il nous semble que nous l'exercerons avec goût, et nous en concluons que nous nous en acquitterons avec succès: ordinairement on fait bien ce qu'on fait avec plaisir. Mais quand la chose serait vraie dans toute sa rigueur, nos désirs et nos petites manœuvres n'en seraient pas plus légitimes. Et d'ailleurs qui nous assure qu'ici notre confiance n'est pas une illusion? Savons-nous bien exactement le genre et la mesure de qualités et de vertus que réclame le poste auquel nous aspirons? Savons-nous avec plus de certitude que nous avons tout ce qu'il faut pour l'oc-

cuper avec avantage? Votre caractère, votre instruction, vos manières extérieures, votre façon de parler et d'agir sont-ils bien tels qu'ils doivent être pour vous faire accueillir avec faveur par les sœurs, les élèves, les administrations, les paroisses avec lesquelles votre ministère doit vous mettre en contact? Vous le présumez; mais où sont vos garanties? Qui vous dit que vous ne vous trompez pas? Ne savez-vous pas combien nous sommes exposés à nous flatter ou plutôt à nous abuser sur nous-mêmes? Chaque jour ne le remarquez-vous pas dans quelques-unes de vos compagnes? Tandis qu'elle était dans un poste inférieur, celle-là critiquait certaines sœurs placées au-dessus d'elle; elle ne cessait de répéter que leurs fonctions étaient mal remplies, et que si pour sa part elle en était chargée, elle croyait, sans faux amour-propre, qu'elle s'en acquitterait dans de meilleures conditions. La Providence a permis qu'elle leur ait succédé; et bien loin de réussir, comme elle se l'était promis, elle a été, au contraire, mille fois plus malheureuse. C'est là ce que vous avez vu, c'est ce que vous voyez

encore de vos yeux; et pouvez-vous répondre que pour vous il n'en sera pas de même? Malgré vos espérances de succès, n'est-il pas à craindre que vous aboutissiez à l'humiliation d'un échec? Et s'il en était ainsi, la douleur que vous éprouveriez ne serait-elle pas d'autant plus inconsolable que vous auriez fait plus de vœux et d'efforts pour obtenir le ministère où vous n'opéreriez aucun bien?

Oh! pour vous épargner ce regret, laissez-vous aller entre les mains de la Providence, comme un petit enfant dans les bras de sa mère. Ne veuillez que ce qu'elle veut. Avant de marcher, attendez son signal; quand il s'agira de choisir une voie, ne lui dérobez pas l'honneur de l'indiquer. C'est un droit dont elle est jalouse et pour lequel vous-mêmes vous ne sauriez être trop respectueuses. Ézéchiel aperçut des figures mystérieuses qui ne s'ébranlaient que lorsque le souffle de Dieu venait, dans son impétueux essor, leur imprimer le mouvement[1] : image de votre con-

1. Ubi erat impetus spiritus, illuc gradiebantur. — Ezech., I, 12.

duite. Que votre âme se ferme et se replie sur elle-même quand le caprice souffle sur elle pour la pousser à tel ou tel emploi ; mais quand l'esprit de Dieu se prend à souffler, quand ce vent mystérieux aspire à vous précipiter vers certaines fonctions, alors, mais seulement alors, votre volonté doit s'ouvrir tout entière à son impulsion souveraine et voguer à pleines voiles vers le but où ce courant sacré vous entraîne.

Voilà comment on doit entrer dans les emplois : sur l'appel de Dieu et rien que sur l'appel de Dieu. Et maintenant comment faut-il s'en acquitter ?

VIII

Avant tout, les emplois doivent être exercés avec esprit de foi.

Le soleil, Nos Très-Chères Filles, obéit à ses destinées avec une régularité mathématique. Aux mêmes jours et aux mêmes heures, dans la révolution successive des diverses saisons de l'an-

née, vous le voyez qui se lève et se couche aux mêmes points de l'horizon, qu'il embrase des feux de son double crépuscule. Il en est de même pour les autres astres dont il est le roi : cette milice brillante, à l'exemple de son chef, observe avec une fidélité que les siècles sont impuissants à faire varier, la discipline que lui marqua dès l'origine le Dieu des mondes et des armées. Mais tous ces mouvements des corps célestes s'accomplissent à leur insu ; et si l'admirable harmonie de leurs évolutions forme un concert en l'honneur de Celui qui les a faits, ils n'ont pas conscience de cet hymne qu'ils chantent à sa gloire. Trop souvent nous faisons comme eux dans la vie religieuse. Voici une communauté qui vous ouvre ses portes, et vous pénétrez dans son enceinte. Chaque sœur est à son emploi, et toutes s'en acquittent avec autant de zèle que d'exactitude. Ce sont les astres qui roulent dans leurs orbites. Même régularité, même ensemble. Mais aussi plus d'une fois même principe qui les pousse. Nous agissons par une sorte de force et d'impulsion mécanique. A telle heure, il faut

qu'on aille en classe; à tel moment, on doit se rendre à la pharmacie ou près des malades; à tel autre moment, c'est un office intérieur qui nous appelle. On y va par habitude et comme par l'action d'un ressort qui se détend à la minute fixée par le Règlement et les usages. Nous sommes fidèles à toutes nos fonctions ; mais nous le sommes à la manière de ces rouages qui suivent aveuglément le branle communiqué par un aveugle mobile.

A ce principe d'habitude se substitue de temps en temps un principe de fidélité purement naturelle. On aime sa supérieure, et c'est surtout pour lui être agréable qu'on s'acquitte convenablement des obédiences qu'on en a reçues. On a du goût pour l'enseignement, et c'est dans cet attrait qu'on puise l'aliment des soins que l'on consacre à ses classes. On est porté par inclination à s'occuper des enfants; il y a dans leur candeur, dans leur droiture et leur grâce naïves, je ne sais quel charme par lequel on se sent comme irrésistiblement attiré, et souvent une religieuse ne devra qu'à cette pente la tendresse

et la sollicitude maternelles dont elle environnera ses élèves. On éprouve par tempérament le besoin d'agir; et voilà ce qui vous explique pourquoi certaines sœurs, tardives à la méditation, sont si empressées et si laborieuses pour les œuvres extérieures. En un mot, ce n'est plus ici l'habitude qui nous guide, c'est la nature qui nous mène.

Certes, Nos Très-Chères Filles, à Dieu ne plaise que nous condamnions absolument ce double principe de conduite quand il nous porte au bien! mais il n'est pas assez noble pour une religieuse. Épouse de Jésus-Christ, elle ne doit jamais agir que pour plaire à cet adorable Époux; tout autre motif moins élevé n'est pas digne d'elle. Ce qu'elle doit à son caractère, elle le doit à son intérêt. Si c'est l'esprit de foi qui vous anime dans l'exercice de vos emplois; si vous vous en acquittez par amour pour Notre-Seigneur et pour vous conformer, comme lui, à la volonté de son Père; si, au lieu de chercher une satisfaction de tempérament, de cœur ou de vanité, vous ne vous proposez que le bon plaisir et la gloire de Dieu, vous

vous préparerez par cette portion de votre vie un immense trésor de mérites. Élever des enfants et les surveiller sans repos dans une classe, dans une salle d'asile ou dans un ouvroir, soigner des malades bien souvent pénibles, se dévouer pour des prisonniers plus d'une fois peu sensibles aux bontés dont on les entoure, et cela d'un bout à l'autre de l'année, presque sans aucune interruption qui nous permette de secouer un instant le fardeau, c'est évidemment une rude tâche à remplir.

Mais avec des intentions surnaturelles, combien elle devient féconde ! De quelle magnifique moisson de gloire elle porte en soi l'espérance ! Quel sublime dédommagement promis aux labeurs nécessaires pour la faire germer ! Si au contraire nous agissons d'une façon purement humaine ou machinale, si nous nous acquittons de nos fonctions sans but ou pour un but grossier et d'où Dieu soit exclu indirectement au moins, si ce n'est pas d'une manière positive, à quoi toutes les fatigues et tous les dévoûments de notre ministère pourront-ils nous servir ? C'est

le néant que nous aurons cherché : nous ne trouverons que le néant[1].

Ainsi la disposition la plus essentielle nous est indiquée par ce trait de l'Évangile. Jésus s'acheminait vers la maison de Lazare ; Marthe, instruite de l'approche du Sauveur, se précipite à sa rencontre. Après quelques paroles échangées avec lui, elle rentre à la hâte dans sa demeure, et, s'adressant à sa sœur Marie, elle lui dit : « Le Maître est là, il t'appelle[2]. » Quand un emploi vous réclame, Nos Très-Chères Filles, l'esprit de foi prenant la parole doit dire à votre volonté, comme Marthe à Marie : Le Maître est là ; sa voix t'appelle par celle de l'obéissance. Lève-toi pour répondre à son commandement. Et quand cette invitation se sera fait entendre, à l'exemple de Marie, que votre fidélité s'élance, qu'elle tombe aux pieds du Sauveur dans l'ardeur d'une soumission toute filiale, et qu'elle s'écrie : Seigneur, Seigneur, me voici prête à tout, parce que vous m'avez appelée. — Esprit de foi.

1. Matth., VI, 1, 2, 5.
2. Magister adest, et vocat te. — Joann., XI, 28.

IX

Activité et modération.

A cette disposition doit se joindre un juste mélange d'activité et de modération. Plus d'une fois, dès le moment même où l'on entre dans l'exercice d'un emploi, on s'en acquitte avec apathie, si ce n'est pas avec insouciance. Dans les unes, c'est le fait d'un tempérament sans énergie et d'un caractère sans élan ; elles prennent tout avec un calme presque glacial, et, tout en ayant de la conscience, elles manquent de cette vie qui suppose et fait supposer qu'on se livre à ses occupations avec attrait. Pour d'autres, cette froideur procède d'un dégoût plus ou moins prononcé pour leurs offices. Elles sont chargées de la direction des sœurs ; elles n'en voudraient point. On les a mises à la tête d'une classe ; rien ne leur est plus amer que d'être avec les enfants. Un économat leur est confié ; elles aimeraient mille fois mieux l'ensei-

gnement. Les unes et les autres ont de vives répugnances à surmonter pour s'acquitter convenablement de leurs divers offices ; et malheureusement, au lieu de les vaincre, elles s'en laissent dominer. Elles se rendent aussi tard et aussi peu régulièrement que possible où leur travail les attend. Quand elles y sont, elles le font sans application, sans ardeur, avec un air caractérisé de mollesse ou d'ennui. Si elles sortent des langes de ce sommeil ou de ce malaise, c'est pour éclater en brusqueries qui, dépassant la sécheresse, s'en vont parfois jusqu'à la violence. Des deux côtés on sent que le cœur n'est pour rien dans les actes qu'elles accomplissent, et qu'elles y trouvent le plaisir qu'un prisonnier goûte à traîner sa chaîne.

Et quel prix, Nos Très-Chères Filles, voulez-vous que le Seigneur attache à cette obéissance de mercenaire? Sommes-nous des esclaves ou des enfants? et devons-nous agir par un froid principe de nécessité ou par un principe généreux d'amour? Ah! votre emploi répugne à votre délicatesse? tant mieux! vous y serez martyre.

Votre emploi blesse votre orgueil? il vous paraît au-dessous de votre mérite et vous abaisse aux yeux de vos compagnes? tant mieux encore! Si Dieu ne vous l'avait pas offert, vous auriez dû le désirer, parce qu'au lieu d'aspirer à être placée sur le chandelier, toute religieuse doit ambitionner d'être cachée sous le boisseau. Mais, puisque Dieu a daigné prendre les avances, puisque par le choix de vos supérieurs il vous a désignée pour des fonctions obscures, vous devez vous y prêter avec une humilité pleine d'amour. « Oui, s'écrie saint Basile dans ses *Constitutions monastiques*, il faut qu'un religieux accepte avec bonheur et remplisse avec zèle les emplois les plus vils en apparence, sachant bien que dans ce qui se fait pour Dieu rien n'est petit, mais que tout est grand, spirituel, digne des cieux et capable de nous assurer la récompense qui nous y est préparée. Ainsi, continue le grand docteur, quand même nous serions chargés de suivre les bêtes de somme dans les vulgaires travaux qu'elles accomplissent, nous devrions le faire sans résistance. Et pour cela nous n'aurions qu'à nous sou-

venir de l'empressement avec lequel les Apôtres obéirent au Sauveur qui leur avait ordonné de lui amener un ânon pour entrer à Jérusalem. Nous devons nous persuader aussi que ceux dans l'intérêt desquels nous surveillerons les animaux domestiqués du monastère, sont les frères du Sauveur, et que le dévoûment que nous déploierons en leur faveur remonte à Celui qui a dit : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même. » Après tout, si nous sommes appliqués à des œuvres sans éclat, il importe de nous rappeler que le Sauveur a servi ses disciples, qu'il n'a pas dédaigné de descendre aux plus humbles ministères, et qu'il est grand pour l'homme de s'élever, par des actions aussi modestes, à la hauteur où place toujours l'imitation d'un Dieu [1]. »

1. Oportet ascetam viliora opera ingenti alacritate ac studio suscipere, scientem nihil omnino parvum esse, quod Dei causa fiat, sed magnum, et spirituale, et cœlo dignum, et ejusmodi quod mercedem illinc accessuram nobis conciliat. Etsi igitur oneraria jumenta quæ communibus commodis inserviunt, sequi oportet, reluctandum non est, cum meminisse Apostolorum debeat quam alacriter Domino pullum adducere jubenti obediverint, cogitareque eis etiam quorum causa nos jumentorum curam suscipimus, fratres Servatoris esse, benevolentiamque et studium

Au reste, comme le fait encore judicieusement observer saint Basile, nos emplois ne sont pas destinés seulement à nous être utiles à nous-mêmes; ils doivent l'être également à ceux qui en sont l'objet. Directrice dans un noviciat, vous devez former les jeunes postulantes confiées à vos soins. Maîtresse de classe, vous n'avez cette mission que pour façonner au bien les enfants placées sous votre tutelle. Infirmière, vous n'exercez cette charge auprès des malades que pour être leur ange consolateur. Mais si, dans ces divers offices, vous ne portez que de l'inexactitude, de la nonchalance et du dégoût, quels seront l'ascendant et le fruit de votre ministère? Vous saura-t-on gré de votre dévoûment, quand il aura l'air d'une contrainte? Quel attrait auront vos enseignements, quelle autorité vos conseils, quel charme vos soins, dès qu'ils ne paraîtront

in ipsos collatum referri ad Dominum qui dixit: *Quatenus feceritis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis....* Si igitur facienda sunt viliora quædam opera, scire convenit Servatorem quoque ipsum discipulis servivisse, abjectaque opera agere dedignatum non fuisse, et magnum esse homini si Dei fiat imitator atque per humilia hæc in ejus imitationis altitudinem ascendat. — S. Bas., *Const. mon.*, cap. XXIII.

plus jaillir du cœur et n'exhaleront plus ce doux parfum qu'il communique à tout ce qu'il inspire? Au lieu de vos sacrifices, on ne verra plus que votre ennui; on se choquera des répugnances que vous laisserez éclater. Les enfants comme les personnes déjà mûres ne vous pardonneront pas de regarder comme un supplice les emplois qui vous mettent en contact avec elles. Avec du zèle, avec de l'élan, avec un affectueux intérêt, vous en auriez peut-être obtenu des prodiges. Depuis que vous les accablez de vos mélancolies, elles n'ont plus ni estime pour votre caractère, ni reconnaissance pour vos services, ni ardeur pour les devoirs auxquels vous les conviez. Cette apathie glaciale dont vous êtes atteintes les a frappées elles-mêmes d'une sorte de paralysie douloureuse; et si elles font votre torture, vous faites aussi leur martyre.

Il est donc manifeste que pour nous comme pour les autres nous devons porter de l'activité dans l'exercice des emplois.

X

Mais il faut aussi de la modération. Un habile écuyer fait usage tout à la fois des rênes et de l'éperon : par l'éperon, il excite son cheval ; par les rênes, il en règle la fougue et en prévient les écarts. C'est ainsi que nous devons traiter notre âme dans l'exercice des emplois. Est-elle molle et paresseuse? faites usage de l'éperon. Est-elle au contraire impétueuse à l'excès? serrez les rênes et faites appel à la modération pour la contenir. Modération qui tempère ce fond d'empressement et de précipitation dont certaines religieuses ne peuvent se défendre, et d'où sortent trop souvent des paroles peu réfléchies et des démarches peu mesurées. Modération dans les susceptibilités d'amour-propre ou les vivacités d'humeur qui se trahissent plus d'une fois, au désavantage du ministère qu'on exerce, par des brusqueries pénibles ou des aigreurs blessantes pour celles qui les subissent. Modération dans

les bons offices qu'on rend à ses compagnes, et qui, faute de discrétion, froissent assez fréquemment celles qui en sont l'objet. On s'ingère trop avant dans leurs emplois ; on leur prodigue, sur ce point, trop richement ses conseils. Il n'est peut-être pas de contact sur lequel on doive se surveiller davantage, afin de ne pas franchir les bornes de la délicatesse. Modération jusque dans la bonne volonté. On est exigeant à l'excès des enfants ou de ses compagnes, et parce qu'on leur demande trop, on n'en tire pas tout ce qu'il serait possible d'en obtenir ; on fatigue les autres et l'on se décourage soi-même. L'esprit de piété n'en est pas moins atteint que l'esprit de paix. On aime ses emplois ; on s'y porte avec une espèce de passion, on tient vivement à les exercer avec succès, non point pour le misérable honneur qu'on en recueillera, mais dans l'intérêt des œuvres mêmes dont on est chargé. Rien de mieux assurément. Mais on va trop loin. Imagination, cœur, volonté, tout se précipite sur ces occupations qui nous plaisent, avec la même violence que le lion sur sa proie. L'âme entière s'y ab-

sorbe au point de n'être plus libre et maîtresse d'elle-même. La méditation l'appelle, mais sa pensée n'y est pas. De corps cette sœur est présente à l'examen particulier, mais intérieurement elle songe à sa classe et se joue pour ainsi dire avec le souvenir de ses élèves. A la sainte table, pendant les lectures spirituelles et les prières publiques, elle ne s'appartient pas à elle-même. Ses leçons, ses travaux, ses petites écolières, ses malades, toutes ces images s'agitent devant ses yeux comme un tourbillon sans repos, et ce mirage a pour elle d'autant plus de vie et de fascination qu'elle est plongée d'une manière plus sérieuse dans le calme du recueillement et celui du sanctuaire. Tentation dangereuse, Nos Très-Chères Filles, et précisément plus dangereuse parce qu'elle dissimule ses piéges sous le voile d'un zèle qui paraît louable. Si l'on n'y prend garde, plus meurtrière pour les âmes que le vent du Midi pour les fleurs de nos parterres, elle dessèche l'esprit intérieur, tarit l'amour des choses de Dieu, paralyse l'action des moyens de sanctification dont on est entouré, appauvrit l'attention

qu'on devrait donner à la réforme de ses défauts et de ses petites passions, en un mot, éteint le souvenir et la sollicitude de la perfection religieuse, pour ne laisser debout que la préoccupation démesurée des fonctions extérieures dont on est investi. — Activité et modération, c'est là ce que nous devons avant tout ajouter à l'esprit de foi.

XI

Prudence et discernement.

Outre la prudence de la modération, Nos Très-Chères Filles, on doit porter, dans l'exercice de ses emplois, la prudence des rapports. Il est une foule de fonctions qui mettent en contact avec les personnes du dehors. Vous en avez si vous êtes supérieure ; vous en avez si vous êtes sacristine ; vous en avez si vous êtes à la tête d'un pensionnat ; vous en avez si vous êtes dans une fabrique, une pharmacie, un hôpital, une prison. Chacune de vous comprend quelles rencontres on peut

faire sur ces divers théâtres où Dieu vous appelle à travailler pour sa gloire et pour le bien des âmes. Au-dessous de toute conversation même nécessaire, se cache pour vous un danger ; et la droiture d'intention, la simplicité de cœur, même quand elles sont réciproques, ne constituent pas toujours un abri suffisant contre les atteintes du péril. Il n'existe de sécurité pour vous que sous le bouclier de la prudence. Marie, quoique immuablement affermie dans la vertu, frémit à l'aspect d'un archange. Ce n'était certes pas qu'elle pût redouter un piége ; mais c'était pour donner une grande leçon aux vierges, dont elle devait être la reine. « Frissonner, comme le dit saint Ambroise, telle est l'impression qui doit caractériser leur délicatesse[1]. » Le bruit d'une feuille qui tombe, le murmure d'une ombre qui passe, doivent suffire pour leur causer un secret saisissement. C'est surtout contre les fumées de l'adulation qu'il leur importe de se tenir en garde. Quand une religieuse réussit dans ses emplois ; quand,

1. Trepidare virginum est. — S. Ambros., lib. II *in Luc.*

par exemple, elle est attachée à la direction d'un pensionnat et qu'elle a des succès dans ses enseignements, on en parle avec éloges ; les élèves l'exaltent et l'adorent ; les parents la louent ; les personnes même étrangères montrent pour elle de l'estime. L'encens fume et monte à flots autour de son mérite, et plus d'une fois celles à qui s'adressent toutes ces flatteries se laissent gagner par les enivrements de l'orgueil. Ivresse redoutable et dont le vertige a trop souvent provoqué des visites et des liaisons imprudentes, déterminé de funestes déviations de cœur, renversé sans retour des vocations qui semblaient auparavant inébranlables, enfin désolé certaines Congrégations par de douloureux scandales, dont l'impiété du monde s'est prévalue plus ou moins méchamment contre les maisons religieuses et contre l'Église elle-même.

Voilà, Nos Très-Chères Filles, les grandes dispositions avec lesquelles on doit exercer ses emplois : esprit de foi, activité, modération, prudence. Il serait encore bien d'autres dispositions à vous indiquer ; mais celles-là sont les plus im-

portantes ; elles résument toutes les autres. Vous nous permettrez de ne rien ajouter aux développements dont elles viennent d'être l'objet.

XII

Attendre pour quitter un emploi que Dieu en ait donné le signal.

Mais comment faut-il quitter ses emplois ?

Nous ne devons ni en sortir ni faire effort pour en sortir avant que la Providence nous en donne le signal. Sans doute, si un emploi fatigue une religieuse et ruine sa santé, il lui est permis, il lui est même commandé de le faire savoir à ses supérieurs. Sans doute encore, si un emploi suscite dans celle qui en est chargée des répugnances si obstinées et si vives qu'elle en éprouve un malaise habituel et profond, elle peut communiquer sa peine à ceux que Dieu a désignés pour en être dépositaires. Mais ensuite on doit s'en remettre avec une abnégation totale aux décisions de l'autorité,

sans travailler à lui forcer la main. Si, librement et d'elle-même, elle prend pitié de vous et de vos tristesses et vous accorde le changement d'office que vous désirez, rien ne s'oppose à ce que vous l'acceptiez avec un certain sentiment de reconnaissance et de satisfaction. Mais dans le cas où vos plaintes ne seraient pas accueillies comme vous le souhaitez, il s'agit de rester où vous êtes sans découragement comme sans murmure. Votre santé s'altère et succombe? soyez heureuse : rien n'est beau comme de s'immoler à l'obéissance. Vos fonctions vous déplaisent? rien n'est plus méritoire que de sacrifier les dégoûts aux saintes exigences du devoir et de la conscience. Vous prétendez ne pouvoir pas faire le bien? c'est un point dont vous n'avez pas à vous inquiéter : Dieu vous demande la générosité du dévoûment, et non point la gloire du succès. Tous les prétextes qu'on invoque pour s'affranchir d'un joug qui meurtrit l'égoïsme ou l'orgueil, sont indignes des épouses d'un Dieu crucifié. C'est quand ces tentations s'élèvent qu'elles doivent se répéter à elles-mêmes avec un accent de magnanime éner-

gie ces paroles du Sauveur : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés [1]. »

XIII

Mais partir dès qu'il a parlé.

Par une tendance contraire, mais qui émane du même principe, lorsque les emplois nous plaisent, nous nous résignons difficilement à les quitter. On conteste avec ses supérieurs afin d'obtenir que, revenant sur leurs décisions, ils nous permettent de continuer à les exercer encore. — Je suis bien âgée ; voici longtemps que je suis dans cet office ; il est trop cruel, après tant d'années de profession, d'entreprendre un nouveau travail et de changer toutes mes habitudes. — Votre âge ! votre temps de profession ! mais c'est justement ce qui vous oblige à donner l'exemple d'un renoncement plus courageux : les aînées de la

1. Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. — Matth., v, 5.

famille doivent marcher noblement à sa tête dans la route qui conduit au Calvaire. Vos habitudes ! mais on ne doit avoir d'autre habitude invariable que celle de faire la volonté de Dieu, même quand elle nous ordonne de douloureux sacrifices. — L'emploi qu'on m'offre sera moins honorable que celui que je quitterai. — S'il vous est imposé comme une juste punition, pourquoi ne l'accepteriez-vous pas, puisque vous l'avez mérité? si ce n'est pas un châtiment, vous aurez pour première consolation le bon témoignage de votre conscience. Et puis, si vous avez un mérite réel, vous relèverez toujours vos fonctions, si modestes qu'elles soient, à la hauteur de votre propre dignité. — Mais que dira-t-on ? — Peu importe, pourvu que Dieu soit content de votre abnégation ; et après tout, si vous obéissez avec promptitude, si vous rompez sans hésitation les liens de fleurs qui vous enchaînent aux emplois dont il faut vous séparer, votre magnanimité couvrira votre apparente disgrâce, et l'on ne s'entretiendra de vous que pour faire votre éloge. — Mais enfin, tant d'autres pourraient mieux réussir que moi dans l'of-

fice où l'on veut me placer, et peut-être ferais-je mieux qu'elle où je suis. —Ni tant de modestie ni tant de complaisance en vous-même. C'est aux supérieurs qu'il appartient de mesurer les conséquences de votre changement. Vous ne devez avoir d'autre sollicitude que celle de la soumission qui vous est commandée. Ces diverses objections et tant d'autres auxquelles on a recours, dans ces moments d'épreuve, ne sont en définitive que les convulsions de la nature aux abois ; la victime s'agite et recule devant le couteau qui s'apprête à la frapper, et c'est à vous, Nos Très-Chères Filles, de déterminer si vous devez vous laisser attendrir et désarmer par les mouvements de son désespoir, ou la faire succomber sous les coups d'un glaive impitoyable.

XIV

Non, sachez-le bien, vous ne devez avoir pour elle aucun ménagement pusillanime. Que la voix de Dieu seul vous fasse entrer dans vos emplois

et vous en fasse sortir. Ne vous abstenez pas seulement sur ce point de toute condescendance pour les caprices du moi humain ; ne cédez pas même trop aisément aux conseils d'une modestie excessive et d'un amour aveugle pour les sacrifices. Quand on sort du noviciat, quand on est jeune professe, on est avide de mourir à soi-même ; on appelle avec une ardeur dévorante les postes les plus obscurs, les fonctions les plus oubliées, les plus rudes ministères ; on obsède ses supérieurs pour obtenir cette part d'anéantissement comme la plus glorieuse. Ambition sans doute honorable à plus d'un titre ! Mais pourtant saint François de Sales invitait ses filles de la Visitation à ne rien demander même sous l'inspiration de ce désir. Il trouvait plus parfait de se tenir en repos et d'attendre paisiblement les ordres de la Providence. C'est l'exhortation que nous vous adressons à vous-mêmes. Attendez pour vous mettre en route que la main de Dieu soit venue détacher votre esquif du rivage. Voguez ensuite où ses desseins vous appellent, l'œil tantôt sur les vagues pour découvrir les écueils, et tantôt sur la volonté cé-

leste qui doit toujours être votre étoile polaire. Ne vous laissez égarer ni par les recherches de l'amour-propre, ni par les bizarreries de tempérament, ni par les entraînements de la sensibilité, ni par les présomptions de l'inexpérience, ni par les aberrations d'un esprit mal éclairé. Étudiez-vous plutôt à vous conduire dans vos offices comme Jésus-Christ, l'auguste Époux de vos âmes, se conduisait dans son ministère ; inspirez-vous des mêmes sentiments et poursuivez le même but. Faites que son esprit et ses intentions se répandent dans les mille rameaux de vos occupations de chaque jour, comme la séve monte et circule dans les mille canaux d'un grand arbre ; et, s'il en est ainsi, si dans l'exercice de vos emplois il est vraiment le sang de votre cœur et le souffle de votre vie, vos œuvres, pleines de grâce pour la terre, qu'elles embaumeront comme des fleurs, se transformeront à votre mort en fruits de mérite et d'immortalité.

Donné à Nimes, en notre Palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire général de notre Évêché, le

vingt-neuf juin mil huit cent soixante, fête de saint Pierre, fondement inébranlable de l'Église, glorieux prince des Apôtres, Pasteur universel, auquel Jésus-Christ n'a pas commandé vainement de paître ses agneaux et ses brebis avec la perfection de l'amour.

LETTRE

AUX RELIGIEUSES DE NOTRE DIOCÈSE

SUR LES

SAINTES DÉLICATESSES DE LA VIRGINITÉ

De graves et douloureuses questions, touchant aux épreuves de l'Église et du Saint-Siége, Nos Très-Chères Filles, nous ont forcé de suspendre depuis un certain temps la succession des lettres pastorales que nous vous adressions au renouvellement de l'année. A chaque instant de nouveaux attentats et de nouveaux blasphèmes nous appelaient à la défense de l'arche sainte. Jour et nuit il fallait ou veiller ou combattre; tous nos moments comme toutes nos forces, notre plume comme notre voix devaient se réserver pour les exigences souvent imprévues de la lutte, et pendant que nous étions ainsi absorbé par les rudes

labeurs de la guerre, nous avons dû nous contenter de prier en secret pour les anges de la paix et de la solitude.

Aujourd'hui qu'une trêve quelconque arrête, pour un temps dont Dieu seul connaît la mesure, la marche sinistre des événements ; aujourd'hui que le Saint-Père, sans avoir vu tomber de ses mains la coupe de fiel et d'absinthe, peut, au moins pendant quelques heures, n'y pas plonger ses lèvres à la même profondeur ; aujourd'hui que l'auguste Épouse de Jésus-Christ, cette noble fille du Calvaire, fait une courte halte peut-être entre deux angoisses, peut-être entre les persécutions de l'homme et les représailles de la Providence, nous nous hâtons, en échange des vœux que vous nous avez transmis, de vous adresser quelques conseils dictés par un vif et pieux intérêt pour vos âmes. L'apôtre saint Paul disait autrefois à Timothée : « Dans une grande maison, il y a des vases d'or et d'argent, mais il y en a aussi de bois et d'argile [1]. » Nous voudrions qu'au sein de no-

[1]. In magna autem domo non solum sunt vasa aurea et argentea, sed et lignea et fictilia. — *II Tim.*, II, 20.

tre diocèse, ce vaste et béni sanctuaire qu'on appelle la vie religieuse ne connût aucun vase d'argile ou de bois, et qu'il n'eût pour parer ses autels que des vases d'argent ou d'or, et, pour employer une dernière expression du grand Apôtre, que des vases d'honneur [1].

Pour vous aider, N. T.-C. F., à procurer au ciel ce spectacle et à votre Évêque cette joie, nous venons vous entretenir de votre obligation la plus haute, de votre plus riche trésor, de votre plus sublime gloire, c'est-à-dire de la sainte virginité. Il serait superflu de vous en rappeler les grandeurs, les consolations et les influences. On vous a cent fois développé toutes ces considérations au noviciat et dans vos retraites ; vos lectures et la parole du dedans ont affermi, peut-être étendu, tout au moins fait goûter plus intimement à votre âme les impressions qu'y avait éveillées la parole du dehors. Prenant cet auguste sujet par un côté plus modeste, mais peut-être aussi plus pratique, nous vous dirons les sentiments dont la

1. Quædam quidem in honorem. — *Id.*, *ibid.*

sainte virginité doit se nourrir et les précautions dont elle doit s'entourer; en d'autres termes, nous vous indiquerons quelles doivent être en elle les saintes délicatesses de l'amour et celles de la prudence.

I

Alliance du Verbe divin avec la virginité.

Fils vierge et virginalement engendré d'un Père vierge lui-même, le Verbe divin, Nos Très-Chères Filles, aimait de toute éternité cette glorieuse virginité qui tenait à sa nature. Il en contemplait avec délices la splendeur sans ombre dans la limpidité de sa propre essence, si j'ose ainsi parler; et quand, du haut de ses prévisions infinies et des desseins de sa miséricorde, il vit dans le monde qu'il devait créer et régénérer ensuite un rayon de cette pureté sans tache qu'il chérissait en lui-même, flotter sur quelques créatures privilégiées, il fut décidé qu'il contracterait, un jour,

de mystérieuses alliances avec cette image terrestre et vivante de sa gloire. Alliance avec notre nature. « Quel est, vous dirai-je avec Bossuet, le sujet de ces fêtes de Noël et de l'Épiphanie que nous célébrons depuis quelques semaines? qu'est-ce que l'Église nous y représente? Un Dieu qui descend sur la terre; c'est la sainte virginité qui a eu la force de l'attirer. Un Dieu qui naît d'une femme, *ex muliere*[1], mais la sainte virginité l'a purifiée afin que le Saint-Esprit opérât sur elle. Un Dieu qui prend une chair humaine; mais il ne l'auroit pas revêtue si cette chair n'eût été ornée de toute la pureté d'un sang virginal[2]. » — « Il n'est rien de plus opposé, poursuit le grand et incomparable orateur, que la lumière et les corps opaques. La lumière tombant dessus ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse; il semble, au contraire, qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons. Mais lorsqu'elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y

1. *Gal.*, IV, 4.

2. Bossuet, *IIe Sermon pour une profession religieuse,* seconde partie.

unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature et a quelque chose de sa clarté. Ainsi nous pouvons dire que la divinité du Fils de Dieu, voulant s'unir à un corps naturel, demandoit en quelque façon que la virginité se mît entre deux ; parce qu'ayant quelque chose de spirituel, elle a pu préparer la chair à être unie à cet esprit pur [1]. » Malgré cette affinité céleste, il a fallu manifestement dans le Verbe, pour épouser la sainte virginité dans notre nature, un amour ardent pour elle. Lui qui, selon le mot de l'apôtre saint Paul, a le droit, sans usurpation, de s'estimer égal à son Père, il n'a pu se procurer cette union qu'à la condition de s'anéantir, de revêtir la forme d'un esclave, de se condamner à être obéissant et obéissant jusqu'à la mort de la croix [2]. Ces sacrifices ne l'ont point arrêté ; son cœur a franchi tous les obstacles ; et du sein

1. Bossuet, *ibidem*.
2. Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo :
Sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo.
Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. — *Philip.*, II, 6, 7, 8.

de son Père il est tombé sans effort dans le sein de Marie, tant il était épris de cette angélique vertu, dont sa Mère est devenue dans le monde le plus radieux symbole !

Alliance avec notre nature, alliance avec l'Église. Que l'Église soit l'épouse de Jésus-Christ, c'est ce que nous apprend après saint Paul la Tradition tout entière [1] : épouse qu'il chérit avec une sainte passion, puisque le grand Apôtre la propose pour modèle aux époux chrétiens [2]; épouse pour laquelle il s'est livré aux tortures [3]; épouse qu'il a acquise au prix même de son sang répandu sur le Calvaire [4]. Il était impossible de pousser plus loin la tendresse. Mais si l'Homme-Dieu a porté jusqu'à cet excès le témoignage et l'héroïsme de son amour, ç'a été pour se donner à lui-même une épouse digne de lui, c'est-à-dire une Église sainte, une Église purifiée par le dou-

1. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. — *II Cor.*, XI, 2.

Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam. — *Ephes.*, V, 25.

2. *Ut supra.*

3. Seipsum tradidit pro ea. — *Eph.*, V, 25.

4. Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo.— *Act.*, XX, 28.

ble baptême de la douleur et de la parole de vie, une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni vestige d'un défaut, mais parfaite, pleinement immaculée, réfléchissant enfin dans un miroir sans ombre toutes les splendeurs de la virginité substantielle et divine [1].

Une troisième alliance s'ajoute aux deux autres : c'est celle du Verbe divin avec l'âme fidèle. Quand il veut prendre une âme pour épouse, il la prépare à cette union glorieuse ; et pour cela que fait-il ? En même temps qu'il la dégoûte de toutes les alliances terrestres, il l'orne d'une extrême pureté d'esprit et de cœur ; il pourvoit, et c'est lui-même qui nous le dit, à ce qu'elle soit un parterre abrité contre les orages [2] ; une fontaine scellée dont rien ne trouble les eaux [3] ; un lis faisant par sa blancheur l'orgueil de la vallée [4] ; une

1. Ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquæ in verbo vitæ ;
Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. — *Eph.*, V, 26, 27.

2. Hortus conclusus soror mea sponsa. — *Cant.*, IV, 12.

3. Fons signatus. — *Ibid.*

4. Ego flos campi, et lilium convallium. — *Id.*, II, 1.

beauté sans restriction, sans mélange[1], douce comme les lueurs de l'astre des nuits et brillante comme les feux du soleil[2]. Le sens de ces figures est que, d'une part, il la remplit d'un saint attrait pour la virginité; d'autre part, qu'il lui donne la grâce d'en faire son apanage et de la pratiquer avec honneur. A ce degré de gloire, il la prend véritablement pour son épouse spirituelle; il lui prodigue à ce titre les noms les plus tendres, les qualifications les plus affectueuses[3]. Dans le sanctuaire invisible de la conscience, il échange avec elle d'onctueux entretiens et des contacts ineffables[4]. Par les charmes de ces relations mystérieuses, il l'enivre tantôt de joies divines, tantôt de tristesses plus savoureuses que les joies elles-mêmes[5]. Il l'honore parfois, dès ici-bas, de priviléges tellement extraordinaires, tellement élevés, que l'Esprit-Saint lui-même les compare aux som-

1. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. — *Cant.*, IV, 7.
2. Pulchra ut luna, electa ut sol. — *Id.*, VI, 9.
3. Amica mea, columba mea, formosa mea. — *Id.*, II, 10.
4. *Id.*, *ibid.*, 14; V, 1-5.
5. *Id.*, II, III, V, 6, 17.

mets du Sanir et du Liban [1]. Et dans l'avenir, quand l'Agneau divin l'aura par la mort rappelée auprès de lui, alors, par une prérogative que les autres élus ne partageront point, la vierge son épouse le suivra partout où il ira dans la Jérusalem céleste [2]. Ainsi, dans le sein de son Père et dans son Incarnation, dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la gloire, dans le temps et dans l'éternité, le Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ, l'adorable Époux des âmes vierges, fait toujours éclater sur elles, comme le dit encore Bossuet, « un rayon de faveur particulière. Il se met en leurs mains dès sa naissance, il les pose sur sa poitrine dans sa sainte Cène, il ne les oublie pas à sa croix, et les ayant tendrement aimées, il les aime jusqu'à la fin : *in finem dilexit eos* [3]. Une mère vierge, un disciple vierge y reçoivent les dernières preuves de son amitié; et ne voulant pas sortir de ce monde sans les honorer de quelque présent, comme il ne voit rien de plus grand que ce que

1. *Cant.*, IV, 8.
2. Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. — *Apoc.*, XIV, 4.
3. Joan., XIII, 1.

consacre la virginité, il les laisse mutuellement l'un à l'autre : « Femme, dit-il, voilà votre fils ; » et : « Fils, voilà votre mère[1]. » Il n'est pas jusqu'à son sépulcre qu'il veut trouver vierge, tant il a d'amour pour la virginité[2]. » Nourrie et fortifiée dans l'épreuve, cette sainte passion l'accompagne dans sont riomphe; et si dans le ciel, où il est allé prendre possession de la royauté conquise par ses abaissements et ses souffrances, il lui arrive de quitter son trône et de se promener au milieu des élus pour recevoir de près leurs bénédictions et leurs louanges, il faut encore que les vierges lui fassent une escorte d'honneur, et chantent à sa suite un cantique que nulle langue, même parmi les saints, ne peut répéter après elles[3].

1. Joan., XIX, 26, 27.
2. Bossuet, *Sermon pour une profession, prêché le jour de l'Exaltation de la sainte Croix*, 2e *point*.
3. Et nemo poterat dicere canticum. — *Apoc.*, XIV, 3.

II

Penser sans cesse au Verbe divin, première delicatesse de l'amour.

O âmes bénies et privilégiées ! vous à qui Jésus-Christ a donné la grâce d'apprécier la vertu pour laquelle il a tant d'amour ! vous qu'il chérit si affectueusement, parce que cette vertu même est votre ornement et votre gloire ! comment n'aimeriez-vous pas en lui cette virginité qu'il contemple avec tant de délices en vous-mêmes ? Un rayon qu'il en trouve dans votre âme le ravit ; comment n'adoreriez-vous pas avec ardeur en lui le centre d'où ce rayon émane ? Ah ! dans un sentiment de sainte émulation, vous devez lutter avec lui de tendresse, et prouver que si Jésus-Christ a des prédilections pour les cœurs vierges, les cœurs vierges à leur tour savent avoir d'inexprimables attachements pour Jésus-Christ, et que le feu sacré qui de l'Époux divin descend à ses épouses, remonte

presque sans s'être attiédi des épouses à l'Époux divin.

Et d'abord votre grand devoir est de penser à lui. Tout dans la vie religieuse semble combiné pour faire de la pensée du bon Jésus la préoccupation permanente de votre esprit, Nos Très-Chères Filles. L'habit sacré dont vous êtes revêtues est une douce chaîne qui vous unit à lui et ne cesse de vous crier que vous en êtes les servantes et les captives. Pour la plupart vous portez suspendue à votre rosaire l'image de sa croix ; souvent aussi comme monument de vos vœux elle repose sur votre cœur. A chaque pas sous vos cloîtres, dans vos corridors, dans vos salles de communauté, dans vos cellules, dans les classes où vous élevez les enfants, dans les hôpitaux où vous servez les malades, des crucifix ou des statues du Sauveur viennent frapper vos regards. La chapelle devant laquelle vous passez et repassez si souvent, où tous les jours vous vous réunissez plusieurs fois, dont la cloche vient si fréquemment retentir à votre oreille quand vous êtes à vos offices, semble s'étudier aussi à

vous rappeler sans interruption le souvenir du bon Maître. Viennent ensuite les communions, les instructions, les pieuses lectures, les conversations échangées entre compagnes : et Jésus est au fond de toutes ces choses ; c'est de lui que vous parlent toutes ces voix, et l'air qui vous entoure n'a presque pas autre chose à faire du matin jusqu'au soir que de murmurer et de vous faire entendre son nom.

Et cependant, Nos Très-Chères Filles, cette adorable pensée nous est-elle habituellement présente et familière? Il y a deux genres de pensées : une pensée vague et sans profondeur, une pensée vive et sérieuse; une pensée qui flotte à la surface de l'intelligence, une pensée qui la saisit, la pénètre et l'émeut. Nous avons sans doute pour Notre-Seigneur la première espèce de pensées : il n'est pas entièrement exilé de notre esprit. Mais avons-nous la seconde? Songeons-nous ordinairement à lui avec attention, avec amour, et surtout avec persistance? Est-ce sous son regard divin, est-ce en saluant son image, est-ce en bénissant son nom que vous vous endormez chaque

soir et que vous vous éveillez chaque matin? La nuit, quand l'insomnie entrecoupe votre sommeil, son souvenir se présente-t-il le premier à votre mémoire? Au sein de vos différents ministères, le voyez-vous qui vous accompagne, vous excite, vous encourage, vous console ou vous modère? N'en êtes-vous jamais distraites par vos occupations, par l'élan que vous y portez, par les amertumes qu'elles vous offrent, par les difficultés qui s'y rencontrent, ou par les satisfactions que vous y trouvez? Et ne vous arrive-t-il pas ainsi de rester des heures et des heures sans retourner votre âme vers le céleste Époux, même par une aspiration fugitive, uniquement absorbées par les préoccupations où vous plongent vos travaux extérieurs et le contact de la créature? Jusque dans vos exercices de piété, jusque dans les prières qui vous parlent de lui ou par lesquelles vous lui parlez, jusqu'à la Table sainte où vous le recevez en nourriture, ne vous surprenez-vous pas souvent assez malheureuses pour ne pas y penser avec réflexion, et pour établir par là même un désaccord profond entre vos sentiments et

vos actions, entre vos idées et votre langage, au milieu même des apparentes familiarités d'un saint et mutuel amour? Oh! oui, cherchons bien les moments où la présence de Jésus frappe et captive sérieusement notre esprit dans le détail de la journée, rassemblons-les en un même faisceau; nous verrons qu'ils ne forment pas une gerbe très-glorieuse, et que la part que nous lui faisons n'est rien auprès de celle que nous réservons aux objets subalternes.

Ah! ce n'est pas là ce que fait une véritable vierge, une épouse de Jésus-Christ pleinement digne de ce nom. L'Apôtre nous signale un caractère qui la distingue et qui résume pour ainsi dire sa vie intérieure : c'est qu'elle pense, et à quoi? à qui? Au Seigneur et à tout ce qui le touche : *virgo cogitat quæ Domini sunt* [1]. Une épouse dans le monde pense forcément, dit saint Paul, aux choses du monde [2], et ainsi son esprit se partage, si pieuse qu'on la suppose; elle peut penser à Dieu, mais il faut aussi qu'elle pense à ceux

1. *I Cor.*, VII, 34.
2. Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi. — *Id.*, *ibid.*

auxquels son existence est liée. Mais pour une vierge il en est autrement : sa pensée doit se concentrer tout entière sur Jésus-Christ, son adorable Époux. Ainsi que le dit admirablement saint Augustin dans son beau livre *de la Virginité*, il faut qu'elle reporte sur son Dieu toute cette part de son intelligence et de ses sollicitudes qu'elle a refusé de livrer aux alliances de la terre[1]. Lui seul doit profiter de l'indépendance d'esprit que l'union sacrée des vierges avec lui leur assure[2]. Et certes, pouvons-nous ajouter avec le grand Évêque d'Hippone, Nos Très-Chères Filles, « le céleste amant de vos âmes n'a-t-il pas assez d'attraits et de grandeurs pour que votre pensée s'attache à le contempler avec une sainte passion? Ne le voyez-vous pas, par un contraste étrange, égal à son Père et soumis à sa mère? au ciel, dominateur, et sur la terre, esclave? créant toutes choses et lui-même se faisant créature? N'a-t-il

1. Totum teneat in animo vestro quidquid noluistis occupari connubio. — S. Aug., *de sancta Virginitate*, LV, LVI.

2. Si... nuptias contempsistis filiorum hominum, toto corde amate speciosum forma præ filiis hominum : vacat vobis, liberum est cor a conjugalibus vinculis. — *Ibid.*, LIV.

pas des beautés ravissantes jusque dans les abaissements dont se moquent les superbes ? Étudiez du regard de l'âme ce crucifié et ses blessures, ce ressuscité et ses cicatrices, cet agonisant et son sang qui déborde, ce médiateur et la rançon qu'il paye, ce rédempteur et la destinée qu'il nous achète. Voilà tout autant de nobles choses que vous ne sauriez ni trop approfondir, ni peser trop assidûment dans les balances de votre charité, ni trop entourer de ces ardentes préoccupations que, sans la grâce insigne de la profession religieuse, vous eussiez portées dans d'autres engagements moins honorables et moins dignes de vous [1]. »

1. Inspicite pulchritudinem amatoris vestri ; cogitate æqualem Patri, subditum et matri ; etiam in cœlis dominantem et in terris servientem ; creantem omnia, creatum inter omnia. Illud ipsum quod in eo deridunt superbi, inspicite quam pulchrum sit ; internis luminibus inspicite vulnera pendentis, cicatrices resurgentis, sanguinem morientis, pretium credentis, commercium redimentis.

Hæc quanti valeant cogitate, hæc statera charitatis appendite ; et quidquid amoris in nuptias vestras impendendum habebatis, illi rependite. — S. Aug., *ut supra*, LIV.

III

Au souvenir ajouter la conversation intérieure, seconde délicatesse.

A la pensée attentive qui étudie et contemple vous devez unir, Nos Très-Chères Filles, la pensée affectueuse qui converse. L'épanchement des âmes est à la fois le signe et le besoin de l'amour divin quand elles en sont remplies. On le voit à chaque ligne du Cantique des cantiques, ce livre qu'on peut appeler le pur miroir, la virginale révélation des saintes tendresses de la charité. Quand le céleste Époux et l'âme fidèle sont ensemble, ils échangent entre eux d'ineffables entretiens [1]. S'ils sont séparés, ils s'appellent à travers les espaces, et par là même on peut dire qu'ils conversent à distance [2]. Et lorsqu'ils ne s'adressent pas directement la parole, ils parlent

1. *Cantic.*, I, 14, 15, 16.
2. *Idem*, IV, 8 ; V, 1.

encore l'un de l'autre aux objets qui les entourent [1]. A leurs cœurs divinement épris le silence est impossible ; le feu qui les consume fait irrésistiblement explosion dans leurs discours.

Vous pouvez reconnaître à ce trait si vous êtes de véritables épouses. De temps en temps, n'est-il pas vrai ? l'Époux divin vous associe sans doute à la faveur que saint Bernard s'étonnait de recevoir lui-même. « Je dois avouer, disait ce grand cénobite, et c'est en insensé que je parle, je dois avouer que le Verbe a quelquefois pénétré dans mon âme. Le plus souvent, quand il y est entré, je ne lui avais pas vu franchir le seuil. J'ai senti qu'il était en moi, je me rappelle qu'il y a été, je peux même dire que j'ai par intervalles pressenti sa venue ; je ne l'ai jamais aperçu au moment même. Il n'est certainement pas entré par les yeux, puisqu'il n'a point de couleur ; il n'est pas entré par l'odorat, puisqu'il ne se mêle pas à l'air comme les parfums ; il n'est pas entré par la bouche, puisqu'il n'est, tel quel, ni pain ni

1. *Cant.* III, 3, 5, 11 ; V, 8, 9, 10.

breuvage ; il n'est pas entré par l'attouchement, puisqu'il est impalpable. Comment est-il donc entré ? Qui sait même s'il est entré de dehors ? Quoi qu'il en soit, il y a un signe qui m'a révélé sûrement sa présence : c'est le mouvement de mon cœur [1]. » Le même mystère, nous en sommes sûr, Nos Très-Chères Filles, s'est reproduit fréquemment dans vos âmes. Jésus-Christ s'y était glissé pour ainsi dire. Qui lui en avait ouvert la porte ? à quel moment s'était-il introduit ? Questions impossibles à résoudre. Mais enfin l'Époux était là dans le centre de votre esprit. Vous l'avez reconnu, non-seulement au mouvement de votre cœur, comme saint Bernard, mais à l'accent de sa voix. Il vous a fait entendre

1. Fateor et mihi adventasse Verbum, in insipientia dico, et pluries, cumque sæpius intraverit in me, non sensi aliquoties cum intravit. Adesse sensi, affuisse recordor, interdum et præsentire potui introitum ejus, sentire nunquam...
Sane per oculos non intravit, quia non est coloratum ; sed neque per aures, quia non sonuit ; sed neque per nares, quia non aeri miscetur ;... neque vero per fauces, quia non est mansum vel haustum ; nec tactu comperi illud, quia palpabile non est. Qua igitur introivit ? An forte nec introivit quidem, quia non deforis venit ?..... Tantum ex motu cordis intellexi præsentiam ejus. — S. Bernard., *in Cant. serm. LXXIV*, 5, 6.

la parole intérieure, pour vous convier au silence de l'âme, vous attirer dans les plis les plus profonds d'une conscience recueillie, comme dans une sorte de désert, et là converser avec vous bouche à bouche, dans le charme d'une sainte familiarité, comme autrefois le Seigneur le fit avec Moïse [1].

Quelle est celle d'entre vous qui n'a pas été favorisée, un jour ou l'autre, de ces appels secrets? quelle est celle d'entre vous à qui le bon Jésus n'ait dit, tantòt pendant une retraite, tantòt pendant une oraison, tantôt dans un moment de tristesse : « O ma fille, toi que j'ai tant aimée, toi que j'ai prise pour épouse! rentre en toi-même. Je te parlerai, et tu me répondras; tu me parleras, et je te répondrai! » Heureuses celles que ces invitations ont trouvées dociles! heureuses celles qui, s'asseyant pour ainsi dire au foyer de leur propre cœur à còté de Jésus présent en elles-mêmes, ont échangé avec lui quel-

1. Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. — Osee, II, 14.
Moyses, qui in domo mea fidelissimus est: ore enim ad os loquor ei. — *Numer.*, XII, 7, 8.

ques-uns de ces mystérieux dialogues ! Quels parfums, quelle fraîcheur, quelle séve, quelle vigueur, quel élan n'en ont-elles pas rapportés ? Mais toutes ont-elles accepté les avances du bon Maître? toutes, au signal de sa voix, ont-elles consenti à entrer en conférence avec lui, dans ce sanctuaire intérieur où il les attendait ? Un grand nombre d'entre vous, Nos Très-Chères Filles, n'a-t-il pas craint de voir Jésus de trop près ? n'ont-elles pas évité de converser avec l'Époux divin, parce qu'elles ont eu peur de trouver en lui un juge redoutable? Si ce n'est pas la timidité qui les a fait fuir, n'est-ce pas une certaine sécheresse de cœur ? n'est-ce pas parce qu'en présence de Jésus au dedans d'elles-mêmes, elles ne savent que lui dire, frappées qu'elles sont d'une sorte de paralysie spirituelle et ne voyant où cueillir une pensée, un sentiment, une parole quelconque, pour les déposer aux pieds du Dieu qui les appelle ? Ainsi agissent-elles dans un sens tout contraire à l'Épouse des Cantiques. Quand celle-ci entend le Verbe divin lui dire : « O toi que je chéris si tendrement, fais résonner ta voix à mes

oreilles : ta voix m'est douce [1], » elle s'empresse de répondre à ce désir. Au lieu de retenir captive pour celui qui la prie cette voix dont il est avide, elle la fait éclater en accents où palpite la plus ardente émotion, et son amour ne saurait comprendre qu'un appel de son Dieu demeurât sans écho [2]. Conduite bien différente de la nôtre ! L'Époux divin descend dans notre cœur, comme dans un temple de choix ; il nous invite à l'y rejoindre, à fermer ensuite sur nous la porte pour tenir à l'écart toutes les vaines dissipations, à lier enfin avec lui d'affectueuses conversations dans le calme et le secret de la prière [3]. « Venez, nous dit-il, ô vous à qui j'ai montré tant d'amour et pour qui j'en ai tant encore. Parlez ; que votre voix frappe et réjouisse mes oreilles, parce qu'elle m'est chère : *Sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis.* » Et ses vœux, ses instances, ses aimables reproches, tout

1. Sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis. — *Cant.*, II, 14.
2. *Id.*, *ibid.*, 16, 17.
3. Quum oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito. — Matth., VI, 6.

se perd trop souvent sans efficacité et sans réponse dans les muettes solitudes de notre âme distraite ou indifférente !

Jésus-Christ n'est pas seulement présent en nous-mêmes ; il l'est aussi dans l'Évangile. Une parcelle de sa vie se cache et palpite sous chaque lettre de ce livre sacré. On entrevoît son âme au fond de tous les faits ; sa sagesse circule comme une séve divine dans tout le détail de ses discours, et, à quelque endroit de la page sainte que notre œil s'arrête et contemple, on peut dire qu'il se repose sur l'Homme-Dieu lui-même, pour qui le texte sacré n'est qu'un voile transparent comme celui de sa chair.

Eh bien ! que fait une véritable épouse quand elle le rencontre dans ce jardin des saintes Lettres, embaumé de tant de célestes odeurs ? Elle lui parle avec une effusion touchante. Et de combien de choses ne trouve-t-elle pas à l'y entretenir ? Saint Bernard, commentant un passage du Cantique des cantiques, s'écrie : « Mes Frères, au début de ma conversion, pour suppléer aux mérites qui me manquaient, je me suis fait un

bouquet de myrrhe que j'ai placé sur mon cœur ; je l'ai formé du souvenir de toutes les angoisses et de toutes les amertumes de mon Dieu : nécessités de son enfance, labeurs de son apostolat, fatigues de ses voyages, veilles de ses oraisons, tentations de ses jours de jeûne, larmes de sa compassion, piéges tendus à ses discours, périls des faux frères, opprobres des blasphèmes, des crachats, des soufflets, des moqueries, des reproches, des clous et de tant d'autres choses douloureuses que le Sauveur a semées dans l'Évangile comme dans une forêt mystérieuse pour le salut du genre humain. Et certes, au milieu de tant de rameaux chargés d'une myrrhe odoriférante, je ne saurais oublier ni celle dont il fut abreuvé sur la croix, ni celle dont il fut enveloppé dans sa sépulture : par la première il s'est approprié l'amertume de mes péchés ; par la seconde il a consacré dans sa chair la future incorruptibilité de la mienne. Amertumes sacrées dont je proclamerai éternellement la surabondante douceur [1]. Je les ai souvent sur les lèvres, vous

1. Et ego, Fratres, ab ineunte mea conversione, pro acervo

le savez; je les ai toujours dans le cœur, Dieu m'en est témoin. Nul sujet n'est plus familier à ma parole, l'évidence l'atteste. Nulle philosophie non plus n'est pour moi plus haute et plus chère que de connaître Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Ah! je ne demande pas, comme l'Épouse, où il prend son repos à l'heure de midi; j'ai l'inappréciable consolation de le porter toujours dans mon cœur, et de l'entourer de ma pensée et de ma parole comme de deux bras qui l'étreignent sans interruption[1]. »

meritorum, quæ mihi deesse sciebam, hunc mihi fasciculum colligare, et inter ubera mea collocare curavi, collectum ex omnibus anxietatibus et amaritudinibus Domini mei, primum videlicet infantilium illarum necessitatum, deinde laborum quos pertulit in prædicando, fatigationum in discurrendo, vigiliarum in orando, tentationum in jejunando, lacrymarum in compatiendo, insidiarum in colloquendo, postremo periculorum in falsis fratribus, conviciorum, sputorum, colaphorum, subsannationum, exprobrationum, clavorum, horumque similium quæ in salutem nostri generis silva evangelica copiosissime noscitur protulisse. Ubi sane inter tot odoriferæ myrrhæ hujus ramusculos minime prætermittendam putavi etiam illam myrrham qua in cruce potatus est, sed neque illam qua unctus est in sepultura. Quarum in prima applicuit sibi meorum amaritudinem peccatorum; in secunda futuram incorruptionem mei corporis dedicavit. Memoriam abundantiæ suavitatis horum eructabo, quoad vixero. — S. Bernard, *in Cant. serm. XLIII.*

1. HÆC MIHI IN ORE frequenter, sicut vos scitis; hæc in corde semper, sicut Deus scit; hæc stylo meo admodum familiaria,

Admirable éloquence que celle de l'amour divin! Comme elle s'inspire de tout! comme elle est toujours jaillissante et toujours intarissable! Épouses de mon Dieu! l'aimez-vous? Allez vous promener, comme saint Bernard, dans ce nouvel Éden planté par le céleste Époux lui-même et qu'on appelle l'Évangile; et, comme pour saint Bernard, chaque fait, chaque mot fera sortir de votre cœur d'ardentes paroles, qui souvent monteront jusqu'à vos lèvres. Comment, en passant devant la crèche de Bethléem, garderiez-vous le silence envers le petit Enfant que vous y verrez couché sur la paille? comment ne mêleriez-vous pas l'épanchement de votre tendresse aux simples et purs hommages des bergers? Si ce ne sont pas les vagissements du céleste nouveau-né qui vous touchent, la grâce de son sourire et le charme de ses divines caresses ne vous arracheront-ils pas un cri de bonheur et d'admiration? Et Nazareth, et le lac de Tibériade, et le Thabor, et le

sicut apparet; hæc mea sublimior interim philosophia, scire Jesum et hunc crucifixum. Non requiro, sicut sponsa, ubi cubat in meridie, quem lætus amplector inter ubera mea commorantem. — *Id.*, *ibid.*, 4.

puits de la Samaritaine, et le jardin de Gethsémani, et le Prétoire, tous ces lieux tour à tour témoins de son humilité, de sa dépendance, de son zèle, de sa miséricorde, de sa gloire, de ses tristesses, de ses souffrances, vous n'auriez pas un mot pour les saluer avec l'accent de l'ivresse ou celui de la douleur? Jésus, Jésus! de grâce! que ces souvenirs, toujours présents aux cœurs de vos épouses, soient pour elles ce bouquet de myrrhe dont saint Bernard ne savait pas se séparer! Qu'elles ne se contentent pas d'en être embaumées; qu'elles vous disent encore souvent qu'elles le sont, et que chaque jour elles vous procurent la consolation de reprendre avec elles pas à pas et en l'animant par de doux entretiens l'émouvante histoire de votre pèlerinage sur la terre!

Jésus-Christ n'est pas seulement présent dans l'âme fidèle et dans l'Évangile, il l'est encore dans le tabernacle; et quelles ineffables conversations, surtout quand il en sort par une communion bien faite, n'a-t-il pas avec ses véritables épouses? Hélas! trop souvent, prosternés devant lui, nous

y sommes comme des statues de marbre ; même quand nous le recevons, nous ne savons bien des fois le remercier ni de l'honneur qu'il nous fait ni du surcroît de vie qu'il nous apporte. Mais si les manifestations de l'amour sont alors nulles ou languissantes, le devoir de le lui témoigner avec effusion n'en est pas moins impérieux ; et l'on aurait peine à comprendre, on ne saurait surtout comment excuser des épouses de l'Agneau qui, agenouillées au pied de l'autel où il s'immole, assises au banquet où il se donne à elles en nourriture, resteraient insensibles, silencieuses, devant ce double prodige de tendresse, et n'auraient pas un cri dans leur voix pour répondre au cri du sang divin qu'elles verraient couler sous la parole du prêtre et leur être ensuite offert en breuvage dans la coupe du sacrifice.

Oui, Nos Très-Chères Filles, voilà bien votre grande obligation ; voilà bien la plus sacrée des convenances ; voilà bien, pour votre cœur, quel doit être le plus urgent de ses besoins, la plus familière de ses habitudes : non-seulement penser à Jésus, mais converser avec Jésus, quelque part

que vous rencontriez l'honneur et la réalité de sa présence. Est-ce dans votre intérieur, dans le sanctuaire réservé de votre âme? Ne l'y laissez pas solitaire, et faites-vous une loi de lui tenir compagnie comme à un hôte qu'on aime. Est-ce dans l'Évangile? Associez-vous à lui comme les disciples d'Emmaüs, et provoquez comme eux par une filiale ouverture de cœur quelques-unes de ces réponses divines qui les pénétraient et les échauffaient pendant la route. Est-ce dans l'Eucharistie? Ah! laissez, laissez alors votre âme se fondre en douces paroles, en assurances plus ou moins brûlantes de votre tendresse; et le céleste Époux, du fond des tabernacles ou du sein de votre cœur où il sera descendu par la sainte communion, ne manquera pas de vous faire entendre à son tour ces accents intimes et suaves qui percent l'âme comme une flèche et l'enivrent comme un philtre divin. Que le sentiment de sa grandeur et de votre petitesse ne paralyse pas votre langue et n'arrête pas l'effusion de votre amour. Plus vous y mettrez d'abandon, plus vous lui serez agréables. Il aime, si je l'ose dire, qu'on soit à

l'aise avec lui. Dites tout ce que votre piété filiale, ou plutôt tout ce que votre cœur d'épouse vous suggérera ; dites-le sans recherche ; dites-le sans développement ; dites-le même sans suite, si vous le voulez ! Qu'importent à Jésus les discours faits avec art et les phrases logiquement enchaînées ! Le langage du cœur, langage simple, langage inculte, langage incohérent, mais animé, mais s'échappant de l'âme comme une étincelle de la fournaise : voilà l'éloquence à laquelle seule il attache du prix ; et, puisque toutes vous pouvez l'avoir, il faut toutes en user avec ampleur et verser à flots sur les pieds du bon Maître les parfums, quels qu'ils soient, dont votre âme est remplie.

Au reste, quand vous vous borneriez à redire éternellement : O Jésus ! ô Jésus ! ô Époux divin ! ô Agneau Rédempteur ! mon Dieu ! mon Dieu ! ô amour ! ô amour ! c'en serait assez. Ces cris accompagnés et de l'élan de l'âme et de ces regards embrasés ou mélancoliques que l'amour prêtait autrefois à saint François d'Assise et à sainte Thérèse, vont droit au cœur du Verbe di-

vin : ce sont des traits qui ne manquent jamais leur but. On peut même dire que c'est là le véritable langage d'une âme obsédée de l'amour de son Dieu. La vie intérieure se passe alors dans une sorte d'admiration continuelle : de quelque còté qu'on porte ses regards, on n'aperçoit que des abîmes dont l'aspect ravit ou vous étonne; et, pour rendre au dehors l'impression qu'on éprouve au dedans, on ne trouve dans sa bouche et sur sa langue que ces *O* de surprise ou de transport dont Bossuet voulait que les lèvres des religieuses se fissent éternellement l'écho.

Et pourquoi ne l'ajouterions-nous pas? si votre cœur n'a pas la parole pour s'entretenir avec l'Époux divin, il lui reste la ressource du silence. Il y a un silence qui ne dit rien, il y a un silence qui dit beaucoup ; il y a un silence qui est le signe de l'apathie et de l'insouciance, il y a un silence qui est le fruit de l'amour porté à l'extrême. Marthe s'agitait autour de Jésus, elle parlait aussi, et son empressement avait sans doute quelque chose de légitime. Mais pendant ses conversations et ses mouvements, sa sœur Marie demeurait

assise aux pieds de Jésus; au lieu de parler, elle écoutait la parole du Maître, et celui-ci déclare qu'elle a choisi la meilleure part [1]. Que cette part au besoin soit la vôtre, Nos Très-Chères Filles. Nous vous souhaitons vivement cet amour qui se tait parce qu'il aurait trop à dire; il nous est impossible d'oublier qu'au ciel même les chants des bienheureux sont de temps en temps interrompus par quelques moments de silence [2].

Ainsi, Nos Très-Chères Filles, que les prières, que les oraisons, que les saints offices, que toutes les pieuses pratiques dont votre céleste Époux est l'objet et le centre, ne vous tournent jamais à dégoût et ne vous trouvent jamais ni lentes ni infidèles. Conversations précieuses, saints épanchements de l'âme vierge avec Celui qu'elle a choisi pour son unique trésor, elles sont le témoignage et la mesure de l'amour qu'on a pour lui. Dédai-

1. Et huic erat soror nomine Maria, quæ etiam, sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.....
Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. — Luc., X 39, 42.

2. Factum est silentium in cœlo quasi media hora. — *Apoc.*, VIII, 1.

gnées, abandonnées, traitées sans affection, sans suite et sans respect, elles annoncent un cœur déchu de sa charité première. On reconnaît une véritable religieuse à la ferveur avec laquelle elle s'en acquitte; elle met habituellement ses plus chères délices à conférer avec Jésus. Sa vie est une sorte de colloque perpétuel avec cet adorable Époux. Rien ne peut l'en distraire, pas même les occupations et les sollicitudes du dehors. Jusque dans les travaux les plus matériels et les emplois les plus tumultueux, elle trouve de secrets ressorts qui la retournent vers son Dieu. Le sommeil des nuits ne la détourne pas plus que les labeurs du jour; son esprit dort avec ses sens, mais son cœur veille; et souvent même, sacrifiant les charmes du repos à la sainte fièvre de l'amour, elle se livre à des oraisons d'autant plus ardentes que le silence qui l'entoure est plus profond et qu'à son tour elle est plus maîtresse d'elle-même. Tout ce qu'elle ne dépense pas de vie au dehors reflue du côté du ciel et mille fois; elle serait tentée, quand l'aube du matin reparaît, de se plaindre au soleil de la nature de ce qu'il revient

sitôt troubler ses entretiens intimes avec le Soleil de justice et de vérité.

IV

Et ne dites pas, Nos Très-Chères Filles : Mais que de fois Jésus est absent ! il se voile, il se cache, il s'enfuit ; et notre voix a beau l'appeler : elle se perd dans le vide ; rien ne lui répond que le silence !

Cette épreuve n'est que trop réelle, et l'Épouse des Cantiques l'avait elle-même connue. « A plusieurs reprises, dit-elle, j'ai, durant la nuit, cherché le Dieu que mon cœur aime, et je ne l'ai pas trouvé [1]. » Voilà bien l'apparent abandon ; voilà bien l'âme seule dans le désert d'elle-même. Et que fait-elle ? Elle s'écrie : « Je me lèverai ; je ferai le tour de la ville, j'en sillonnerai les rues et les places, cherchant Celui que mon cœur aime ! » Et ensuite : « Je l'ai cherché, je ne

1. Per noctes quæsivi quem diligit anima mea : quæsivi illum, et non inveni. — *Cant.*, III, 1.

l'ai pas trouvé. Les gardiens qui veillaient dans la cité m'ont rencontrée, et je leur ait dit : Avez-vous trouvé Celui que mon cœur aime [1] ? » Telle est la conduite de l'épouse fidèle dans le simple délaissement, c'est-à-dire lorsque le Verbe divin se dérobe à sa tendresse sans aucune intention visible de vouloir l'attrister : saintement éperdue, elle court à droite et à gauche, réclamant le trésor qui lui a échappé. C'est encore converser avec l'Époux que de le rechercher de la sorte avec ardeur et de le rappeler à grands cris. Mais elle va plus loin. Le céleste Époux semble s'étudier à lui causer des mécomptes cruels, et il ne peut en décourager l'amour. Écoutez-la plutôt elle-même : « Le divin bien-aimé m'a fait sentir sa présence. J'ai entr'ouvert tant soit peu la porte de mon cœur pour le recevoir ; il s'était écarté et avait passé. Mon âme s'était comme liquéfiée à sa parole. Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé ; je l'ai appelé, il ne m'a pas

1. Surgam et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quæsivi illum, et non inveni.
Invenerunt me vigiles, qui custodiunt civitatem : Num quem diligit anima mea vidistis ? — *Cant.*, III. 2, 3.

répondu. Les gardes qui parcouraient la ville m'ont rencontrée, ils m'ont frappée, ils m'ont meurtrie, et je me suis écriée : Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez le bien-aimé de mon âme, de lui annoncer que je languis d'amour [1]. » — Ames religieuses, voilà votre modèle. Jésus vous éprouve-t-il par les mêmes absences? vous cause-t-il les mêmes mécomptes? Point de découragement, point de murmures, point de dépit, point d'abandon de ces oraisons devenues pour vous aussi amères qu'elles semblent infructueuses ; tout simplement les cris, les appels de l'amour éploré! Sillonnez votre âme dans tous les sens, interrogez-en tous les replis, toutes les profondeurs, et voyez si l'Époux divin n'est pas caché dans quelque coin de ces abîmes! Si le silence vous répond seul, adressez-vous à

1. Pessulum ostii mei aperui dilecto meo : at ille declinaverat atque transierat. Anima mea liquefacta est, ut locutus est : quæsivi, et non inveni illum : vocavi, et nòn respondit mihi.

Invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem : percusserunt me, et vulneraverunt me....

Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. — *Cant.*, v, 6, 7, 8.

vos anges tutélaires, ces gardiens invisibles de la cité, et demandez-leur des nouvelles de Celui que vous avez perdu. S'ils se taisent à leur tour, adjurez les filles de Jérusalem, c'est-à-dire vos directrices, adjurez les gardiens visibles de la cité, c'est-à-dire les prêtres, de vous indiquer les voies par où vous pourriez rejoindre Celui qui s'en est allé. Si ceux-ci pas plus que les autres ne peuvent rien y faire, dites sans intermédiaire à l'Époux fugitif : « Revenez, revenez promptement, vous que mon cœur est impatient de revoir ; revenez avec la rapidité que met le jeune cerf à franchir les montagnes de Béther [1]. » Et dans le cas où nul moyen ne pourrait réussir, dans le cas où votre voix serait impuissante à le ramener comme toutes les autres voix, alors donnez-vous, comme l'Épouse, donnez-vous la satisfaction de lui prouver que ni les courses inutiles ne vous lassent, ni les déceptions crucifiantes ne vous blessent, ni les prières perdues ne vous découragent, et que, si l'abandon vous fait lan-

1. Revertere : similis esto, dilecte mi, capreæ hinnuloque cervorum super montes Bether. — *Cant.*, II, 17.

guir, c'est dans les tristesses d'un amour impossible à désespérer : *Amore langueo.*

V

Chercher à plaire au Verbe divin, troisième délicatesse.

Amour qui pense habituellement au Verbe divin, amour qui converse affectueusement avec le Verbe divin : voilà, Nos Très-Chères Filles, les deux premières délicatesses de la sainte virginité. Troisième délicatesse : amour qui cherche constamment à plaire à l'Époux divin.

J'écoute encore l'apôtre saint Paul, ce grand révélateur des secrets de la vie mystique, et le voici qui reprend : « Une personne engagée dans les alliances du monde songe à plaire à son époux[1]. Mais celui qui est sans épouse n'a d'autre sollicitude que celle de plaire à Dieu[2]. Et la vierge aussi

1. Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi, quomodo placeat viro. *I Cor.*, VII, 34.
2. Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. — *Id.*, *ibid.*, 32.

ne se préoccupe que des choses du Seigneur et du soin de pratiquer la sainteté du corps et de l'esprit [1]. » Si ce n'est pas là toujours ce qu'elle fait, Nos Très-Chères Filles, c'est toujours au moins ce qu'elle doit faire; elle n'est vierge, elle n'est religieuse, elle n'est l'épouse de l'Agneau qu'afin de dévouer toute son activité, toute son ambition, tous ses efforts, toute sa vie, à plaire à l'Époux adorable auquel elle s'est consacrée : *ut placeat.*

Et quel est le moyen de lui plaire? C'est lui-même qui nous l'apprend. S'adressant à l'âme fidèle, il lui dit : « Ouvrez-moi, ô ma sœur, vous à qui mon cœur a voué toute sa tendresse. Vous êtes d'une parfaite beauté, en vous il n'existe pas une tache [2] Vos yeux sont limpides comme ceux de la colombe [3]; vos lèvres distillent la douceur, comme le rayon de la ruche distille le miel [4]; et par le plus fugitif de vos regards, par le moindre

1. Et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. — *I Cor.*, VII., 34.

2. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. — *Cant* , IV, 7.

3. Oculi tui columbarum. — *Id.*, *ibid.*, 1.

4. Favus distillans labia tua. — *Ibid.*, 11.

de vos cheveux, vous avez eu l'art de faire à mon cœur de douces et inguérissables blessures [1]. » Ainsi c'est par une vertu sans lacune et sans ombre, c'est par une intégrité sans mélange, c'est par une perfection sans réserve portée jusque dans les moindres détails de ses actions et de ses sentiments, que l'épouse se rend agréable au Verbe divin ; il ne consent à l'appeler son épouse et à lui demander asile qu'à la condition qu'il ait le droit de lui dire : « Vous êtes immaculée, *Immalata mea* [2]. »

N'espérez pas non plus gagner ses bonnes grâces et fixer sur vous les regards de sa complaisance, âmes religieuses, si vous ne réfléchissez en vous, comme dans un miroir sans défaut, une image de sa beauté divine. Il ne suffit pas d'éviter les grandes fautes et de répondre à vos obligations principales pour entrer dans les vœux de son amour ; il est plus exigeant. Tout en vous, ainsi qu'il a daigné le dire lui-même, tout, même

1. Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui. — *Cant.*, IV, 9.

2. *Cant.*, V, 2.

le moindre coup d'œil ; tout, même le plus imperceptible de vos cheveux, c'est-à-dire même votre pensée la plus passagère, même votre sentiment le plus impalpable, même votre action la plus minutieuse, doit avoir assez de mérite et de charme pour le blesser au plus intime de sa tendresse.

Hélas ! est-ce bien ainsi que vous comprenez toutes votre devoir et votre vocation d'épouses de Jésus-Christ ? Ne vous arrive-t-il pas trop souvent de le blesser, non point comme l'Épouse des Cantiques, par des traits qui le réjouissent, mais par des traits qui l'offensent ? Votre imagination ne se joue-t-elle jamais volontairement avec des fantômes qui le contristent ? Ne supportez-vous dans votre esprit ni dissipations ni jugements qui le froissent ? Vos cœurs se ferment-ils toujours impitoyablement à toutes les impressions, à tous les sentiments, à tous les orages capables de lui causer du chagrin ? Au dehors comme au dedans de vous-mêmes, portez-vous une application soutenue et de tous les instants à fuir ce qu'il réprouve ou du moins ce qui le désoblige ? Vous

voit-il perpétuellement telles qu'il vous désire, dans l'observation de la sainte Règle, dans la pratique de l'obéissance, dans l'exercice de la charité vis-à-vis de vos compagnes? Mises en contact avec les enfants dans les écoles ou les salles d'asile, avec les malades dans les hôpitaux, avec les détenus dans les prisons, avez-vous constamment découvert, adoré le céleste Epoux sous ces diverses formes humaines, et traité sa grandeur avec le respect et la sollicitude dont elle restait digne, malgré l'abjection du voile de chair sous lequel parfois elle était ensevelie? Ah ! quand on y regarde de près, on est effrayé des petits désagréments dont nous ne cessons de l'abreuver chaque jour. Rarement certes nous lui portons des coups de lance, comme le soldat sacrilége du Golgotha; mais à tout instant nous le blessons comme avec la pointe d'une aiguille. Ces imperfections qui l'inquiètent, ces fautes légères qui l'ennuient, se multiplient dans nos journées, au delà des cheveux de notre tête. Elles ne lui laissent presque pas une minute de plein repos, d'entière satisfaction; et, s'il est vrai que notre âme n'ait pas cessé

pour cela d'être le jardin de l'Époux, jardin semé de quelques roses, il est également vrai qu'il ne peut presque pas cueillir une seule de ces fleurs sans rencontrer sous la corolle une épine qui le meurtrisse.

O Nos Très-Chères Filles! nous vous conjurons de vous rappeler toujours efficacement qu'il a droit à des procédés plus exquis. C'est parmi les vierges sages qu'il a marqué votre place, et vous ne devez jamais déserter ce rang d'honneur. Toujours parées, toujours la lampe à la main, à quelque heure que l'Époux divin se présente, de quelque côté qu'il arrive, vous devez toujours prouver que vous pensiez à lui, que vous étiez prêtes à le recevoir, et qu'absent ou présent, vous n'avez qu'une préoccupation, celle de lui plaire comme de bonnes et fidèles épouses.

Telles sont les trois rayons dont se forme dans la sainte virginité la délicatesse de l'amour : amour qui pense habituellement à l'Époux divin, amour qui converse affectueusement avec l'Époux divin, amour qui cherche constamment à plaire à l'Époux divin.

Un mot maintenant sur la délicatesse de circonspection.

VI

Fuir la vanité qui recherche les regards, première délicatesse de la prudence.

Un fait nous a frappé fortement, Nos Très-Chères Filles, chaque fois qu'il nous a été donné de lire et de relire le beau livre de saint Augustin sur *la sainte Virginité :* c'est l'insistance avec laquelle ce grand docteur, cet oracle si sûr, ce guide et maître d'une expérience si consommée, recommande aux vierges la pratique de l'humilité. Il semble s'étonner d'abord de ses propres conseils. Que Zachée, le plus illustre des publicains, que la pécheresse de la cité, que tous ces esprits malades et faussement ombrageux qui reprochaient au Sauveur ses repas pris chez certains hommes peu considérés, que tous ceux-là s'appliquent à eux-mêmes les leçons d'humilité

données par Jésus-Christ, qu'ils s'anéantissent en se rappelant tout à la fois et leurs immenses misères et ses miséricordes infinies ; que ce double souvenir soit comme un double fardeau qui les écrase, c'est chose toute naturelle. Mais que la troupe des vierges, cette race si pure et sitôt prédestinée ; que ces âmes qui ont été élevées pour ainsi dire sur les genoux de l'Église, qui ont appartenu par là même à Dieu dès le sein de leur mère, dont la langue, en commençant à se délier, a bégayé, pour premier accent, le doux nom de Jésus, et pour qui ce nom sacré a été comme le lait dont s'est nourrie leur enfance ; que ces âmes qui, non-seulement ne sont pas obligées de dire avec l'apôtre saint Paul : *J'ai d'abord été blasphémateur et persécuteur*[1] ; mais encore dépassant le précepte, ont embrassé librement l'observation du conseil, et se sont vouées aux gloires austères du célibat, non point pour céder à une menace, mais pour obéir à une simple invitation de leur Dieu ; que ces âmes doivent se regarder comme sérieu-

1. Qui prius blasphemus fui et persecutor. — *1 Tim.*, I, 13.

sement appelées à être humbles de cœur, n'est-ce pas une doctrine bien étrange [1] ?

Et toutefois, reprend l'immortel Évêque d'Hippone, s'adressant à Jésus-Christ même : « A ces âmes, oui, à ces âmes, criez fort et de manière à ce qu'elles vous entendent avec fruit, criez, mon Dieu, que vous êtes doux et humble de cœur ! Plus elles sont élevées, plus elles doivent en toutes choses s'abaisser devant vous, afin de trouver grâce en votre présence. Elles sont justes ; mais vont-elles comme vous jusqu'à justifier les impies ? Elles sont chastes ; mais le péché ne les a-t-il pas atteintes même dans le sein maternel où elles furent formées et nourries ? Elles sont saintes ; mais vous êtes le Saint des saints. Elles sont vierges ; mais elles ne sont pas, comme vous, nées d'une vierge. Elles sont intactes de corps et d'esprit ; mais elles ne sont pas le Verbe fait chair. Ainsi rien ne les dispense d'apprendre, non pas de ceux à qui vous remettez les péchés, mais de vous-même, Agneau de Dieu

1. S. Aug., *de sancta Virginitate, liber unus*, c. XXXVI.

qui les remettez, à être humbles et douces de cœur.

« C'est à ce haut degré que je vous estime et vous honore, ô âme pieusement virginale! vous qui n'avez pas permis à vos inclinations d'aller même jusqu'à contracter une union légitime; vous dont le corps ne doit laisser aucun rejeton pour le perpétuer; vous dont les organes, au lieu de s'affaisser vers la terre comme les y portait la nature, se sont noblement relevés vers une vie qui est comme un essai de la vie même du ciel. Je ne vous envoie pas, pour apprendre la nécessité d'être humble, à l'école de ces publicains et de ces pécheurs qui doivent précéder les superbes dans le royaume des cieux; non, ce n'est pas là que je vous adresse : ceux que la grâce a tirés des abîmes et de la fange ne peuvent être convenablement proposés pour modèles à l'angélique virginité. C'est au Roi du ciel que je vous renvoie... Allez, allez à lui, et apprenez de ses exemples comme de ses paroles qu'il est doux et humble de cœur. Vous n'irez pas à celui qui n'osait lever les yeux en haut, tant le fardeau de ses

iniquités l'accablait, mais à celui qui est descendu des cieux, entraîné par le poids de sa charité [1]. Vous n'irez pas à celle qui arrosa de ses larmes les pieds du Seigneur, appelant ainsi le pardon sur de grandes iniquités, mais à celui qui, en pardonnant tous les péchés, ne dédaignait pas de laver les pieds de ses propres serviteurs [2]. »

1. Joan., VI, 38.

2. His inclama, hi te audiant quia mitis es et humilis corde. Hi quanto magni sunt, tanto se humilient in omnibus, ut coram te inveniant gratiam. Justi sunt; sed numquid sicut tu justificans impium? Casti sunt; sed eos in peccatis matres eorum in uteris aluerunt. Virgines sunt; sed nati etiam ex virginibus non sunt. Et spiritu et carne integri sunt; sed Verbum caro factum non sunt. Et tamen discant non ab eis quibus peccata dimittis, sed a te ipso Agno Dei qui tollis peccata mundi, quoniam mitis es et humilis corde.

Non ego te, anima pie pudica, quæ appetitum carnalem nec usque ad concessum conjugium relaxasti; quæ decessurum corpus nec successori propagando indulsisti; quæ fluitantia membra terrena in cœli consuetudinem suspendisti: non ego te, ut discas humilitatem ad publicanos et peccatores mitto, qui tamen in regnum cœlorun præcedunt superbos; non te ad hos mitto: indigni sunt enim qui ab immunditiæ voragine liberati sunt ut ad eos imitandos mittatur illibata virginitas. Ad Regem cœli te mitto... Vade, veni ad illum, et disce quoniam mitis est et humilis corde. Non ibis ad eum qui oculos ad cœlum levare non audebat onere iniquitatis; sed ad eum qui de cœlo descendit pondere charitatis. Non ibis ad eam quæ Domini sui pedes rigavit, quærens indulgentiam gravium peccatorum; sed ibis ad eum qui, cum daret indulgentiam omnium peccatorum, lavit pedes suorum servorum. — S. Aug., *de sancta Virginitate*, c. XXXVII.

Il n'est pas possible de recommander aux vierges avec plus d'éclat, plus de délicatesse et plus d'autorité, cette vertu dont Jésus-Christ même a fait comme le résumé de son âme. Et ce n'est pas là tout ce que dit saint Augustin sur ce grave sujet ; il poursuit le développement de son idée pendant plusieurs chapitres, afin de bien convaincre les vierges de son temps que l'humilité leur est non-seulement nécessaire, mais plus nécessaire qu'à la masse des chrétiens, et que, si la charité est la gardienne de la virginité, c'est à l'ombre de l'humilité que cette céleste gardienne habite[1].

Et pourquoi, Nos Très-Chères Filles, tant d'efforts, tant de considérations, tant de raisonnements, tant de prières, pour les déterminer à l'amour et surtout à la pratique de cette vertu? C'est sans doute parce que saint Augustin avait compris que deux genres de vanité pouvaient être funestes à la virginité. Vanité qui aspire à plaire aux regards. Par un acte de haute sagesse,

1. Custos ergo virginitatis charitas; locus autem hujus custodis humilitas. — S. Aug., *de sancta Virginitate*, LI.

âmes religieuses, vous avez non-seulement dédaigné, mais rejeté les futiles pompes, les puérils atours du siècle ; et nous aimons à vous en féliciter, comme saint Ambroise en louait déjà les vierges des premiers âges. « Voyez, leur disait-il, cette femme qui s'est déchiré les oreilles, et plaignez sa tête qui fléchit sous le poids des ornements qui l'accablent. La diversité des métaux qui forment sa parure ne fait que diversifier ses supplices : d'une part, elle a le cou chargé d'une chaîne ; de l'autre, ses pieds sont emprisonnés dans une chaussure cruelle. Et qu'importe que le corps soit courbé sous un fardeau d'or ou sous un fardeau de fer ! Le prix de la matière ne fait rien à la chose, sinon, pauvres créatures, que, lorsqu'il s'agit de bijoux d'or, vous craignez davantage d'échapper au martyre. Ainsi peut-on dire qu'à un certain point de vue, vous êtes plus misérables que les condamnés de la loi, parce qu'eux désirent être libres, tandis que vous tenez à être prisonnières [1]. » Vous vous êtes, Nos Très-

1. S. Ambros., *de Virginibus*, lib. III, c. IX, 55.

Chères Filles, préservées de cette folie. La mode est une tyrannie à laquelle vous vous êtes soustraites ; la parure est un caprice auquel vous avez renoncé ; la toilette est une sollicitude humiliante dont vous vous êtes affranchies. A toutes ces frivolités vous avez substitué l'amour, l'adoption, le culte des saintes livrées de Jésus-Christ ; vous avez échangé contre l'uniforme simplicité de l'habit religieux le luxe et l'élégance des habits mondains, et, suivant cet autre beau mot de saint Ambroise, vous avez voulu que votre ornement consistât précisément désormais à ne point avoir d'ornement[1].

Mais, hélas ! la vanité, proscrite par le fond même de la profession religieuse, ne cherche-t-elle pas à reparaître jusque dans les vêtements sacrés par lesquels on est censé avoir fait divorce avec elle ? N'inspire-t-elle pas quelquefois non-seulement le mérite de la propreté, mais son scrupule et son évidente exagération ? Ne pousse-t-elle pas à certains arrangements étudiés, qui, sans

1. Hoc ipsum quod vos non ornatis, ornatus est. — S. Ambros., *de Virginibus*, lib. I, c. IX, 54.

détruire toute la modestie du costume religieux, en altère au moins la simplicité? Au lieu de lui laisser l'humble caractère d'un vêtement, ne le condamne-t-on pas à devenir au moins le simulacre d'une parure? A cette première affectation n'en joint-on pas une autre qui s'étend à tout, à la composition du visage, à l'ensemble de la tenue, des manières, de la démarche, et leur enlève ce je ne sais quoi qu'on nomme le *naturel?* Et si l'on se permet ces petits artifices, si l'on s'étudie à défigurer ainsi dans son extérieur l'empreinte de Jésus-Christ par un misérable retour de la frivolité mondaine, n'est-ce pas non-seulement pour nous plaire à nous-mêmes, mais encore pour n'être point trop désagréables à ceux qui nous entourent? Sans tendre précisément un piége aux regards qui passent, serait-on désolé d'apprendre qu'ils se sont un moment arrêtés sur nous avec quelque complaisance? Et quand ce résultat est obtenu, pouvons-nous dire que nous ne l'avons en rien provoqué et qu'il est entièrement contraire aux vœux de notre cœur?

Ah! que de fois, Nos Très-Chères Filles, on

nourrit son amour-propre de cette vaine fumée ! Et l'on ne voit pas, ou plutôt on ne se rappelle pas qu'on va directement et contre la délicatesse et contre la prudence de la virginité. Oui, sa délicatesse. « Il n'est pas permis à une vierge, dit avec un sens profond le grand saint Cyprien, de songer à parer son corps et à en tirer une vaine gloire, puisque sa profession l'oblige par-dessus tout à lutter contre la chair et le sang, à vaincre ses sens et à les réduire en servitude[1]. Ou bien, si elle veut se glorifier de son corps, ce doit être en l'exposant au martyre pour le nom de Jésus-Christ, combats admirables où de faibles femmes désespèrent la force des bourreaux, et où l'on supporte les tortures du feu, de la croix, du fer et des bêtes, afin d'être couronné. Voilà les colliers dont une vierge doit être avide; voilà les ornements dont son corps doit être paré[2]. » En compromet-

1. Neque enim fas est virginem ad speciem formæ suæ comi, aut de carne et de ejus pulchritudine gloriari, cum nulla sit magis quam adversus carnem colluctatio, et vincendi corporis ac domandi obstinata certatio. — S. Cyprian., *de Habitu virginum*, v.

2. Aut si in carne sit gloriandum, tunc plane quando in nominis confessione cruciatur, quando fortior fœmina viris torquen-

tant cette délicatesse auguste, les recherches de la vanité compromettent aussi la prudence. « Que la vierge craigne de plaire, s'écriait encore saint Cyprien, et qu'elle n'aille pas se créer des périls, elle qui par vocation doit se réserver pour des choses meilleures, parce qu'elles sont divines [1]. » Il y a toujours du danger à fixer au vol l'œil de la curiosité quand elle touche à la convoitise. Un rêve passionné peut facilement éclore en ceux, anges ou démons, dont on a éveillé l'attention et provoqué les complaisances. On n'a certes pas prévu ni cherché cette conséquence redoutable. Mais qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, qu'on y pense ou qu'on n'y pense pas, quand le regard est frappé, l'ébranlement du cœur en est aisément le contre-coup. On ne demandait qu'une frivole admiration ; souvent on aura déchaîné d'effroyables orages. Et qui sait si l'épouse de Jésus-Christ dont l'imprévoyante vanité aura ainsi

tibus invenitur, quando ignes, aut cruces, aut ferrum, aut bestias patitur ut coronetur. Illa sunt carnis pretiosa monilia, illa corporis ornamenta meliora. — S. Cyprian., *de Habitu virginum*, VI.

1. Timeat placere, si virgo est, nec periculum sui appetat quæ ad meliora et divina se servat. — *Id.*, *ibid.*, V.

travaillé pour Satan, ne sera point punie par les dernières suites de sa faute elle-même? et si, après un certain enchaînement de circonstances et de perfidies ménagées par l'enfer, elle ne sera pas envahie et remportée dans le monde par les tempêtes mêmes qu'elle aura suscitées d'abord dans d'autres âmes que la sienne? Ce genre de malheur n'est pas inouï dans la longue histoire de la vie religieuse.

VII

Fuir la vanité qui poursuit les éloges, seconde délicatesse.

Outre cette vanité qui s'adresse aux regards, il y a la vanité qui s'adresse à l'esprit par l'oreille. Celle-ci, plus élevée que l'autre, attache peu de prix aux avantages qui ne frappent que les yeux: Dieu n'a-t-il pas prodigué aux plus humbles fleurs des champs des grâces égales à celles dont il pare les créatures humaines même les plus privilégiées? Mais ce qui leur plaît, ce qu'elles estiment,

ce sont les dons de l'intelligence ; et si elles les préfèrent à tout le reste, c'est sans doute parce qu'ils ont plus de prix en eux-mêmes, mais aussi parce que c'est là le principal trésor dont Dieu les a dotées. Elles ont du talent, leur instruction ne manque ni de variété ni d'une certaine étendue. On dit que leur conversation rencontre parfois quelque chose qui ressemble à l'esprit et présente de l'intérêt. Elles ont surtout l'art de bien enseigner ; sous leur direction les élèves font des progrès marqués, et, jugeant de l'arbre par les fruits, les enfants et leurs familles conçoivent pour ces religieuses une estime affectueuse, et s'épuisent, souvent en leur présence même, à faire l'éloge de leur mérite et de leur distinction. Dans ces louanges, c'est souvent sans doute la simplicité et la sincérité qui parlent ; mais ce n'est pas toujours l'humilité qui écoute. En commençant, une première délicatesse de modestie s'effarouche de tant d'admiration. Mais insensiblement l'oreille devient moins intolérante, l'humilité moins austère, et l'on finit plus d'une fois par plonger ses lèvres avec délices dans cette coupe enivrante que

nous offrent les mains de l'adulation. On prend une secrète jouissance à se rappeler les paroles flatteuses qu'on peut avoir reçues en guise d'encens. Les personnes qui nous les ont adressées deviennent de notre part l'objet d'une certaine sympathie. Quand l'occasion de les revoir revient d'elle-même, on l'accueille avec empressement ; quand elle ne se présente pas toute seule, on essaye de la ramener ; et, tandis qu'on devait aspirer à s'effacer, à disparaître, à être complétement oubliée dans la maison de Dieu, on se fait une habitude et presque un besoin d'être entourée d'honneurs et de parfums, comme une statue sur un autel.

Imprudence ! imprudence ! Nos Très-Chères Filles ! Imprudence, parce qu'on ne joue jamais sans péril avec une liqueur enivrante : d'un instant à l'autre, sa fumée peut donner le vertige. Imprudence, parce qu'au-dessous des louanges qu'on poursuit peuvent, un peu plus tôt, un peu plus tard, se cacher des embûches qu'on ne soupçonne pas. Imprudence surtout, parce qu'en blessant la sainte jalousie de l'Époux céleste, on

risque d'en être puni par un délaissement fatal. Il y a en lui, comme le fait observer Bossuet, deux sortes de regards : un regard qui admire, un regard qui observe. « Que vous êtes belle, ô fille du prince, » dit l'Époux à la chaste épouse[1]. Cette ardente exclamation vient d'un regard qui admire, et il n'est pas indigne du divin Époux, dont il est dit dans son Évangile, qu'il admira la foi du centenier[2]. Mais maintenant voulez-vous l'autre regard? « Il est venu, dit l'épouse, le bien-aimé de mon cœur, regardant par les fenêtres et observant au travers des treillis[3]. » Il vous examine ainsi sans bruit, comme à la dérobée, sans pour ainsi dire que vous vous en doutiez ; et c'est, reprend Bossuet, le regard de la jalousie[4]. Il a des droits absolus sur votre esprit, votre cœur et vos actions ; votre vie doit être tout entière cachée avec lui dans le sein de son Père ; son sourire et son approbation, ses complaisances et son estime sont les seuls aux-

1. Cant., VII, 6.
2. Matth., VIII, 10.
3. Cant., II, 9.
4. Bossuet, *ut supra*, troisième partie.

quels il vous soit permis de prétendre. Vous en avez pris l'engagement solennel, et tout en vous et autour de vous en dépose. « De là, pour employer encore le langage du grand évêque de Meaux, de là naissent et cette grille et cette clôture » de certains monastères : « il vous renferme soigneusement; il rend de toutes parts l'abord difficile[1], » afin que vous sachiez bien que, volontaires captives de son amour, vous devez être aussi perpétuellement et sans interruption les ouvrières de sa gloire. La signification du voile que vous portez pour la plupart, est la même. Tertullien disait autrefois en en parlant : « C'est là comme un rempart pour la modestie des vierges, qui empêche leurs yeux de s'égarer et qui ne permette pas à ceux des autres de se porter sur elles[2]. » Et si ce bandeau sacré dont l'Église a couvert votre tête arrête tout à la fois et les regards étrangers et vos propres regards, c'est pour vous rappeler qu'à l'exemple de l'Apôtre,

1. Bossuet, *ut supra*, troisième partie.
2. Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos. — Tertull., *de Virgin. veland.*, XVI.

vous devez vous considérer comme crucifiées au monde, comme le monde doit être crucifié pour vous ; qu'au lieu de poursuivre ses admirations et ses flatteries, vous devez en mépriser les jugements et l'opinion ; qu'enfin, si Dieu vous a donné quelques talents pour les faire valoir, ce n'est pas dans l'intérêt de votre orgueil et pour obtenir les applaudissements de la créature, mais pour honorer et faire bénir le dispensateur suprême qui vous les a confiés. Voilà votre devoir. Voilà ce que l'Époux céleste attend de votre fidélité. Il épie avec une sorte d'anxiété si vous tenez votre serment dans toute sa plénitude. Si vous observez entièrement votre parole, si vous ne travaillez que pour sa gloire, il est satisfait, sa grâce vous reste acquise. Mais si vous abusez de l'intelligence que vous avez reçue pour vous glorifier vous-mêmes au lieu de le glorifier tout seul, si vous ouvrez une oreille complaisante et une âme facile aux enivrantes félicitations du serpent infernal, sa jalousie s'éveille ; et nous avons appris de sa propre bouche que, dès qu'il peut se dire un Dieu jaloux, il devient un Dieu ven-

geur : *Deus æmulator, et ulciscens Dominus*[1]. Il se vengera de votre amour-propre en le livrant sans contre-poids à cette soif de louanges dont la fièvre vous a saisies ; au sein de cette fumée où la grâce vous protégera d'autant moins que ce sera pour vous un châtiment, vous serez envahies par une déplorable infatuation de votre mérite ; et dans les orages qu'elle vous suscitera, il ne serait pas impossible, non-seulement que l'esprit religieux fût complétement éteint dans votre âme, mais encore que la persévérance de votre vocation succombât elle-même. Ce fut une ambition de gloire qui fit la révolte de Lucifer ; ce fut la sainte jalousie de Dieu qui précipita Lucifer dans les abîmes. La même faute appelle souvent les mêmes vengeances sur les anges de la terre.

1. Nah., I, 2.

VIII

Conclusion pratique.

La vanité, voilà donc le grand écueil de la virginité ; l'humilité, voilà sa grande sauvegarde. Il y a bien d'autres boucliers pour la défendre : il y a la surveillance de cœur, cire molle qui se fond au moindre rayon du soleil ; il y a la mortification des sens, puisqu'il est d'expérience que plus le vieil Adam s'affaiblit, plus le nouvel Adam se fortifie et s'élève ; il y a la fuite du monde, même du monde de la famille chrétienne, terre d'enchantements et de fascination d'où jamais une vierge ne revient sans avoir l'imagination plus agitée, la sensibilité plus émue, l'âme plus pesante pour les choses de Dieu ; il y a par-dessus tout, enfin, la vertu des sacrements, parce que, suivant un mot gracieux de saint Ambroise, de même que l'abeille se nourrit de la rosée du matin, de même l'âme des vierges se nourrit par excellence de la rosée de la grâce, déposée dans

les trésors de l'autel et de la parole divine[1]. Mais nous n'insisterons pas sur ces diverses précautions et sur l'appui plus ou moins efficace, Nos Très-Chères Filles, qu'elles peuvent prêter à votre vertu. Comme saint Augustin, que nous avons adopté pour notre guide, nous nous bornerons à l'humilité, parce que de tous les remparts derrière lesquels peut s'abriter votre cœur, il n'en est aucun qui soit plus protecteur et plus nécessaire.

O chastes épouses de Jésus-Christ! vous dirons-nous avec ce grand saint, en finissant, « votre destinée vous appelle à marcher un jour à la suite de l'Agneau. Mais avant de le suivre dans sa gloire, venez apprendre à ses leçons qu'il est doux et humble de cœur. Venez humblement à ce Dieu humble, si vous l'aimez; et ne vous en éloignez pas, de peur de faire quelque chute. Marchez sur ses pas à la grandeur, mais par la route de la modestie. Lui qui n'a pas rougi de descendre jusqu'à l'homme déchu, n'exalte que ceux qui

1. S. Amb., *de Virginibus*, l. I, VIII.

cheminent après lui sans orgueil. Si vous avez reçu des dons de sa main, confiez-lui le soin de les garder, et réservez toute votre activité pour lui être agréables. Le mal que, grâce à sa protection, vous ne commettez pas, regardez-le comme un mal pardonné, pour ne pas vous exposer au péril de peu l'aimer, en supposant qu'il vous aurait peu remis, et ne pas mépriser, dans un sentiment de hauteur désastreuse, des publicains qui se frapperaient la poitrine. Quand vous avez fait quelque heureuse expérience de vos forces, prenez garde à ne pas vous enfler des succès obtenus ; pour les expériences qui vous restent à faire, priez, afin que votre résistance ne soit pas dominée par la tentation. Si celles qui vous entourent vous sont inférieures dans ce qui paraît, persuadez-vous qu'elles vous sont supérieures dans ce qui ne se voit pas. Quand vous prêtez par bienveillance au prochain des mérites dont l'existence ne vous est pas démontrée, caressez cette illusion, parce que les vertus que vous possédez réellement vous-mêmes ne sont point diminuées alors par leur comparaison avec celles des

autres, mais qu'elles sont plutôt affermies par la charité; celles qui vous manquent, vous sont données aussi d'autant plus facilement, que vous les regrettez avec une humilité plus sincère. Que celles qui persévèrent au même degré de l'échelle que vous, deviennent pour vous un exemple; que celles qui tombent vous inspirent un surcroît de crainte salutaire. Affectionnez-vous aux premières, afin d'en être les imitatrices; pleurez sur les secondes, afin de ne pas trop compter sur vous-mêmes. Ne prétendez pas par vos seules forces être immuables dans la justice; mais soyez soumises à Dieu, qui seul justifie. Encore une fois, plus vous êtes grandes, plus vous devez vous abaisser en toutes choses, afin que vous puissiez trouver grâce devant Dieu et qu'il n'ait jamais, en vous, à résister à l'orgueil, à humilier l'arrogance, à empêcher le faste et la hauteur de passer par cette porte étroite qui mène seule à la vie éternelle [1]. »

1. Sequimini Agnum quocumque ierit; sed prius ad eum quem sequamini, venite et discite quoniam mitis est et humilis corde. Humiliter ad humilem venite, si amatis; et ne discedatis ab illo, ne cadatis... Pergite viam sublimitatis, pede humilitatis. Ipse exaltat humiliter sequentes, quem descendere non piguit ad jacentes. Dona ejus illi servanda committite, fortitudinem ves-

Donné à Nimes, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire général de notre Évêché, le 21 mars 1863, fête de saint Benoît, le grand patriarche de la vie religieuse en Occident, cet ange mortel qui sut recourir, dans les orages intérieurs, à des moyens si généreusement héroïques pour conserver intacte la virginale blancheur de son âme.

tram ad illum custodite. Quidquid mali ipso custodiente non committitis, tanquam remissum ab illo deputate : ne modicum vobis existimantes dimissum, modicum diligatis, et tundentes pectora publicanos ruinosa jactentia contemnatis. De viribus vestris expertis cavete, ne quia ferre aliquid potuistis inflemini ; de inexpertis autem orate, ne supra quam ferre potestis tentemini. Existimate aliquos in occulto superiores, quibus estis in manifesto meliores. Cum aliorum bona, forte ignota vobis, benigne creduntur a vobis, vestra vobis nota non comparatione minuuntur, sed dilectione firmantur ; et quæ forte adhuc desunt, tanto dantur facilius quanto desiderantur humilius. Perseverantes in numero vestro præbeant vobis exemplum, cadentes autem augeant timorem vestrum. Illud amate, ut imitemini ; hoc lugete, ne inflemini. Justitiam vestram nolite statuere, Deo vos justificanti subdite.

Quanto magni estis..., tanto humiliate vos in omnibus, ut coram Deo inveniatis gratiam, ne superbis resistat, ne se exaltantes humiliet, ne inflatos per angusta non trajiciat. — S. Aug., *de Sancta Virginitate*, cap. LII, LIII.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPR. VICTOR GOUPY, 5, RUE GARANCIÈRE.